This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

THE GIFT OF
Charlotte F.Brewer

DD
491
.B85
F88
1751

Friedrich II, der Grosse, King of Prussia, 1712-1786

MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE LA MAISON
DE
BRANDEBOURG,

Précédés d'un DISCOURS PRE'LIMINAIRE, & suivis de trois DISSERTATIONS, sur la RELIGION, les MOEURS, le GOUVERNEMENT du BRANDEBOURG, & d'une quatrieme sur les RAISONS d'ETABLIR ou d'ABROGER les LOIX.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

A BERLIN ET A LA HAYE

Chez JEAN NEAULME, Libraire.

M. DCC. LI.

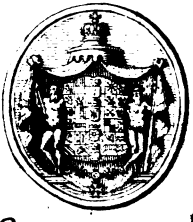
Avec Privilege de S. M. Prussienne.

3 Feb. 23 SHY

PRIVILEGE POUR LE LIBRAIRE DU ROI
Jean Neaulme.

Il est permis au Libraire Privilegié Jean Neaulme, d'Imprimer les Mémoires pour servir à l'Histoire de la Maison de Brandebourg; en tels format, Papier et Caractere qu'il lui conviendra, et de les vendre et débiter, tant en Hollande, que dans sa Maison à Berlin; avec défence expresse à tous libraires et Imprimeurs dans les Etats de SA Majesté, de vendre, imprimer ou débiter ledit livre, sous peine de Confiscation des Exemplaires et d'une amende de Cinq cents Ecus pour chacun des Exemplaires, ainsy contrefaits, qui pourront être saisis dans les Etats de SA Majesté, ladite amende au profit des Pauvres du lieu ou se sera faite ladite Confiscation, et permis audit Jean Neaulme de faire Imprimer le présent Privilége à la tête des Editions dudit Livre et partout où besoin sera.

Donné à Potsdam le 22 Juillet 1750.



Federic

S. V. S. f.

AVERTISSEMENT.

LE Libraire se flatte que l'on ne confondra jamais ses nouvelles Editions originales des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Maison de Brandebourg in* Quarto *& in* Douze, *de cette année* 1751. avec toutes les autres, Antérieures à la datte de ce *Privilege:* parce que les Augmentations, les Cartes Géographiques & les Tables Généalogiques, dont elles sont enrichies ne peuvent absolument point se trouver dans les Précédentes Editions: ainsi s'il en paroissoit dans la suite quelques unes qui leur ressemblent en tout, ou en partie par quelques Augmentations séparées; l'on en pourra également conclure qu'elles sont contrefaites; & çela avec d'autant plus de sureté qu'il n'y a pas d'apparence que l'on y voye le Privilege de S. M. à la tête,

DIS-

AU

PRINCE ROYAL

DE

PRUSSE.

MON CHER FRERE,

J'AI employé depuis quelque tems mes loisirs à faire l'Abregé de l'Histoire de la Maison de Brandebourg. A qui pourrois-je mieux adresser cet Ouvrage qu'à celui qui sera un jour l'Ornement de cette Histoire? à celui que la naissance appelle au

Trône & auquel j'ai consacré tous les Travaux de ma Vie? Vous étiez instruit des actions de vos Ancêtres avant que je prisse la plume pour les écrire. Les Soins que je me suis donné en faisant cet Abregé ne pourront servir qu'à vous en rappeller la mémoire. Je n'ai rien deguisé; je n'ai rien tû, j'ai répresenté les Princes de vôtre Maison tels qu'ils ont été. Le même pinceau qui a peint les Vertus civiles & militaires du Grand Electeur, a touché les défauts du premier Roi de Prusse, & ces Passions qui par la Providence ont servi dans la suite des tems à porter cette Maison au point de la Gloire où elle est parvenuë.

Je

que je regarde comme des Gages aſſurés de vos Vertus, & du Bonheur de ceux dont le Ciel vous confiera le Gouvernement: un cœur ouvert à l'amitié eſt au-deſſus d'une Ambition baſſe, vous ne connoiſſez d'autres regles de votre conduite que la juſtice, & vous n'avez d'autre volonté que celle de conſerver l'eſtime des Sages. C'étoit ainſi que les Antonins, les Tites, & les Trajans, & les meilleurs Princes penſoient, qu'on a nommés avec raiſon les Délices du Genre humain. Que je ſuis heureux, mon cher Frere, de connoître tant de Vertus dans le plus proche & le plus cher de mes Parens! le Ciel m'a donné une ame ſenſible au mérite, & un

un cœur capable de reconnoiſſance; ces liens joints à ceux de la nature, m'attachent à vous à jamais. Ce ſont des ſentimens qui vous ſont connus depuis long tems; mais que je ſuis bien-aiſe de vous réitérer à la tête de cet Ouvrage, & pour ainſi dire à la face de l'Univers. Je ſuis avec autant d'amitié que d'eſtime,

MON CHER FRERE,

Votre fidele Frere & Serviteur

FEDERIC.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

L'Histoire est regardée comme l'Ecole des Princes : elle peint à leur mémoire les regnes des Souverains qui ont été les Peres de la Patrie, & des Tyrans qui l'ont désolée : elle leur marque les causes de l'aggrandissement des Empires, & celles de leur décadence : elle déploye une si grande multitude de caracteres, qu'il s'en trouve nécessairement de ressemblans à ceux des Souverains de nos jours ; & prononçant sur la réputation des morts, elle juge tacitement les vivans : le blâme, dont elle couvre les hommes vicieux qui ne sont plus, est une leçon de vertu qu'elle fait à la génération présente : l'Histoire paroît lui révéler quels seront sur elle les arrêts de la postérité.

Quoique l'étude de l'Histoire soit proprement celle des Princes, elle n'est pas moins utile aux Particuliers : c'est la chaîne des événemens de tous les siécles jusqu'à nos jours : l'homme de Loi, le Politique, le Guerrier, en y aiant recours, apprennent la connexion

que les choses présentes ont avec les choses passées : ils trouvent dans l'Histoire l'éloge de ceux qui ont bien servi leur Patrie, & combien sont en abomination les noms de ceux qui ont abusé de la confiance de leurs Citoïens : ils acquierent une expérience prématurée. Rétrécir & borner la sphere de ses idées au lieu qu'on habite ; restreindre ses connoissances à ses devoirs privés : c'est s'abrutir dans l'ignorance la plus grossiere. Pénétrer dans les tems qui nous ont précédés ; embrasser le monde entier, avec toute l'étendue de son esprit : c'est faire réellement des conquêtes sur l'ignorance & sur l'erreur ; c'est avoir vécu dans tous les siécles, & devenir en effet Citoïen de tous les lieux & de tous les païs.

COMME les Histoires Universelles servent à nous orienter dans cette multitude de faits, qui sont arrivés dans tous les païs ; que, de l'antiquité la plus reculée, elles nous conduisent avec ordre par la succession des tems, en marquant de certaines époques principales qui servent de points d'appui à la mémoire : de même les Histoires Particulieres ont leur utilité, en ce qu'elles détaillent les suites des événemens qui se sont passés dans un Empire, en se bornant à cet objet unique. Les Histoires Universelles nous présentent un grand tableau, rempli d'un nombre prodigieux de figures, dont de fortes ombres en couvrent quelques-unes, trop peu distinctes pour qu'on les remarque. Les Histoires Particulieres tirent une figure de ce tableau ; elles la peignent en grand ; elles l'avantagent des effets de lumieres

mieres & des clairs-obſcurs qui la font valoir; & mettent le Public en état de la conſidérer avec l'attention qu'elle mérite.

Un homme, qui ne ſe croit pas tombé du ciel, qui ne date pas l'époque du monde du jour de ſa naiſſance, doit être curieux d'apprendre ce qui s'eſt paſſé dans tous les tems & dans tous les païs. Si ſon indifférence ne prend aucune part aux deſtinées de tant de grandes Nations, qui ont été les joüets de la fortune; du moins s'intéreſſera-t-il à l'Hiſtoire du païs qu'il habite, & verra-t-il avec plaiſir les événemens auxquels ſes ancêtres ont participé. Qu'un Anglois ignore la vie des Rois qui ont occupé le Trône de Perſe; qu'il confonde ce nombre infini de Papes qui ont gouverné l'Egliſe; on le lui pardonnera; mais on n'aura pas la même indulgence pour lui, s'il n'eſt point inſtruit de l'origine de ſon Parlement, des coûtumes de ſon Ile, & des différentes Races de Rois qui ont regné en Angleterre. On a écrit l'Hiſtoire de tous les païs policés de l'Europe: il n'y avoit que les Pruſſiens qui n'eûſſent point la leur. Je ne compte point au nombre des Hiſtoriens, un Hartknoch, un Pufendorff, Auteurs laborieux à la vérité, qui ont compilé des faits, & dont les ouvrages ſont plutôt des Dictionnaires Hiſtoriques, que des Hiſtoires mêmes. Je ne compte point Lockelius, qui n'a fait qu'une Chronique diffuſe, où l'on achette un événement intéreſſant par cent pages d'ennui. Ces ſortes d'Auteurs ne ſont que des Manœuvres, qui amaſſent ſcrupuleuſement & ſans choix, quantité de matériaux qui reſtent inu-

tiles, jusqu'à ce qu'un Architecte leur ait donné la forme qu'ils devoient avoir. Il est aussi peu possible que ces compilations fassent une Histoire, qu'il est impossible que des caracteres d'imprimerie fassent un Livre, à moins d'être arrangés dans l'ordre qui leur fait composer des mots, des phrases & des périodes.

LA jeunesse impatiente & les gens de goût avares de leurs momens, ne se prêtent que difficilement à la lecture de ces volumes immenses: des Lecteurs, qui s'humanisent avec une brochure, s'épouvantent d'un IN FOLIO; & par ces raisons les Auteurs que je viens de nommer, étoient peu lus; & l'Histoire de Brandebourg & de Prusse, peu connue.

DES le regne de Frédéric Premier, on sentit le besoin qu'on avoit d'un Auteur, qui rédigeât dans une forme convenable cette Histoire. Teissier fut appellé de Hollande, pour se charger de cet ouvrage: mais Teissier fit un Panégyrique, au lieu d'une Histoire; & il paroît qu'il a ignoré, que la Vérité est aussi essentielle à l'Histoire, que l'Ame l'est au corps humain.

J'AI trouvé devant moi cette carriere vuide, & j'ai essaïé de la remplir, tant pour faire un ouvrage utile, que pour donner au Public une Histoire qui lui manquoit.

J'AI puisé les faits dans les meilleures sources que j'ai trouvées: dans les tems reculés j'ai eu recours à César & à Tacite: dans les tems postérieurs, j'ai consulté la Chro-

Chronique de Lockelius, Pufendorff & Hartknoch, & sur-tout j'ai dressé mes Mémoires sur les fastes & les documens autentiques qui se trouvent dans les Archives Roïales. J'ai rapporté les faits incertains, comme incertains; & les lacunes, je les ai laissées, comme je les ai trouvées: je me suis fait une loi d'être impartial, & d'envisager tous les événemens d'un coup-d'œil Philosophique; persuadé que d'être vrai, c'est le premier devoir d'un Historien.

Si quelques personnes délicates se trouvent offensées, de ce que je n'ai pas fait mention de leurs ancêtres d'une maniere avantageuse; je n'ai qu'un mot à leur répondre: c'est que je n'ai pas prétendu faire un Eloge, mais une Histoire; qu'on peut estimer leur mérite personnel, & blâmer les fautes qu'ont fait leurs peres; choses très-compatibles Il n'est d'ailleurs que trop vrai, qu'un ouvrage écrit sans liberté ne peut être que médiocre ou mauvais; & qu'on doit moins respecter les hommes qui périssent, que la Vérité qui ne meurt jamais.

Peut-etre y aura-t-il des personnes, qui trouveront cet Abrégé trop court; & j'ai à leur dire, que je n'ai point eu intention de faire un ouvrage long & diffus. Qu'un Professeur curieux de minuties, me sache mauvais gré de n'avoir pas rapporté, de quelle étoffe étoit l'habit d'Albert surnommé l'Achille, ou quelle coupe avoit le rabat de Jean le Cicéron: Qu'un Pédant de Ratisbonne me trouve très-blâmable, de ce que je n'ai pas copié dans mon ouvrage, des Procès,

des Négociations, des Contracts, ou des Traités de Paix, qu'on trouve ailleurs dans de gros livres; j'avertis tous ces gens-là que ce n'est pas pour eux que j'écris: je n'ai pas le loisir de composer un IN FOLIO; à peine puis-je suffire à un Abrégé Historique: & je suis d'ailleurs fermement de l'opinion, qu'une chose ne mérite d'être écrite, qu'autant qu'elle mérite d'être retenue.

C'EST par cette raison que j'ai parcouru rapidement l'obscurité des origines & l'administration peu intéressante des premiers Princes. Il en est des Histoires comme des Rivières, qui ne deviennent importantes que de l'endroit où elles commencent à être navigables. L'Histoire de la Maison de Brandebourg n'intéresse que depuis Jean Sigismond, par l'acquisition que ce Prince fit de la Prusse, autant que par la Succession de Cleves, qui lui revenoit de droit en vertu d'un mariage qu'il avoit contracté: c'est depuis cette époque, que la matière devenant plus abondante, elle m'a donné le moïen de m'étendre à proportion.

LA Guerre de trente ans est bien autrement intéressante que les démêlés de Frédéric I. avec les Nurenbergeois, ou que les Carrousels d'Albert l'Achille. Cette guerre, qui a laissé des traces profondes dans tous les États, est un de ces grands événemens, qu'aucun Allemand ni qu'aucun Prussien ne doit ignorer. On y voit d'un côté l'Ambition de la Maison d'Autriche, armée pour établir son Despotisme dans l'Empire, & d'un autre la générosité des Princes d'Allemagne, qui

combattoient pour leur Liberté; la Religion servant de prétexte aux deux partis: On voit la Politique de deux grands Rois s'intéresser au sort de l'Allemagne, & réduire la Maison d'Autriche, au point de consentir par la Paix de Westphalie, au rétablissement de cette balance qui maintient l'équilibre entre l'Ambition des Empereurs & la Liberté du College Electoral. Des événemens de cette importance, qui influent jusqu'en nos jours dans les plus grandes affaires, demandoient d'être plus détaillés : aussi leur ai-je donné l'étendue que comportoit la nature de cet ouvrage.

J'AI revu, corrigé & augmenté cette Edition, autant que d'autres occupations plus graves ont pû me le permettre : la première Edition ne s'étant faite que sur une copie peu correcte; j'ai tâché de rendre celle-ci plus exacte, tant en considération de la matière, qu'en considération du Public, que tout homme, qui écrit, doit respecter.

IL vient de paroître un Abrégé Chronologique de l'Histoire de France, qu'on peut regarder comme un élixir des faits les plus remarquables de cette Histoire : le judicieux Auteur de cet ouvrage a eu l'art de donner des graces à la Chronologie même : savoir ce que ce livre contient, c'est posséder parfaitement l'Histoire de France. Je ne me flatte point d'avoir mis les mêmes agrémens dans cet essai; mais je croirai mes peines récompensées, si cet ouvrage peut devenir utile à notre jeunesse, & ménager du tems aux lecteurs qui n'en ont point à perdre.

QUOIQUE j'aïe prévu les difficultés, qu'il y a pour un Allemand, d'écrire dans une langue étrangère; je me suis pourtant déterminé en faveur du François, à cause que c'est la langue la plus polie & la plus répandue en Europe, & qu'elle paroît en quelque façon fixée par les bons Auteurs du siécle de Louis XIV. Après-tout, il n'est pas plus étrange qu'un Allemand écrive de nos jours en François, qu'il l'étoit du tems de Cicéron, qu'un Romain écrivît en Grec. Je n'en dirai pas davantage sur mon Livre; ou il arriveroit que la Préface deviendroit plus longue que l'Ouvrage même: c'est aux Lecteurs à juger, si j'ai rempli la tâche que je me suis proposée, ou si j'ai perdu mes peines & mon tems.

EXPLICATION

Du Frontispice, des Vignettes, & des Culs-de-Lampe, au nombre de 35. qui se trouvent dans la belle Edition des MEMOIRES DE BRANDEBOURG, *en 2 Volumes in 4°.*

PREMIERE PARTIE.

LE Frontispice représente le Génie de la Maison de Brandebourg, qui reçoit la plume des Mains de l'Histoire, pour en écrire les Annales. On voit dans l'éloignement le Temple de Mémoire, orné de quelques Médaillons des Electeurs, & découvert par le Tems. La Renommée dirige son vol vers ce Temple, pour y suspendre le Médaillon du Roi, soutenu par trois Génies qui portent les Symboles de la Puissance, de la Victoire, & des Talens. Au bas, deux autres Génies, déploient la Généalogie de la Maison de Brandebourg: & dans l'enfoncement, une Piramide, ornée de Palmes & de Lauriers, & surmontée d'une Couronne, désigne les Triomphes du Roi.

La Vignette du Titre, représente un Génie descendant dans une Nuée, & tenant les attributs de la Précision & de la clarté de l'Histoire: & aïant au dessus de sa Tête, le Symbole de la longue durée d'une bonne Histoire.

Pag. I. Le Privilege du Roi, dans un cadre d'ornemens.

Pag. V. Il y a à la tête du DISCOURS PRELIMINAIRE une Vignette d'ornemens, dessinée par feu Bernard Picard.

Pag. XVI. On trouve à la fin de ce *Discours*, un Cul-de-Lampe qui représente plusieurs attributs relatifs à l'Histoire, & autres ornemens.

MEMOIRES DE BRANDEBOURG,

Pag. 1. La Vignette représente l'Empereur HENRI VII, dans sa Tente sur un Thrône à la Militaire, ayant plusieurs Soldats enchaînés, à sa Gauche, & ses Généraux à sa droite: le Burggrave FREDERIC IV. lui présente l'Archiduc FREDERIC D'AUTRICHE, & l'Empereur lui montre à son tour les Prisonniers qu'il lui donne. Dans l'Eloignement, on voit les Débris d'une Bataille.

Pag. 10. Cette Vignette représente l'Electeur FREDERIC I, qui reçoit l'Investiture des mains de l'Empereur SIGISMOND à la Diette de Constance.

Pag. 12. Ce Cul-de-Lampe, représente plusieurs attributs relatifs à l'Histoire, & autres ornemens, &c.

Pag. 13. Une Vignette, dont le premier compartiment représente le Pape, offrant à l'Electeur FREDERIC II, Surnommé *Dent-de-Fer*, la Couronne de Boheme, qu'il refuse.

Pag. 15. Un Cul-de-Lampe d'ornemens.

Pag. 16. Une Vignette, dont le second compartiment représente un Tournois, où l'Electeur ALBERT, Surnommé *l'Achille*, culbutte un Chevalier dans la Lice.

Pag. 22. Un Cul-de-Lampe qui représente plusieurs Attributs relatifs à l'Histoire, & autres ornemens, &c.

Pag. 23. Une Vignette, qui represente dans le troisième compartiment l'Electeur JEAN *le Cicéron*, entretenant les Rois de Boheme, de Pologne, & de Hongrie, qui se disputoient la Silésie, & termine leurs Differends.

Pag. 24. Un Cul-de-Lampe d'ornemens.

Pag. 25. Une Vignette, qui représente dans le premier compartiment l'Electeur JOACHIM I, Surnommé *Nestor*, qui est courronné à l'âge de seize ans.

Pag. 26. Une Vignette, qui représente dans le second compartiment l'Electeur JOACHIM II, qui reçoit la Communion à la maniere des Luthériens.

Pag. 35. Un Cul-de-Lampe qui représente plusieurs Attributs relatifs à l'Histoire, &c.

Pag. 36. Une Vignette, qui représente dans le troisième compartiment l'Electeur JEAN-GEORGE, partageant à ses deux Fils les Marckgraviats d'Anspach & de Bareyth, désignés par deux Ecussons aux Armes de ces Provinces, qu'il présente à chacun d'eux.

Pag. 37. Une Vignette qui représente dans le premier compartiment l'Electeur JOACHIM-FREDERIC, qui établit un Conseil d'Etat, & y préside.

Pag. 39. Une Vignette qui représente dans le second compartiment l'Electeur, JEAN-SIGISMOND, recevant l'hommage des Prussiens.

Pag. 49. Une Vignette, qui représente dans le second compartiment l'Entrevue de l'Electeur GEORGE GUILLAUME, & de GUSTAVE-ADOLPHE, Roi de Suéde, proche de Copenick.

Pag. 89. Un Cul-de Lampe, représentant plusieurs Attributs relatifs à l'Histoire, &c.

Pag. 90. Une Vignette, qui représente l'Electeur FREDERIC GUILLAUME *le Grand*, se transportant, avec toute son Armée, sur des Traîneaux, par dessus les Glaces unies d'un Golfe, à l'Expédition glorieuse de Tilse, dans la Lithuanie Prussienne

Pag. 180. Un Cul-de-Lampe, représentant plusieurs Attributs relatifs à l'Histoire, & autres ornemens, &c.

DANS

DANS LA SECONDE PARTIE.

Pag. 180. Voyez la Vignette du Titre de la premiere partie.

Pag. 181. Une Vignette, représentant la Cerémonie du Couronnement de l'Electeur FREDERIC III, comme premier Roi de Prusse, &c.

Pag. 238. Un Cul-de-Lampe, représentant plusieurs Attributs relatifs, à l'Histoire & autres ornemens, &c.

Pag. 239. Une Vignette, sur la Religion & la Superstition, representant L'AMOUR DIVIN, ou, si on l'aime mieux, la pure & vraie RELIGION, qui tend ses Bras, éleve ses Yeux, & porte les Desirs de son Cœur, au dessus du *Soleil*, de la *Lune*, & des *Etoiles*, vains Objets & criminels Symboles de l'ancien Culte du *Paganisme Oriental*, *Grec*, *Romain*, &c; & qui foulant aux Pieds les Instrumens des Cultes du *Judaïsme*, du *Papisme*, du *Mahométisme*, & du *Paganisme* moderne universel, adresse ses Vœux & offre respectueusement ses Hommages, directement à DIEU seul, nullement représenté, mais simplement indiqué, tant par quelques foibles Raions de sa Gloire ineffable & immortelle, que par ce bel & excellent Mot si connu de l'Ecriture, SOLI DEO HONOR ET GLORIA, qui seul remplit, non seulement le But de cette Peinture, mais même l'Esprit de toute la Religion. Cette Vignette a été inventée par P. M. & dessinée par feu Bernard Picard.

Pag. 272. Un Cul-de-Lampe, qui représente d'un côté le FAUX ZELE armé des Symboles d'une aveugle Persécution, inspirant la Crainte & la Terreur, & d'un autre côté la TOLERANCE donnant des marques d'Affabilité, de Magnanimité, & inspirant l'Amour, l'Admiration & le Respect; & au-dessus de leur Tête la Justice vengeresse & benigne qui donne des Effets de la Bonté, & de la vengence céleste.

Pag. 273. Une Vignette sur les Mœurs, Coutumes & Usage des Peuples, dont le premier compartiment représente la simplicité du bon vieux tems, tant dans la Médiocrité des vêtemens des Habitans, que dans la Petitesse de leurs Cabannes, leurs soins & leurs travaux pour la culture des Terres, la Récolte de leurs Productions, la conduite de leurs Troupeaux: tous objets propres à renouveller le souvenir du Regne de Saturne, le plus ancien des Dieux, dont on voit dans les nues la figure. L'on voit dans le second compartiment de cette Vignette, une sale Académique ornée de Livres, de Globes & des autres principaux Instumens des Arts & des Sciences; & dans l'Enfoncement le fameux

meux *Leibnitz* présentant à la Reine Charlotte Sophie les Prémices & Productions de l'*Académie de Berlin* & lui en demandant la protection. Le Crocodile suspendu désigne l'*Histoire Naturelle*; & dans l'enfoncement un superbe Bâtiment représentant l'*Architecture*, & les parties qui y sont relatives, comme la sculpture, la Peinture, &c.

Pag. 326. Un Cul-de-Lampe, représentant les Attributs ou les Effets des Arts & des Métiers, ceux de la Navigation & du Commerce & autres ornemens.

Pag. 327. Une Vignette, représentant FREDERIC GUILLAUME II. Roi de Prusse touché du Desir de rendre ses Peuples plus heureux, qui réforme le Gouvernement de ses Etats, & distribue aux principaux de ses Ministres les Loix & les Reglemens selon lesquels ils doivent se conduire dans l'Administration de la Police, de la Justice, de la Milice, de la Religion, en un mot de toutes les Parties d'un bon & sage Gouvernement.

Pag. 337. Un Cul de-Lampe, qui représente le même Prince recevant des mains de ses Sujets les Requêtes & Placets qu'ils lui présentent, & ordonnant à ses Ministres & aux Juges subalternes de les gouverner avec modération selon ses Ordonnances, dont on en voit une, signée FREDERIC GUILLAUME, & accompagnée de son sceau représentant Sa Personne, & autres ornemens.

Pag. 338. Une Vignette, représentant FREDERIC III. qui assis au milieu de sa Bibliotheque, & entouré de divers Livres de Jurisprudence d'où il a tiré son Code *Frederic* qu'il tient de la main droite, montre de la gauche, à diverses Personnes qui se présentent à son Audience, les Statues de la Justice & de la Prudence selon les Regles & les Maximes desquelles il se propose de les gouverner.

Pag. 385. Un Cul-de-Lampe, représentant des Officiers prêts à se battre en pleine Campagne, qui en sont empêchés par des Magistrats, dont les uns leur montrent les Ordonnances de FREDERIC III. contre les Duels, & les autres le Buste de ce Prince élevé sur une Colonne & comme veillant à la sureté publique, & dans un Tableau l'idée d'un Congrès, & autres ornemens.

EXPLICATION

Plus particuliere des deux principaux Culs-de-Lampe Historiques, répandus dans ces Mémoires.

PREMIER CUL-DE-LAMPE.

DAns un Fronton d'Architecture, on voit en bas Relief deux Mains qui se joignent, pour désigner le Mariage de Barbe Fille de l'Electeur Albert avec Henri Duc de Glogaw. Au dessus s'éleve l'Aigle de Brandebourg; accompagné, d'un côté, d'un Génie sonnant de la Trompette, & tenant le Caducée de Mercure & une Patente scellée, pour signifier la maniere dont Tout se vendoit alors dans le Païs; &, de l'autre, d'un semblable Genie, tenant de la Main droite le Foudre de Jupiter, & de la gauche une Trompette qu'il embouche. Au dessous, sont placés toutes sortes d'Instrumens de Mathématiques, de Géographie, d'Architecture Militaire, &c: Tous Symboles d'Amour *pour les Sciences* & les Beaux-Arts.

SECOND CUL-DE-LAMPE.

Sur un Gradin d'Architecture, le Génie de la Maison de Brandebourg présente des deux Mains la Croix de l'Ordre Teutonique attachée au Cordon de cet Ordre. A ses Côtés se voient divers Instrumens des Sciences & des Beaux Arts, relatifs aux Leçons & aux Exercices qui se donnoient & pratiquoient, tant dans le *College de Joachim-Sthall*, que dans l'*Académie de Leibnitz*. Derriere lui, paroissent des Drapeaux & des Etendarts se rapportant à la Révolution arrivée à la Ville de Magdebourg. Du bas s'élevent, par Forme de sautoir, deux fortes Branches d'Olivier, pour marquer la Paix continuelle qui a constamment duré pendant tout l'heureux Regne de l'Electeur JEAN-GEORGE.

NB. On pourra avoir comme par voye de souscription ces deux Volumes, in 4°. pendant tout le cours de l'année 1751. à 15 florins de Hollande. Mais après ce tems-là expiré, on se réserve la liberté d'augmenter cette Edition de prix par ce qu'elle est à trop grand marché, vu le petit nombre d'exemplaires qui en a été tiré, & vu sa Beauté.

CA-

CATALOGUE

Des principales Piéces intéressantes, qui se trouvent dans le RECUEIL, *intitulé*,

LE PETIT RESERVOIR

En 5 Vol. 8°. La Haye Chez J. Neaulme, 1751.

RElation de ce qui s'est passé dans une Assemblée tenue au bas du Parnasse pour la Réforme des Belles-Lettres. *Ouvrage nouveau & sur le* manuscrit.
Défence de l'Esprit des Loix par Mr. de *Montesquieu* lui-même.
Vers de Mr. de *Voltaire* à Mr. *Destouche*.
Le Philosophe Disgracié, ODE.
Vers d'un jeune Cordelier à une Dame en lui envoyant une Toilette de Bois de Ste. Lucie.
Vers de Mr. de *Voltaire* à Mr. Des *Mays*.
Remercimens de Mr. de *Gresset* au Duc de Richelieu.
Le Trouble de l'Amour raisonnable, *Stance*.
Le Prodige de l'Amour, *Fable*.
Epitre de Mr. de *Fontenelle* au Prince de Condé.
Epigramme du *même* contre Boileau.
L'Amour conjugale, *Stance*.
Lettre écrite de Perse à l'Auteur de l'Esprit des Loix.
Epitre sur l'Indifférence à Iris par Mr. de *Fontenelle*.
Réponce de l'Indifférence.
Histoire abrégée des moïens par lesquels Thamas Kouli-kan ou Scha-nadir parvint au Trône de la Perse, par le Pacha Comte de *Bonneval*.
L'Amour noyé par Mr. de *Fontenelle*, *Stance*.
Lettre de Mr. le *Baron Spon* au Chancelier de France, au sujet de la Réforme de la Justice dans les Etats du Roi de Prusse.
Abrégé Historique concernant l'Egypte & son Gouvernement tant ancien que moderne.
Portrait du Comte de Sinzendorf.
Le Prince de Noissy, *Ballet Historique*.
Traits hardis des Caracteres de Mad. *Prussienne*.
Parodie du Prince de Noissy.
Le Songe interrompu, *Ode*.
La Pistole, *Histoire Allégorique*.
L'Origine de la Critique: *Histoire Allégorique*.
Description de l'Empire de la Poësie par Mr. de *Fontenelle*, Histoire Allegorique.
Le Divorce de l'Amour & de l'Hyménée.
Lettre de César Auguste aux hommes mariés de la Ville de Rome.

Lettre

Lettre d'une Dame sur l'Esprit sans la Beauté & sur la Beauté sans l'Esprit.
La Préférence de la vertu sur les Richesses.
Discours sur le Principe & l'effet de la Poësie par l'Abbé *Tart.*
Lettre de César Auguste à ceux de Rome qui ne sont pas mariés.
Essais de David *Hume* sur la Polygamie & le Divorce.
Le Puits de la Vérité, nouvelle Gauloise.
L'Heure du Pêcheur.
L'Amour champêtre, *Epitre.*
Le Tableau du Sommeil.
Triolet du Pere du *Cerceau* contre Mr. Boileau Despreaux.
Préservatif contre le Suicide, ou Histoire de Camille, avec des Réflexions.
L'Illusion des Plaisirs, *Ode.*
Réflexions sur le Comique larmoïant, par Mr. M. D. C. Trésorier de France, &c.
Portrait de l'Amour.
La Soumission aux Decrets de l'Etre Suprême. *Ode.*
Vers de Mad. du *Bocage* à M. de la *Motte.*
Epitaphe de l'Abbé *Desfontaine.*
Réflexions sur l'Education des Filles.
Retraite involontaire du Parnasse par Mr. *Verrieres.*
Vers de Mr. de *Voltaire* à la Comtesse de Neuville & autres.
Ode a la Probité.
Ode à l'Homme.
Portrait de Mademoiselle, C***.
L'Amour & la Folie, *Fable.*
Recette pour les Dames qui ont des Maris infideles.
La Mode du vieux Tems.
S'il vaut mieux qu'un Mari ait plusieurs Femmes, ou une Femme plusieurs Maris.
Si le Commerce des Cœurs en Amour a plus de douceur que celui des Sens.
L'Ambitieux puni, *Histoire Allégorique.*
Ode sur le jugement dernier.
La Rose, *Ode.*
Conseils d'un Ami à une Demoiselle.
L'Homme & le Chat, Fable.
L'Histoire de l'Empire de la Chine, son Antiquité, son Etendue & son Gouvernement, imprimee, sur un Manuscrit très curieux adressé au Prince Eugene & tiré de son Cabinet.
Le Caprice.
Maximes de l'Honnete-homme.
Réflexions Philosophiques.

Ode

Ode sur l'Espérance.
Fleurs, sensitives & animées, découvertes par Mr. *Hugues*, & décrites par le même dans son Histoire Naturelle des Barbadoes.
Ode sur les malheurs du Tems, par Mr. de *Voltaire.*
De la Briéveté de la Vie & de la Vanité des Hommes.
Défence de la Pratique de l'Inoculation de la Petite Vérole.
Ode sur l'Ingratitude.
Examen de la Question : s'il y a quelque chose de Nouveau sous le Soleil, par J. B. *Toltot.*
Le Mal des Yeux, Epitre.
Lettre d'une Dame, à l'Auteur du Magazin de Londres sur son Amour pour une Inconnue.
Dialogue entre un Plaideur & un Avocat par Mr. de *Voltaire.*
Dialogue entre Mad. de Maintenon & Mlle. de l'Enclos par Mr. de *Voltaire.*
Dialogue entre un Philosophe & un Controleur Général des Finances par Mr. de *Voltaire.*
Deux Lettres tirées d'un Manuscrit qu'on se propose d'imprimer sous ce titre, la Monogamie, ou l'Unité dans le Mariage par Mr. de *Prémontval.*
Regulus, Poëme.
Rondeau sur la Ville de Paris.
Les Charmes du Beau-Sexe, détruits par la Passion du Jeu, ou Réflexions sur quelques-uns des mauvais effets que cause la Manie du Jeu.
Le Songe à Iris par Mr. de *Fontenelle.*
Discours qui a emporté le prix de l'Académie de Dijon, sur cette question proposée par la même Académie: si le Rétablissement des Sciences & des Arts à contribué à épurer les Mœurs ; par Mr. *Rousseau*, Citoyen de Geneve.
Vers de Mad. du *Bocage* sur le Ranelagh.
Vers de Mr. de *Voltaire* à son Passage en Flandres.
Caractere de Mr. l'*Abbé Terrasson*, avec des Réflexions sur ses Ouvrages.
Lettre de Mr. de *Fontenelle* à Mr. le Marquis de la Farre, sur l'Espace de nos Corps à la Résurrection.
Considérations sur les Gens à la Mode, par Mr. *Duclos*, Auteur de l'Histoire de Louis XI.
L'Automne, à Mr. ***.
Reflexions morales sur l'Inoculation de la Petite Verole, par Mr. David Some.
L'Hiver à Mr. ***.
Paralelle de deux Histoires de la Vie, de Mlle. l'*Enclos*.

Le Rajeunissement inutile, ou les Amours de Thiton & de l'Aurore, par Mr. de *Moncrif.*
Voyage de l'Innocence à l'Ile de Cythere, *Histoire Allégorique.*
Le Rambler, ou le Furet, sur la Passion du Jeu.
Réflexions sur le Génie d'Horace, de Despreaux & de Rousseau, par Mr. le *Duc de Nivernois.*
Le Coq & la Poulette, *Fable.*
Vers pour une Ville incendiée.
Vers à Mad. du *Boccage*, pendant son séjour à Londres par Mr. de la Motte.
Le Rambler, ou le Furet, sur les causes du Bonheur ou du Malheur dans les Mariages.
Le Retour de Climene, Pastorale, par Mr. de *Fontenelle.*
L'Apologie de Mr. *Bayle*, contre l'Abbé d'*Olivet.*
L'Amour & le Respect, *Fable.*
L'Imagination & le Bonheur, *Fable Allégorique.*
L'Histoire de la Vie de Mlle. *Ninon l'Enclos* avec ses Lettres, &c.
Discours Préliminaire des Editeurs de l'Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers, en 10 Vol. in Folio, proposée à Paris par Souscriptions à 280 Livres, ou pour ceux qui n'auront pas souscrit à 372 Livres, avec un Avertissement de projet pour en donner une Edition plus ample à meilleur marché.
Réflexions sur la Grandeur de Dieu, & la Folie des Hommes.
La Défaite de la Raison.
L'Amant aveugle.
L'Histoire de la Félicité, par Mr. L'Abbé de *Moisenon.*

La suite de cet ouvrage se donnera par Volumes de six en six mois.

CATALOGUE

De quelques Livres qui se trouvent encore en nombre, chez ledit Jean Neaulme.

ANnales des Provinces-Unies des Pays-Bas, par *Basnage* 2 Vol. Folio.
Bibliotheque de Campagne ou Amusemens de l'Esprit & du Coeur 12 Vol. 12°.
Belle Wolfienne, par *Formey*, 4 Vol. 8°.
Causes célebres & intéressantes avec les Jugemens qui les ont décidées, par *Giot de Pitaval* 22 Vol 8°.
Cuisinier moderne par Vincent de *la Chapelle* 5 Vol. 8°. figures.
Contes de ma Mere l'Oye, en François & en Anglois avec de très jolies figures 8°.
——— Idem le même en François & en Hollandois, 8°. fig.
Défence de la Religion contre les Incrédules, par *Barnet*, 6 Vol. 8°.
Egaremens de l'Esprit & du Coeur, par *Crebillon*, 3 Vol. 12°.
Essais sur le Regne de Louis XIV., par *Voltaire*, 8°.
Essais sur l'Electricité par l'*Abbé Nolet*, avec fig. 8°.
Essais Philosophiques de Newton, par *Voltaire* avec fig. 8°.
Grammaire Angloise & Françoise avec le Vocabulaire, par *Pell*, 2 Vol. 8°.
Histoire de la Monarchie Françoise, par l'*Abbé du Bose*, 3 Vol. 12°.
Histoire Romaine de Tite Live par *Guerin*, 10 Vol. 12°.
Histoire de Dona Ruffine fameuse Courtisanne, 2 Vol. fig. 12°.
Lettres Philosophiques sur les Phisionomies, 12°.
Mémoires pour servir à l'Histoire de la Maison de Brandebourg, nouv. Edition considérablement augmentée & avec Cartes, &c. 12°.
——— Idem 2 Vol. 4°. Edition magnifique ornée de Vignettes, & Culs-de-Lampe Historiés.
Mémoires Secrets de la République des Lettres, par le *Marquis d'Argens*, 6 Vol. 12°.
Mémoires du Marquis de *Maffei*, 2 Vol. 8°.
Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Paris, avec fig. 4°.
Mémoires de Hambourg, par *Aubert*, 8°.
Nouveau Théâtre François contenant un recueil des meilleures Piéces, 12 Vol. 12°.
Nouveau Recueil de Chansons choisies, avec Musique, 8 Vol. 12°.

Nou-

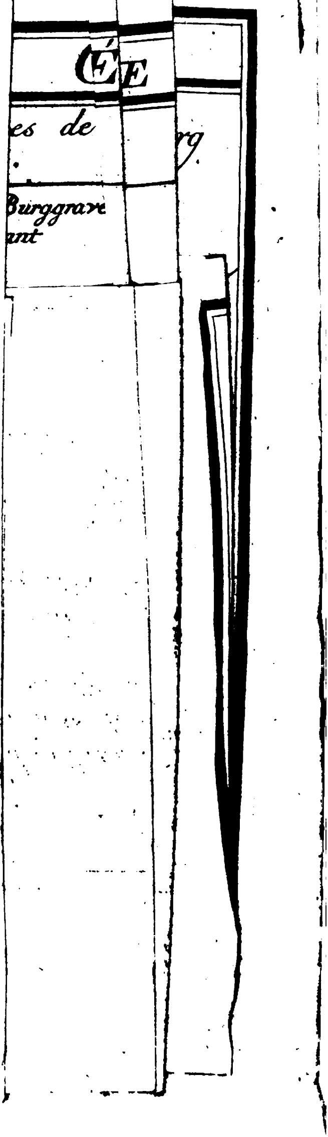
Nouveau Parfait Maréchal, par *Garseault*, 2 Vol. fig. 4°.
Nouveau Théâtre Italien & François contenant les meilleures Piéces, 12 Vol. 8°.
Petit Réservoir contenant un Recueil de piéces choisies, en 5 Vol. 8°.
Plan pour réformer la Justice dans les Etats de S. M. le *Roi de Prusse*, 12°.
Pamela ou la Vertu récompensée, 4 Vol. 8°.
Recueil de Remedes, par Mad. *Fouquet*, 12°.
Sermons sur Divers Textes, par *Caillard*, 2 Vol. 8°.
Spectacle de la Nature, par l'*Abbé Pluche*, 7 Vol. fig. 12°.
Traité du Feu d'Artifice, par *Frezier* avec fig. 12°.
Traité des Instrumens de Chirurgie, par *Garangeot*, 2 Vol. fig. 12°.
Vie d'Olimpe, ou Avantures de la *Comtesse* D***., 6 Vol. 12°.
Vocabulaire Anglois, François & Hollandois, de *Pell*, 8°.
Voyage de Cyrus par Ramsey, Anglois & François, 2 Vol. 8°.
Voyage de Bethel, 8°.

TABLE DES MEMOIRES DE BRANDEBOURG.

I. Discours Preliminaire.
II. Memoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg. Pag. 1
III. FREDERIC I. 11
IV. FREDERIC II. Surnommé Dent de Fer. 13
V. ALBERT. Surnommé l'Achille. 18
VI. JEAN le CICERON. 21
VII. JOACHIM I. Surnommé Nestor. 25
VIII. JOACHIM II. 26
IX. JEAN GEORGE. 36
X. JOACHIM FREDERIC. 37
XI. JEAN SIGISMOND. 39
XII. GEORGE GUILLAUME. 50
XIII. FREDERIC GUILLAUME, le Grand Electeur. 94
XIV. FREDERIC III. Premier Roi de Prusse. 191
XV. De la Superstition et de la Religion. 252
XVI. Des Moeurs et des Coutumes. 285
XVII. Du Gouvernement Ancien et Moderne. 343
XVIII. Dissertation sur les raisons d'Etablir et d'Abroger les Loix. 354

ME-

Carte .



MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE LA MAISON
DE
BRANDEBOURG.

LA MAISON de Brandebourg, ou plutôt celle de Hohenzollern, est si ancienne, que son Origine se perd dans les ténebres de l'Antiquité. On pourroit rapporter des fables ou des conjectures sur son extraction; mais les fables ne doivent pas être présentées au Public judicieux & éclairé de ce siécle. Peu importe que des Généalogistes fassent descendre cette Maison, des Colonnes: & que, par une bévue grossiere, ils confondent le

Sceptre qui est dans les armoiries de Brandebourg, avec la colonne que cette Maison Italienne porte dans son écusson : peu importe enfin que l'on fasse descendre les Comtes de Hohenzollern, de Witikind, des Guelfes, ou de quelque autre tige ; les hommes, ce me semble, sont tous d'une race également ancienne. Après-tout, les recherches d'un Généalogiste, ou l'occupation des Savans qui travaillent sur l'étymologie des mots, sont des objets si minces, que par cela même ils ne sont pas dignes d'occuper des têtes pensantes ; il faut des faits remarquables, & des choses capables d'arrêter l'attention des personnes raisonnables.

Nous ne nous amuserons donc point à nous alambiquer l'esprit sur ces recherches aussi frivoles que peu intéressantes.

Tassillon est le premier Comte de Hohenzollern connu dans l'Histoire ; il vécut à peu près l'année 800. Ses Descendans ont été, Danco, Rodolphe I., Othon, Wolffgang, Frédéric I., Frédéric II., Frédéric III., Burchard, Frédéric IV., Rodolphe II., dont les

vies obſcures ne ſont pas connues. Conrad, qui vivoit vers l'année 1200., eſt le premier Burggrave de Nurenberg dont l'Hiſtoire faſſe mention. Ses ſucceſſeurs furent Frédéric I. en 1216., Conrad II. en 1260., Frédéric II. en 1270. On trouve que Frédéric III. hérita de ſon Beau-frere le Duc de Méran, les Seigneuries de Bareyth & de Cadelsbourg. Jean I. lui ſuccéda en 1298., & à celui-ci Frédéric IV. en 1332.

Ce Burggrave rendit des ſervices importans aux Empereurs Albert, Henri VII. & Louïs de Baviere, dans la guerre qu'ils firent à Frédéric d'Autriche. Le Burggrave le battit, le fit priſonnier, & le livra à l'Empereur, qui par reconnoiſſance lui fit préſent de tous les Priſonniers qu'il avoit faits ſur les Autrichiens. Frédéric IV. les relâcha, à condition qu'ils lui préteroient hommage de leurs Terres; & c'eſt l'origine des Vaſſaux que les Marckgraves de Franconie ont encore en Autriche.

Les Succeſſeurs de Frédéric IV. furent Conrad IV. en 1334., Jean II. en 1357., Albert VI. dit le Beau en 1361., & le Neveu d'Al-

d'Albert, Frédéric V., que l'Empereur Charles IV. déclara Prince de l'Empire en 1363. à la Diete de Nurenberg, & qu'il nomma même son Lieutenant.

FREDERIC V. partagea en 1402. les terres de son Burggraviat entre ses deux Fils Jean III. & Frédéric VI.; mais Jean III. étant mort sans enfans, toute la succession paternelle échut à Frédéric VI.

CE Prince entra en 1408. avec ses troupes sur le territoire de la Ville de Rotweil, qui étoit mise au ban de l'Empire, & rasa plusieurs Châteaux. En 1412. il prit possession du Gouvernement de la Marche, que l'Empereur Sigismond lui avoit donné.

LES derniers Electeurs de Brandebourg n'aiant pas résidé dans la Marche, la Noblesse s'en prévalut: elle étoit indépendante, mutine & séditieuse: le nouveau Gouverneur se ligua avec les Ducs de Poméranie, & livra une sanglante bataille à ces Rebelles auprès de Zossen: il fut pleinement victorieux, & rasa quelques-uns des Forts qui leur servoient de retraite; mais il ne put entierement domter

la

la Famille de Quitzow, qu'après lui avoir enlevé vingt quatre Châteaux en état de défense.

Nous voici parvenus à la belle époque de la Maison de Hohenzollern; mais, comme la voilà transplantée dans un nouveau païs, il est bon de donner une idée de l'origine & du gouvernement du Brandebourg.

Les païs qui composoient alors l'Electorat de Brandebourg, étoient la Vieille Marche, la Moienne; la Nouvelle; la Marche Uckeraine, le Prégnitz: mais la Nouvelle Marche étoit engagée à l'Ordre Teutonique; & l'Uckeraine usurpée par les Ducs de Poméranie. Le mot de MARCKGRAVIAT signifie originairement GOUVERNEMENT DE FRONTIERE.

Les Romains établirent les premiers des Gouverneurs dans les païs qu'ils avoient conquis en Allemagne. On remarque cependant qu'ils n'ont jamais passé l'Elbe. Il semble que le caractere farouche & belliqueux de ces Peuples, selon Tacite, les garantit constamment contre les entreprises des Romains. Les Sueves, les plus anciens habitans de la Marche, en furent chassés, par les Vandales,

les Hénetes, les Saxons & les Francs; & Charlemagne eut bien de la peine à les subjuguer en 780. Ce ne fut que l'an 927. que l'Empereur Henri l'Oiseleur établit des Marckgraves dans ces païs, pour contenir ces Peuples enclins à la révolte, aussi-bien que leurs voisins dont la valeur errante s'exerçoit par des incursions & des ravages. Sigefroi, Beau-frere de l'Empereur Henri l'Oiseleur, fut, selon Enzelt, le premier Marckgrave de Brandebourg en 927. Ce fut sous son administration que les Evêchés de Brandebourg, & de Havelberg furent établis par l'Empereur Othon I. & ce ne fut que vingt huit-ans après qu'il fonda celui de Magdebourg.

On compte neuf Races différentes de Marckgraves de Brandebourg, depuis Sigefroi jusqu'à nos jours; savoir, celle des Saxons, de Walbeck, de Stade, de Ploetzk, d'Anhalt, de Baviere, de Luxembourg, de Misnie & enfin celle de Hohenzollern qui subsiste actuellement.

Sous le gouvernement des Saxons, un Roi Vandale, nommé Mistevoius, ravagea tota-

les

lement les Marches, & en chassa les Gouverneurs. L'Empereur Henri II. reconquit ce païs de nouveau; les Barbares furent battus, & Mistevoius y périt avec 6000. des siens. Les Marckgraves, pour être rétablis, n'en possédérent pas plus tranquillement le Brandebourg; ils eurent des guerres à soutenir contre les Vandales & d'autres Peuples barbares; & tantôt battus, tantôt battans, leur puissance ne s'affermit que sous Albert l'Ours, le premier de la Race Anhaltine, qui étoit la cinquieme de celles des Marckgraves. Les Empereurs Conrad III. & Frédéric Barberousse l'éleverent, le premier au Marckgraviat, & le second à la dignité Electorale environ l'an 1100: Primislas, Prince des Vandales, qui n'avoit point d'enfans, prit tant d'amitié pour Albert l'Ours, qu'il lui légua par son testament en 1144. la Moienne Marche. Cet Electeur possédoit alors la Vieille & la Moienne Marche, la Haute-Saxe, le païs d'Anhalt, & une partie de la Lusace. Il y a un vuide dans les Archives, & dans l'Histoire une obscurité impénétrable sur les Princes de la Race

Anhaltine. On ſait que cette Ligne s'éteignit en 1332. par la mort de Woldemar II. L'Empereur Louis de Baviere, qui regnoit alors, regardant la Marche comme un fief dévolu à l'Empire, le donna à ſon Fils Louis, qui fut le premier de la ſixieme Race. Cet Electeur eut trois guerres à ſoutenir; l'une, avec les Ducs de Pomeranie, qui envahiſſoient la Marche Uckeraine; l'autre, avec les Polonois, qui ravageoient le Comté de Sternberg; & la troiſiéme, contre un impoſteur, qui prenant le nom d'un Woldemar, Frere du dernier Electeur de la Maiſon Anhaltine, ſe fit un parti, s'empara de quelques Villes, mais fut enfin défait. Ce faux Woldemar étoit le Fils d'un meunier de Bélitz.

LOUIS le Romain (*) ſuccéda à ſon Frere, & comme il mourut de même ſans enfans, ſon troiſieme Frere Othon lui ſuccéda. Ce Prince étoit ſi puſillanime, qu'après la mort de ſon frere, il vendit en 1373. l'Electorat, pour deux cens mille florins d'or, à l'Empereur

(*) Ce ſurnom lui fut donné parce qu'il étoit né à Rome.

reur Charles IV. de la Maison de Luxembourg, qui ne lui paia pas même cette somme modique. Charles IV. donna la Marche à son Fils Wenceslas, qui voulut l'incorporer à la Boheme, dont il étoit Roi.

Apres la mort de Wenceslas, Sigismond de la même Maison reçut l'Electorat. La Nouvelle Marche, que l'Ordre Teutonique avoit conquise sur l'Electeur Jean, & qu'Othon le Long avoit rachetée, fut de nouveau aliénée à cet Ordre : Sigismond aiant besoin d'argent, vendit cette Province aux Chevaliers en 1402. Josse succéda à Sigismond : on prétend qu'il empoisonna son Frere Procope. Comme Josse aspiroit à l'Empire, il vendit l'Electorat pour quatre cens mille florins à Guillaume Duc de Misnie. Ce Duc ne posséda l'Electorat que pendant une année, après laquelle l'Empereur Sigismond le racheta.

Cette coutume singuliere de vendre & d'acheter les Etats, qui étoit si fort à la mode dans ce siécle-là, prouve bien certainement la barbarie de ces tems, & le miséra-

ble état dans lequel étoient ces Provinces, que l'on vendoit à si vil prix. L'Empereur, qui ne pouvoit pas vaquer lui-même à l'administration de l'Electorat, y établit un Gouverneur : son choix tomba sur Frédéric VI. du nom, Burggrave de Nurenberg, Frere de Jean III. de la Maison de Hohenzollern : & c'est l'Histoire de ce Prince que nous allons écrire.

FRÉDÉRIC I.

CE fut l'année 1415. que l'Empereur conféra la dignité Electorale & la charge d'Archichambellan du St. Empire Romain, à Frédéric VI. de Hohenzollern Burggrave de Nurenberg, & qu'il lui fit la donation en propre du païs de Brandebourg. Ce Prince, que nous appellerons désormais Frédéric I., en reçut l'investiture des mains de son bienfaicteur, à la Diete de Constance l'an 1417. Il jouissoit alors de la Vieille & de la Moienne Marche. Les Ducs de Poméranie avoient usurpé la Marche Uckeraine: l'Electeur leur fit la guerre, les battit à Angermund, & réunit à la Marche une Province, qui y étoit incorporée d'un tems immémorial.

La Nouvelle Marche étoit encore engagée à l'Ordre Teutonique, comme on l'a dit plus haut: mais l'Electeur, qui étendoit les vues de son aggrandissement, s'empara de la Saxe, dont l'Electorat étoit vacant par

la mort du dernier Electeur de la Branche Anhaltine. L'Empereur, qui n'approuva pas cette acquisition, en donna l'investiture au Duc de Misnie; & Frédéric I. se désista volontairement de sa conquête.

L'ELECTEUR fit le partage de ses Etats par son testament. Son Fils aîné, surnommé l'Alchymiste, fut privé de ses droits par son Pere, qui le laissa avec le Voigtland & son creuset. Son second Fils Frédéric eut l'Electorat. Albert, surnommé l'Achille, eut les Duchés de Franconie: & Frédéric, surnommé le Gros, eut la Vieille Marche; mais la mort de Frédéric le Gros réunit cette Province à l'Electorat de Brandebourg. Cette équité naturelle, qui veut qu'un Pere fasse un partage égal entre ses enfans, étoit encore suivie dans ces tems reculés. On s'apperçut dans la suite, que ce qui faisoit la fortune des cadets, devenoit le principe de la décadence des Maisons. Nous verrons cependant, dans cette Histoire, encore quelques exemples de partages semblables. Frédéric I. mourut en 1440.

FRE-

FRÉDÉRIC II.

SURNOMMÉ DENT DE FER.

FREDERIC II. fut surnommé DENT DE FER, à cause de sa force. On auroit dû l'appeller LE MAGNANIME, à cause qu'il refusa la Couronne de Boheme, que le Pape lui offrit, pour en dépouiller George Podiébrad ; & la Couronne de Pologne, qu'il déclara ne vouloir accepter, qu'au refus de Casimir Frere du dernier Roi Ladislas. La grandeur d'ame de cet Electeur lui attira la confiance des Peuples ; & les Etats de la Basse-Lusace se donnerent à lui par inclination. La Lusace étoit un fief de la Boheme. George Podiébrad, qui en étoit Roi, ne voulut point que cette Province passât sous la domination de Frédéric II. : il porta la guerre en Lusace & dans la Marche. Ces deux Princes firent un traité à Guben en 1462., par lequel Cotbus, Peitz, Sommerfeld, Bobersberg, Storkaw & Besskaw, furent cédés en

propriété à l'Electeur, par la Couronne de Boheme. L'Electeur, qui ne vouloit point faire des acquisitions injustes, savoit faire valoir ses droits, lorsqu'ils étoient légitimes; il racheta (*) la Nouvelle Marche de l'Ordre Teutonique, auquel j'ai déjà dit qu'elle avoit été engagée. En 1464. Othon III., dernier Duc de Stettin, vint à mourir, & l'Electeur entra en guerre avec le Duc de Wolgast. En voici la raison: Louis de Baviere, Electeur de Brandebourg, avoit fait un Traité en 1338. avec les Ducs de Poméranie; qui portoit, que si leur Ligne venoit à s'éteindre, la Poméranie retomberoit à l'Electorat. Ce Traité avoit été confirmé par l'Empereur. Ce différend se termina par un accord en 1464., suivant lequel le Duc de Wolgast resta à la vérité en possession du Duché de Stettin; mais il devint feudataire de l'Electeur, & la Poméranie lui préta l'hommage éventuel. Frédéric II. réunit en 1469., comme un fief vacant, le Comté de Wernigerode à la Mar-

(*) En 1445. pour 100000. florins d'or.

Marche, & prit les titres de Duc de Poméranie, de Mecklenbourg, de Vandalie, de Schwérin & de Roſtock, ſur leſquels il avoit droit de réverſion.

Le même eſprit de déſintéreſſement, qui lui avoit fait refuſer deux Couronnes, lui fit abdiquer l'Electorat l'an 1469. en faveur de ſon Frere Albert ſurnommé l'Achille; car il n'avoit point d'enfans. Ce Prince, qui avoit profeſſé le déſintéreſſement & la modération pendant toute ſa vie, ne s'écartant point de ces principes, ne ſe reſerva qu'une modique penſion de 6000. florins, avec laquelle il vécut en Philoſophe, juſqu'à l'année 1471, qu'il mourut accablé d'infirmités.

ALBERT

SURNOMMÉ L'ACHILLE.

ALBERT fut furnommé ACHILLE & ULYSSE, à cause de sa prudence & de sa valeur ; il avoit 57. ans, lorsque son Frere lui céda la régence. Il avoit fait ses plus belles actions lorsqu'il n'étoit que Burggrave de Nurenberg. Comme Marckgrave de Bareyth & d'Anspach, il fit la guerre à Louis le Barbu Duc de Baviere, & le fit même prisonnier. Il gagna huit batailles contre les Nurenbergeois, qui s'étoient révoltés & lui disputoient les droits du Burggraviat. Il enleva un étendart à un guidon de cette Ville au péril de sa vie, combattant seul contre seize hommes, jusqu'à ce que le secours des siens lui arrivât. Il s'empara de la Ville de Greiffenberg, comme Aléxandre de la capitale des Oxidraques, sautant lui seul du haut des murailles dans la Ville, où il combattit

jus-

jusqu'à ce que ses troupes ayant forcé les portes, vinssent le secourir. Albert gouvernoit presque tout l'Empire, par la confiance que l'Empereur Frédéric III. lui témoignoit. Il conduisit les Armées Impériales, contre Louis le Riche Duc de Baviere, & contre Charles le Hardi Duc de Bourgogne, qui avoit mis le siége devant (*) Nuis; & Albert disposa ce Prince à la paix. Ce fut cette négociation qui lui acquit le surnom d'Ulysse; & il mérita toujours celui d'Achille, soit à la tête des troupes dans les combats, soit dans ces jeux, images de la guerre, qui étoient si fort à la mode dans ce tems-là. Il gagna le prix dans dix sept Tournois, & ne fut jamais désarçonné.

L'USAGE de ces combats semble être originairement François. Peut-être que les Maures, qui inonderent l'Espagne, l'établirent dans ce païs avec leur galanterie Romanesque. On trouve dans l'Histoire de France, qu'un certain Godefroi de Preuilly, qui vivoit l'an

1060.,

(*) La Ville de Nuis est dans l'Electorat de Cologne.

1060., étoit le rénovateur de ces Tournois. Cependant Charles le Chauve, qui vivoit l'an 844., en avoit déja tenu à Strasbourg, lorsque son Frere Louis d'Allemagne l'y vint voir. Cette mode passa en Angleterre dès l'an 1114., & Richard Roi de la Grande-Bretagne l'établit dans son Roiaume l'an 1194. Jean Cantacuzene dit, qu'au mariage d'Anne de Savoie avec Andronic Paléologue Empereur Grec, ces combats, dont l'usage étoit venu des Gaules, se célébrerent en 1226. Il y périssoit souvent du monde lorsqu'ils étoient poussés à outrance. On lit dans Henri Cnigston, qu'il se fit un Tournoi à Châlons en 1274., au sujet d'une entrevue entre la Cour du Roi d'Angleterre Edouard & celle du Duc de Bourgogne, où beaucoup de Chevaliers Bourguignons & Anglois demeurerent sur la place. Les Tournois passerent en Allemagne dès l'an 1136. Les Chevaliers s'envoyoient des Lettres de défi d'un bout de l'Europe à l'autre; & il n'étoit permis qu'à ceux qui étoient armés Chevaliers de faire de ces défis. Leurs Lettres portoient

à peu-près, qu'un tel Prince, s'ennuyant dans une lâche oisiveté, désiroit le combat, pour donner de l'exercice à sa valeur, & pour signaler son adresse. Elles marquoient le tems, le nombre de Chevaliers, l'espece d'armes, & le lieu où le Tournoi devoit se tenir; & enjoignoient aux Chevaliers vaincus de donner aux Chevaliers vainqueurs un brasselet d'or, & un brasselet d'argent à leurs Ecuyers. Les Papes s'éleverent contre ces dangereux divertissemens. Innocent II. en 1140., & depuis Eugene III. au Concile de Latran en 1313. fulminerent des Anathêmes, & prononcerent l'excommunication contre ceux qui assisteroient à ces combats. Mais, malgré la soumission qu'on avoit alors pour les Papes, ils ne pûrent rien contre ce fatal usage, auquel une fausse gloire & une fausse galanterie donnoient cours, & que la grossiereté des mœurs faisoit servir de spectacle, d'amusement & d'occupations, proportionné à la barbarie des siécles qui le virent naître. Car, depuis ces excommunications, l'Histoire fait mention du Tournoi de Charles VI.

Roi

Roi de France, qui se tint à Cambrai en 1385., de celui de François I. qui se tint entre Ardres & Guines en 1520., & de celui de Paris en 1559., où Henri II. reçut une blessure à l'oeil, par un éclat de la lance du Comte de Montgommeri, dont ce Roi mourut onze jours après.

On voit par là, que c'étoit alors un grand mérite à Albert l'Achille, d'avoir remporté le prix dans dix sept Tournois; & qu'on faisoit dans ces siécles grossiers, le même cas de l'adresse du corps, qu'on en faisoit du tems d'Homere. Notre siécle plus éclairé accorde, plutôt qu'aux vertus guerrieres, son estime aux talens de l'esprit, & à ces vertus qui élevant l'homme presque au dessus de sa condition, lui font fouler ses passions sous les pieds, & le rendent bienfaisant, généreux & secourable.

Albert l'Achille réunit donc ses possessions de Franconie à l'Electorat, par l'abdication de son Frere en 1470. Après avoir pris la régence, il fit un traité de confraternité l'an 1473. avec les Maisons de Saxe & de

Hesse,

Hesse, qui régloit entre eux la succession de leurs Etats, en cas qu'une de leurs Lignes vint à s'éteindre. La même année, il ordonna de sa propre succession entre ses Fils; l'Electorat tomba en partage à Jean dit le Cicéron; le second de ses Fils eut Bareyth; & le cadet, *Anspach*. Albert abdiqua enfin l'Electorat en 1476. en faveur de Jean le Cicéron. Sa Fille Barbe, qui épousa Henri Duc de Glogaw & de Crossen, fit passer ce dernier Duché à la Maison de Brandebourg. Son contrat de mariage portoit, qu'au cas que le Duc Henri vînt à mourir sans enfans, l'Electeur seroit en droit de lever annuellement 50000. ducats sur le Duché de Crossen. Le cas vint à écheoir: Jean le Cicéron se mit en possession de la Ville de Crossen, & maintint cette acquisition. Le troisième Fils d'Albert l'Achille, Frédéric le vieux, Marckgrave d'Anspach, fut le Grand-Pere de ce George Frédéric qui reçut le Duché de Jägerndorff du Roi de Boheme. Il n'est pas inutile de rapporter à cette occasion, que ce Duc George d'Anspach & de Jägerndorff, fit un contrat

contrat avec les Ducs d'Oppelen & de Ratibor, par lequel les survivans hériteroient de ceux qui mourroient sans enfans. Ces deux Ducs ne laisserent point de lignée, & George recueillit la succession de ces Duchés. Depuis, Ferdinand Frere de Charles V. & héritier du Royaume de Boheme, dépouilla le Marckgrave George, d'Oppelen & de Ratibor; & lui promit, pour dédommagement, une somme de 130000. florins, qui ne fut jamais payée.

JEAN

JEAN

LE CICÉRON.

ON lui donna le surnom de CICERON, à cause de son éloquence naturelle. Il reconcilia trois Rois, qui se disputoient la Silésie; savoir, Ladislas de Boheme, Casimir de Pologne, & Matthias de Hongrie. Jean le Cicéron & l'Electeur de Saxe entrerent en Silésie à la tête de 6000. Chevaux, & se déclarerent ennemis de celui des Rois, qui refuseroit de préter l'oreille aux paroles de paix qu'ils leur portoient. Son éloquence, à cè que disent les Annales, moienna l'accord de ces Princes, par lequel la Silésie & la Lusace furent partagées entre les Rois de Boheme & de Hongrie. Je voudrois que l'on eût rapporté d'autres exemples de l'éloquence de ce Prince; car, dans celui-ci, les 6000. Chevaux paroissent le plus fort argument. Un

Prin-

Prince, qui peut décider les querelles par la force des armes, eſt toujours un grand Dialecticien; c'eſt un Hercule, qui perſuade à coups de maſſue.

JEAN le Cicéron eut une guerre à ſoutenir contre le Duc de Sagan, qui formoit des prétentions ſur le Duché de Croſſen: l'Electeur le battit près de cette Ville, & le fit même priſonnier. On peut juger des mœurs de ce tems, par Jean Duc de Sagan, qui eut la cruauté de laiſſer mourir de faim un Frere, avec lequel il s'étoit brouillé. Jean le Cicéron mourut l'an 1499. Il laiſſa deux Fils, dont JOACHIM lui ſuccéda à l'Electorat; & le ſecond, nommé Albert, devint Electeur de Maience & Archévêque de Magdebourg.

JOACHIM I.

SURNOMME NESTOR.

IL reçut le furnom de NESTOR, comme Louis XIII. celui de JUSTE; c'eſt-à-dire, ſans que l'on en pénetre la raiſon. Joachim n'avoit que ſeize ans, lorſqu'il devint Electeur. Le Comté de Ruppin étant devenu vacant par la mort de Wichmann Comte de Lindaw, l'Electeur réunit ce Fief à la Marche. Il mourut en 1532. laiſſant deux Fils, ſavoir, JOACHIM qui lui succéda, & le Marckgrave Jean, auquel il légua la Nouvelle-Marche, Croſſen, *Sternberg* & *Storkaw*.

JOACHIM II.

IL paroît qu'on revint, du tems de JOACHIM II., de l'abus de donner des surnoms aux Princes. Celui de son Pere avoit si mal réussi, qu'il étoit devenu plutôt un sobriquet qu'une illustration. La flatterie des Courtisans, qui avoit épuisé les comparaisons de l'Antiquité, se retourna sans doute d'un autre côté; & il faut croire que l'amour-propre des Princes n'y perdit rien.

JOACHIM II. hérita l'Electorat de son Pere, comme nous venons de le dire. Il embrassa la Doctrine de Luther en 1539. On ne sait pas les circonstances, qui donnerent lieu à ce changement: ce qu'il y a de certain, c'est que ses Courtisans & l'Evêque de Brandebourg suivirent son exemple.

UNE nouvelle Religion, qui paroît tout à coup dans le monde, qui divise l'Europe,

change

change l'ordre des possessions, & donne lieu à de nouvelles combinaisons politiques, mérite que nous donnions quelque attention à ses progrès; & surtout que nous examinions, par quelle vertu elle produisoit les conversions soudaines des plus grands Etats.

DES l'année 1400. Jean Hus commença à prêcher sa nouvelle Doctrine en Boheme: c'étoient proprement les sentimens des Vaudois & de Wiclef, ausquels il adhéroit. Hus fut brûlé au Concile de Constance (*). Son prétendu Martyre augmenta le zèle de ses Disciples. Les Bohemiens, qui étoient trop grossiers pour entrer dans les disputes sophistiques des Théologiens, n'embrassérent cette nouvelle Secte, que par un esprit d'indépendance & de mutinerie, qui est assez le caractere de cette Nation. Ces nouveaux convertis secouerent le joug du Pape; & se servirent des libertés de leurs consciences, pour couvrir le crime de leur révolte. Tant qu'un certain Ziska fut leur Chef, ce parti fut redouta-

(*) L'An 1415. sous le Pape Jean XXIII.

doutable. Ziska remporta quelques victoires sur les troupes de Wenceslas & d'Ottocare Rois de Boheme : mais, après sa mort, les Hussites furent en partie chassés de ce Royaume ; & l'on ne voit point que la Doctrine de Jean Hus se soit étendue hors de la Boheme.

L'IGNORANCE étoit parvenue à son comble dans les XIV. & XV. siécles. Les Ecclésiastiques n'étoient pas même assez instruits pour être Pédans. Le relâchement dans les moeurs & la vie licencieuse des Moines, faisoient que l'Europe ne poussoit qu'un cri, pour demander la réforme de tant d'abus. Les Papes abusoient même de leur pouvoir à un point qui n'étoit plus tolérable. Léon X. faisoit dans la Chrétienté un négoce d'Indulgences, pour amasser les sommes dont il avoit besoin, pour bâtir la Basilique de St. Pierre à Rome. On prétend, que ce Pape fit présent à sa Soeur Cibo, du produit que rapporteroient celles que l'on vendroit en Saxe. Ce revenu casuel fut affermé : ces étranges Fermiers, voulant s'enrichir, choisirent

rent des Moines & des Quêteurs propres à ramaſſer les plus grandes ſommes ; & les Commis de ces Indulgences en diſſiperent une partie par des déſordres ſcandaleux. Un Inquiſiteur nommé Tetzel, & des Dominicains, furent ceux, qui s'acquittant ſi mal de cette commiſſion, donnerent lieu à la Réforme. Le Vicaire-Général des Auguſtins, nommé Staupitz, dont l'Ordre avoit été en poſſeſſion de ce négoce, ordonna à un de ſes Moines, nommé Luther, de prêcher contre les Indulgences. Dès l'an 1516. Luther avoit déjà combattu les Scholaſtiques: il s'éleva alors avec plus de force contre ces abus ; il avança d'autres propoſitions douteuſes ; puis il les ſoutint, en les muniſſant de nouvelles preuves. Il fut enfin excommunié du Pape en 1520. Il avoit goûté le plaiſir de dire ſes ſentimens ſans contrainte ; il s'y livra depuis ſans bornes. Il renonça au froc, & épouſa Catherine de Bore en 1525. ; encourageant par ſon exemple les Prêtres & les Moines à rentrer dans les droits de la nature & de la raiſon. S'il rendit des Citoïens à la Patrie,

il lui rendit aussi son patrimoine, en mettant dans son parti beaucoup de Princes, pour qui la dépouille des biens Ecclésiastiques étoit une douce amorce. L'Electeur de Saxe fut le premier, qui embrassa sa nouvelle Secte. Le Palatinat, la Hesse, le païs de Hanovre, le Brandebourg, la Suabe, une partie de l'Autriche, de la Boheme, de la Hongrie, toute la Silesie & le Nord, reçurent cette nouvelle Religion. Les Dogmes en sont si connus, que je me crois dispensé de les rapporter.

Peu de tems après, Calvin parut en France en 1533. Un Allemand nommé Woldeman, qui étoit Luthérien, avoit inspiré ses sentimens à Calvin, avec lequel il fit connoissance à Bourges. Malgré la protection que Marguerite de Navarre accordoit à ce nouveau Dogme, Calvin fut obligé de quitter la France à différentes reprises. Poitiers fut l'endroit où il fit le plus de Prosélites. Ce Convertisseur, qui croyoit connoître le génie de sa Nation, s'imagina qu'elle seroit plutôt persuadée par des chansons que par des argumens; & il composa, dit-on, un Vaudevil-

le,

le, dont le refrain étoit : O MOINES ! O MOINES ! IL FAUT VOUS MARIER (*) : Ce qui eut un succès étonnant. Calvin se retira à Bâle, où il fit imprimer ses Institutions. Il convertit ensuite la Duchesse de Ferrare, fille de Louis XII. En 1536. il acheva de ranger la Ville de Geneve à ses sentimens ; & il y fit brûler Michel Servet, qui étoit son ennemi : de Persécuté il devint Persécuteur. La Religion réformée, tantôt persécutée, tantôt tolérée en France, servit souvent de prétexte à des guerres sanglantes qui penserent plus d'une fois bouleverser ce Royaume.

HENRI VIII. Roi d'Angleterre, auquel le Pape Léon X. avoit donné le titre de DÉFENSEUR DE LA FOI, parce qu'il avoit écrit contre Luther, Henri VIII. devenu amoureux d'Anne de Boulen, & ne pouvant persuader le Pape à rompre son mariage avec Catherine d'Arragon, s'en sépara de sa propre autorité. Clément VII. qui succéda à Léon X. l'excommunia imprudemment : & dès

(*) Voyez le Dictionnaire de Moréri, Article CALVIN.

dès l'année 1533. il ſecoua le joug du Pape; il ſe fit Pape à Londres, & fraya lui-même le chemin à la nouvelle Religion qui s'établit après lui en Angleterre.

Si donc on veut réduire les cauſes des progrès de la Réforme, à des principes ſimples, on verra, qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt; en Angleterre, celui de l'amour; & en France, celui de la nouveauté, ou peut-être d'une chanſon. Il ne faut pas croire que Jean Hus, Luther, ou Calvin, fûſſent des génies ſupérieurs. Il en eſt des Chefs de Sectes, comme des Ambaſſadeurs: ſouvent les eſprits médiocres y réuſſiſſent le mieux, pourvu que les conditions, qu'ils offrent, ſoient avantageuſes. Les ſiécles de l'ignorance étoient le regne des Fanatiques & des Réformateurs. Il ſemble, que l'eſprit humain ſe ſoit enfin raſſaſié de diſputes & de controverſes. On laiſſe argumenter les Théologiens & les Méthaphyſiciens, ſur les bancs de l'Ecole; & depuis que dans les païs Proteſtans les Eccléſiaſtiques n'ont plus rien à perdre, les Chefs des nouvelles Sectes n'ont plus rien à gagner.

L'E-

L'Electeur Joachim II. acquit, par la communion sous les deux especes, les Evêchés de Brandebourg, de Havelberg & de Lébufs, qu'il incorpora à la Marche.

Il n'entra point dans l'Union, que les Princes Protestans firent à Smalcalde en 1535.; & il maintint la tranquillité dans l'Electorat, tandis que la guerre désoloit la Saxe & les païs voisins. La guerre de Religion commença en 1546., & finit par la paix de Passaw & d'Augsbourg.

L'Empereur Charles Quint s'étoit mis à-la tête des Catholiques. L'illustre & malheureux Jean Fréderic Electeur de Saxe, & Philippe le Magnanime Landgrave de Hesse, étoient les Chefs des Protestans en Saxe, auprès de Muhlberg. Lui & le Cardinal Granvelle se servirent d'un stratagême indigne, pour tromper le Landgrave de Hesse. Charles Quint se crut autorisé par la phrase équivoque d'un sauf-conduit, à mettre le Landgrave dans la prison où il passa une grande partie de sa vie. L'Electeur Joachim, qui avoit été le garant de ce sauf-conduit, fut ou-

tré de ce manque de foi: il tira son épée dans sa colere contre le (*) Duc d'Albe, mais on les sépara. Jean Frédéric de Saxe fut déposé: l'Empereur donna cet Electorat au Prince Maurice, qui étoit de la Ligne Albertine. Cependant Joachim ne se conforma point à l'INTERIM, que l'Empereur avoit fait publier.

LES Electeurs de Saxe & de Brandebourg furent chargés par l'Empereur de mettre le siége devant Magdebourg: cette Ville se rendit, après s'être défendue quatorze mois: la Capitulation étoit conçue avec tant de douceur, que l'Empereur eut peine à la confirmer. L'Archévêque de Magdebourg étant décédé, les Chanoines élurent à sa place Frédéric Evêque de Havelberg, second Fils de l'Electeur Joachim; & après la mort de celui-là, l'Electeur eut assez de crédit, pour y faire succéder le troisieme de ses Fils nommé Sigismond, qui étoit Protestant. Ce fut cet Electeur, qui fit bâtir la Forteresse de Spandaw en 1555. L'Ingénieur, qui la construisit,

(*) Ambassadeur de l'Empereur à Berlin.

ftruifit, s'appelloit Girométa : il falloit bien que l'on fût extrêmement privé de toutes fortes d'arts dans ces tems, pour avoir recours aux étrangers dans les moindres choses: Mais comment pouvoit-on défendre des places, si on ne savoit pas les fortifier? Le Marckgrave Jean Frere de l'Electeur fit en même tems travailler aux ouvrages de Custrin. C'étoit peut-être une mode alors de fortifier les places: l'Empereur Charles Quint en donna l'exemple à Gand, à Anvers & à Milan: si l'on avoit eu une idée distincte de l'usage que l'on en peut faire, on auroit eu des Ingénieurs.

JOACHIM II obtint en 1569 de son Beau-Frere Sigismond Auguste Roi de Pologne, le droit de succéder à Albert Frédéric de Brandebourg Duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers; & il s'engagea de secourir la Pologne d'un certain nombre de troupes, toutes les fois qu'elle seroit attaquée. Le regne de ce Prince fut doux & paisible. On l'accusa de pousser la libéralité au point d'être prodigue. Il mourut en 1571.

JEAN GEORGE.

JEAN George hérita par cette mort l'Electorat, de son Pere Joachim II., & la Nouvelle-Marche, de son Oncle le Marckgrave Jean. Son gouvernement fut pacifique, & ne tient ici que par le fil de l'Histoire Chronologique. Il est à remarquer, qu'une de ses Femmes fut une Princesse de Lignitz, nommée SOPHIE. La branche des Marckgraves de Bareyth & d'Anspach vint à s'éteindre: il partagea cette succession entre ses deux Fils cadets; Christian, l'aîné des deux, devint l'Auteur de la nouvelle tige de Bareyth; & Ernest, de celle d'Anspach. L'Electeur mourut l'an 1598.

JOA-

JOACHIM FRÉDÉRIC.

JOACHIM Frédéric avoit cinquante deux ans, lorſqu'il parvint à la régence. Pendant la vie de ſon Pere, il jouiſſoit des Evêchés de Magdebourg, de Havelberg & de Lébuſs. Lorſqu'il succéda à Jean George, il ſe démit de l'Archevêché de Magdebourg, en faveur d'un de ſes Fils nommé Chriſtian Guillaume. Il adminiſtra la Pruſſe pendant la démence du Duc Albert Frédéric. Il recueillit la ſucceſſion du Duché de Jagerndorff, qu'il céda à un de ſes Fils nommé Jean George, pour le dédommager de l'Evêché de Strasbourg, auquel il avoit été obligé de renoncer. Dans ces tems-là, les ſucceſſions ſe réuniſſoient ſouvent, & ſe diviſoient de même: la mauvaiſe Politique de ces Princes rendoit le travail, que la fortune faiſoit pour l'aggrandiſſement de leur Maiſon, ingrat & inutile.

JOACHIM Frédéric fut le premier Prince, qui établit un Conseil d'Etat. Il reste à juger, quelle devoit avoir été l'administration du Gouvernement, la Justice & la conduite des Finances, dans ce païs grossier & sauvage, où il n'y avoit pas même des personnes préposées pour vaquer à ces emplois.

L'ELECTEUR s'apperçut sans doute de la nécessité qu'il y avoit, de pourvoir à l'éducation de la jeunesse; car ce fut à cette intention, qu'il fonda le College de Joachimsthal, Cent vingt personnes y sont élevées, nourries & instruites, selon l'institution, dans les Belles-Lettres. Le Grand Electeur transféra depuis ce College à Berlin. La pauvreté du païs & le peu d'especes qui rouloient, donnerent lieu aux Loix Somptuaires que l'Electeur fit publier. Il mourut l'année 1608., âgé de soixante trois ans.

JEAN

TAB[...]QUE [...]ES

DUC DE BERG, COM[...]

Berg. Juliers.

Marguerite Hé[...] VII. Premier Duc

JEAN SIGISMOND.

JEAN Sigismond avoit épousé à Konigsberg l'an 1594., ANNE fille unique d'Albert Duc de Prusse, héritiere de ce Duché & de la succession de Cleves. Cette succession étoit composée des païs de Juliers, Berg, Cleves, la Marck, Ravensberg & Ravenstein. Le morceau étoit trop tentant, pour ne pas exciter l'avidité de tous ceux qui avoient espérance d'y participer.

AVANT que de parler des droits des Electeurs de Brandebourg & des Ducs de Neubourg, il est bon d'expliquer les prétentions de la Saxe, pour ne point embrouiller les matieres.

L'EMPEREUR Maximilien avoit donné l'expectative de cette succession, aux Princes des deux Lignes de Saxe, à savoir, l'Ernestine & l'Albertine, au défaut de tous les héritiers mâles & femelles des Ducs de Cleves.

Car

Car les Patentes, que le Duc de Juliers, George Guillaume, obtint de l'Empereur, font foi que ce fief tomboit en quenouille. Jean Frédéric, dernier Electeur de Saxe de la Maison Ernestine, épousa SIBYLLE, Fille de Jean III. Duc de Juliers.

LE Duc Guillaume de Cleves, Fils de Jean de Juliers, épousa la Fille de Ferdinand, Niéce de l'Empereur Charles Quint. Ce mariage, joint au mécontentement que l'Empereur avoit, de ce que Frédéric de Saxe étoit un des membres de l'Union de Smalcalde, le porterent à confirmer au Duc Jean Guillaume le droit qu'il avoit, de disposer de la succession en faveur de ses Filles au défaut des héritiers mâles. Le Fils de ce Duc, nommé comme lui Jean Guillaume, mourut sans enfans en 1609. Ainsi cette succession retomba à ses Sœurs.

L'AÎNEE, nommée MARIE ELEONORE, avoit épousé le Duc de Prusse Albert Frédéric.

LA seconde, ANNE, étoit mariée au Prince Palatin de Neubourg.

LA troisieme, MAGDELEINE, étoit Femme du Comte Palatin de Deux-Ponts.

LA

La quatrieme, Sibylle, étoit mariée à un Prince d'Autriche Comte de Burgaw.

Ces quatre Princesses & leurs Enfans prétendirent à cette succession.

La Maison de Saxe ajoûtoit au droit de réversion, le mariage de l'Electeur Frédéric avec la Princesse Sibylle Tante du défunt.

Marie Eléonore, Femme d'Albert de Prusse, fondoit ses droits sur son contrat de mariage en 1572., qui portoit en termes exprès, que si son Frere venoit à mourir sans enfans, elle & sa Postérité hériteroient des six Duchés, en vertu des Pactes fondamentaux des années 1418. & 1496. par lesquels les Filles aînées ont le droit de succéder. Le Duc de Prusse s'engagea à païer deux cens mille florins d'or aux Sœurs de sa Femme, pour les satisfaire par cette somme sur toutes leurs prétentions. Si Marie Eléonore eut été en vie au décès de son Frere, il est fort probable, qu'il n'y auroit point eu de démêlé; mais, étant morte, sa Fille Anne, Femme de l'Electeur Jean Sigismond, rentroit dans les droits de sa Mere. Cette succession devoit donc

tomber

tomber sur son Chef, puisqu'elle représentoit Marie Eléonore ; & c'étoit le point de la contestation.

LES prétentions d'Anne Duchesse de Neubourg se fondoient, sur ce que sa Sœur Marie Eléonore étant morte, elle rentroit dans ses droits, & devenoit, par conséquent, l'aînée de ses autres Sœurs, étant plus proche parente qu'Anne de Brandebourg, qui étoit Niéce du défunt. Il n'y avoit que les Pactes de famille & le contrat de mariage de Marie Eléonore, de contraires à ces raisons.

LES deux Sœurs cadettes du Duc Jean Guillaume, ne demandoient pas la succession entiere ; elles ne proposoient que le démembrement.

CE qui rendoit nul de toute nullité, le droit de ces trois Sœurs cadettes ; c'est qu'elles avoient passé dans leur contrat de mariage, une renonciation à tous leurs droits, tant qu'il y auroit des enfans de leur Sœur aînée.

L'ELECTEUR Jean Sigismond & le Duc Wolffgang Guillaume de Neubourg convinrent, de se mettre en possession de la succession

sion litigieuse, en se réservant cependant leurs droits respectifs. L'Empereur Rodolphe, qui vouloit s'emparer de cet héritage sous prétexte de le mettre en séquestre, facilita cet accord. L'Archiduc Léopold se mit effectivement en devoir de s'en emparer; mais les Princes Protestans s'y opposerent & formerent cette célebre Alliance, qu'on nomma l'UNION, & dans laquelle Jean Sigismond entra des premiers. Pour contrebalancer l'Union, les Princes Catholiques firent un traité semblable à Wurtzbourg, qu'on nomma la LIGUE. L'Electeur étoit favorisé des Hollandais, qui craignoient le Séquestre Impérial, & le Duc de Neubourg, par Henri IV. Roi de France: mais lorsque ce Prince se préparoit à le secourir, il fut assassiné par Ravaillac (*).

L'ELECTEUR avoit tenté un accommodement avec le Duc de Neubourg; mais dans une entrevue qu'ils eurent, dans la chaleur de la dispute Jean Sigismond donna un souf-

flet

(*) Voyez les Mémoires de Sully.

flet à ce Prince ; ce qui brouilla les choses de nouveau. On peut juger par ce trait singulier, de la politesse & des moeurs de ce tems. En 1611. on tenta un autre accommodement à Juterbock avec l'Electeur de Saxe, au sujet de la même succession, sans que les Princes s'y trouvassent ; car les entrevues étoient devenues dangereuses : mais le Duc de Neubourg protesta contre ce Traité ; & il ne fut jamais mis en exécution.

Le Duc Albert de Prusse, époux de Marie Eléonore & Beau-Pere de Jean Sigismond, avoit eu le malheur de tomber en démence, Joachim Frédéric avoit administré la Prusse, depuis qu'il se trouvoit dans cette triste situation ; & Jean Sigismond se chargea ensuite du même soin. Il reçut de Sigismond III. Roi de Pologne, l'investiture de la Prusse, pour lui & ses Descendans : c'étoit la troisieme investiture, qui avoit été donnée à la Maison Electorale.

Comme la Prusse fut réunie à la Maison de Brandebourg par Jean Sigismond, il n'est

pas

pas hors de propos de donner en peu de mots une idée, de ce que ce païs étoit originairement, de son Gouvernement, & comment il passa au Duc Albert, Beau-Pere de l'Electeur.

Le nom de Borussia dont on a fait Prusse, signifie; Bo, auprès, Russia, de la riviere de Russe; la Russe est une branche du Niémen qu'on nomme à présent la Mémel. La Prusse fut habitée originairement par des Bohemiens, des Sarmates, des Russes & des Venedes. Ces Peuples étoient plongés dans l'Idolatrie la plus grossiere: ils adoroient les Dieux des forêts, des lacs, des rivieres, & même des Serpens & des Elans. Leur dévotion rustique & sauvage ne connoissoit pas la somptuosité des Temples. Leurs principales Idoles, Potrimpos, Percunos & Picollos, avoient leur culte établi sous des Chênes, où elles étoient placées à Romowa & à Heiligenbeil. Les Prussiens sacrifioient à leurs Faux-Dieux, jusqu'à leurs ennemis prisonniers. Saint Adelbert fut le premier, qui prêcha le Christianisme à ces Peuples vers

l'an

l'an 1000.; & il reçut la Couronne du Martyre. Selon Crispus, trois Rois de Pologne, nommés tous trois Boleslas, firent la guerre aux Prussiens, pour les convertir; mais ces Peuples, devenus aguerris, ravagerent la Mazovie & la Cujavii. Conrad, Duc de Cujavie, appella à son secours les Chevaliers Teutons de l'Allemagne. Hermann de Saltza en étoit alors le Grand-Maître. En 1239. il entra en Prusse; & il établit, à l'aide des Chevaliers Livoniens, (qui étoient une espece de Templiers) les quatre Evêchés de CULM, POMESAN, ERMELAND & SAHMELAND. La guerre, que l'Ordre fit aux Prussiens, dura cinquante trois ans. Les Chevaliers soutinrent ensuite des guerres, tantôt contre la Pologne, & tantôt contre les Ducs de Poméranie qui étoient jaloux de leur établissement. Dès-lors les familles des Chevaliers commencerent à s'établir en Prusse; & c'est d'eux, en grande partie, que descend la Noblesse qui l'illustre aujourd'hui.

SOUS le Grand-Maître Conrad d'Erlichhausen en 1450: les Villes de Dantzick, Thorn

&

& Elbing, lui déclarerent, qu'étant lasses de lui obéir, elles s'étoient données à Casimir, Fils de Jagellon Roi de Pologne. La guerre, que les Chevaliers & les Polonois se firent pour la Prusse, dura treize ans. Les Polonois victorieux donnerent la loi : la Prusse citérieure de la Vistule fut annexée à ce Roiaume, & s'appella Prusse Roiale: l'Ordre garda la Prusse ultérieure, mais il fut obligé d'en préter hommage aux vainqueurs.

En 1510. Albert de Brandebourg fut élu Grand-Maître par l'Ordre : c'étoit l'arriere Petit-Fils d'Albert l'Achille, comme on l'a dit plus haut. Le nouveau Grand-Maître, pour venger l'honneur de l'Ordre, entreprit une nouvelle guerre contre les Polonois, qui finit très heureusement pour lui, puisqu'il fut créé Duc de Prusse, par Sigismond I. Roi de Pologne, qui rendit cette dignité héréditaire pour ce Prince & ses Descendans. Albert ne s'engagea qu'à prêter l'hommage accoutumé à la Pologne.

Le Duc Albert, Maître de la Prusse ultérieure, quitta alors l'habit, la croix & les

armes de l'Ordre Teutonique. Les Chevaliers se conduisirent comme font les plus foibles; ils se contenterent de protester contre ce qu'ils ne pouvoient pas empêcher. Le nouveau Duc eut une guerre à soutenir en 1563. contre Eric Duc de Brunswick & Commandeur de Mémel. Eric entra en Prusse, à la tête de douze mille hommes; mais Albert l'arrêta aux bords de la Vistule. Comme il ne s'y passa rien de remarquable, & que les deux bords de la riviere étoient couverts de Soldats qui cueilloient des noix, on appella cette expédition, la GUERRE DES NOIX. Albert se fit Protestant en 1519.; & la Prusse imita son exemple. Son fils Frédéric Albert lui succéda en 1568. Il reçut l'investiture, du Roi Sigismond Auguste, à laquelle eut part l'Envoié de l'Electeur Joachim II. C'est cet Albert Frédéric, qui épousa Marie Eléonore Fille de Jean Guillaume, & Sœur du dernier Duc de Cleves. Jean Sigismond fut le Gendre & le Tuteur de ce Duc de Prusse. La mort de son Beau-Pere le fit entrer entierement dans

la possession de ce Duché l'an 1618. Jean Sigismond s'étoit fait Réformé dès l'an 1614., pour complaire aux Peuples du païs de Cleves, qui devoient devenir ses Sujets. L'Empereur Rodolphe II. mourut pendant la régence de l'Electeur. Le College Electoral élut en sa place Matthias Frere du défunt. L'Electeur, sentant les approches de l'âge & se voiant accablé d'infirmités, remit la régence à son Fils GEORGE GUILLAUME, & mourut peu de tems après.

GEORGE GUILLAUME.

GEORGE GUILLAUME parvint à l'Electorat l'an 1619. Sa régence fut la plus malheureuse de toutes celles des Princes de sa Maison. Ses Etats furent désolés pendant le cours de la guerre de trente ans, dont les traces funestes furent si profondes, qu'on en voit encore des marques au tems que j'écris cette Histoire. Tous les fléaux de l'Univers fondirent à la fois sur ce malheureux Electorat. Il voioit à sa tête un Prince incapable de gouverner, qui avoit choisi pour son Ministre un Traître (*) à sa patrie. Une guerre, ou plutôt un bouleversement général survint en même tems. Il fut inondé par des Armées amies & ennemies, également pillardes & barbares, qui se heurtant comme des vagues agitées par une tempête,

(*) Le Comte de Schwartzenberg, Stadthouder de la Marche.

pête, tantôt le couvroient de leur nombre, & tantôt se retiroient après l'avoir ruiné. Et enfin, pour mettre le comble à la désolation, ce qui échapa de ses habitans au fer du Soldat, périt par des maladies malignes & contagieuses.

La même fatalité, qui persécuta cet Electeur, parut s'acharner sur tous ses Parens. George Guillaume avoit épousé la Fille de Frédéric IV. Electeur Palatin. Il étoit, par conséquent, Beau-Frere du malheureux Frédéric V. élu & couronné Roi de Boheme, battu au Weisenberg, dépouillé du Palatinat & mis au ban de l'Empire, par l'Empereur Ferdinand II. Le Duc de Jagerndorff Oncle de George Guillaume fut dépossédé de son païs, parce que ce Prince avoit embrassé le parti de Frédéric V.; & l'Empereur donna ses biens confisqués à la Maison de Lichtenstein, qui en est actuellement en possession. L'Electeur protesta envain contre cette violence. Enfin son second Oncle, l'Administrateur de Magdebourg, fut déposé & mis au ban de l'Empire, pour être entré dans la Li-

gue de Lavenbourg, & pour s'être allié avec le Roi de Dannemarck. L'Empereur victorieux de ses ennemis, étoit presque despotique dans l'Empire.

La guerre de trente ans avoit commencé dès l'an 1618., à l'occasion de la révolte des Bohemiens, qui élurent pour leur Roi Frédéric V. Electeur Palatin: mais comme nous nous bornons aux évenemens, qui regardent directement l'Histoire de la Maison de Brandebourg, nous ne ferons mention de cette guerre, qu'autant qu'elle aura de rapport avec cette Histoire.

La treve, que les Hollandois & les Espagnols avoient conclue en 1609. pour douze ans, étoit prête d'expirer; & les Duchés de la succession de Cleves, où ces deux Nations avoient des troupes, devinrent le théatre de la guerre. Les Espagnols forcerent la garnison de Juliers, que les Hollandois tenoient pour l'Electeur: Cleves & Lipstadt se rendirent à Spinola. Les Hollandois chasserent cependant en 1629. les Espagnols, du païs de Cleves; & reprirent quelques Villes pour l'E-

lecteur,

lecteur. George Guillaume & le Duc de Neubourg disposerent les Espagnols en 1630., à évacuer une partie de ces Provinces: les Hollandois mirent garnison dans les places de l'Electeur, & les Espagnols dans celles du Duc; mais cet arrangement ne fut pas de durée.

En 1635. la guerre recommença dans ces Provinces avec plus de violence qu'auparavant; & pendant toute la régence de l'Electeur, les Provinces de cette Succession furent en proie aux Espagnols & aux Hollandois, qui s'emparoient des postes, surprenoient des Villes, gagnoient des avantages les uns sur les autres, les reperdoient de même, & où cependant il ne se passa rien de considérable. Les exactions des Officiers & le brigandage des Soldats, faisoient dans ces tems-là la partie principale de l'art militaire.

Quoique l'Empereur affectât une Souveraineté indépendante, les Princes de l'Empire ne laissoient pas que d'opposer à son despotisme une fermeté qui l'arrêtoit quelquefois: ces Princes formoient des Ligues,

qui donnoient souvent l'alarme à Vienne.

LES Electeurs de Brandebourg & de Saxe intercéderent auprès de l'Empereur, pour leur Collegue l'Electeur Palatin, mis au ban de l'Empire; & ils refuserent de reconnoître l'Electeur Maximilien Duc de Baviere, que Ferdinand II. avoit élevé à cette Dignité, au préjudice de la Maison Palatine & contre les Loix de l'Empire. Selon la Bulle d'Or, un Empereur n'est point en droit de mettre au ban de l'Empire, ni de dégrader un Electeur, sans le consentement unanime de toute la Diete assemblée en corps. Ces intercessions ne produisirent aucun effet; & l'Empereur, qui n'étoit occupé que de sa vengeance personnelle, se trouvant en force, ne fit aucun cas des libertés du Corps Germanique, ni des Loix de l'équité.

DES ce tems, l'Electeur & son Conseil prévirent les approches de la guerre, & la nécessité qui les y entraîneroit, par la complication d'évenemens, qui la rendoit presque inévitable. D'un côté, des droits à soutenir sur la Succession de Cleves: de l'autre,

la

la guerre de trente ans ; & de plus, les dissensions que la Religion avoit fait naître, & qui occasionnoient des cabales & des Ligues puissantes ; des guerres déjà allumées, & d'autres prêtes à embraser son Etat, avertissoient George Guillaume de se préparer à les soutenir, lorsqu'il ne pourroit plus l'éviter. Son premier Ministre, le Comte de Schwartzenberg, proposa par différentes reprises, de lever un corps de vingt mille hommes, qu'il vouloit faire passer au service de l'Empereur : mais on prit de si mauvaises mesures, & l'on fit des arrangemens si ridicules, qu'on assembla à peine six mille hommes.

Les progrès de la Réforme, qui divisoit l'Allemagne en deux puissans partis, acheminerent insensiblement les choses à une guerre ouverte.

Les Protestans, intéressés à soutenir l'exercice libre de leur Religion, & à retenir les biens des Ecclésiastiques, qu'ils avoient confisqués, firent une Confédération à Lavenbourg. Christian IV. Roi de Dannemarck, & les Ducs de Lunebourg, de Holstein, de Meck-

lenbourg, & l'Administrateur de Magdebourg Oncle de l'Electeur, y entrerent. L'Empereur en prit ombrage; & jugeant au dessous de lui d'emploier les voies de la négociation & de la douceur, pour ramener les esprits à un accommodement, il envoia Tilli à la tête de douze mille hommes, dans le Cercle de la Basse-Saxe. Tilli se présenta devant Halle; & quoique la Ville se fût rendue sans résistançe, il la livra au pillage. Wallenstein s'approcha dans le même tems des Evêchés d'Halberstadt & de Magdebourg, avec douze mille Autrichiens. Les Etats de la Basse-Saxe, étonnés de ces hostilités, demanderent à l'Empereur de s'accommoder: mais ces propositions n'empêcherent point Tilli ni Wallenstein, d'envahir les païs d'Halberstadt & de Magdebourg. Christian Guillaume Administrateur de Magdebourg fut déposé (*); & contre l'attente de la Cour Impériale, le Chapitre donna sa nomination à un Fils cadet de l'Electeur de Saxe, nommé Auguste.

L'AD-

(*) L'Empereur avoit dessein de donner ce Bénéfice à son Fils.

L'Administrateur déposé joignit ses troupes à celles que le Roi de Dannemarck avoit fait entrer en Basse-Saxe, pour soutenir la Confédération de Lavenbourg. Christian Guillaume & le Comte de Mansfeld qui commandoit cette Armée, attaquerent Wallenstein au pont de Dessau, & furent battus: ils se sauverent, après leur défaite, dans la Marche de Brandebourg qu'ils pillerent. Un autre corps, que le Roi de Dannemarck avoit en Basse-Saxe du côté de l'Huter, fut battu en même tems que Tilli. Le voisinage & les victoires des Impériaux obligerent George Guillaume, de se soumettre enfin aux volontés de l'Empereur, & de reconnoître la nouvelle dignité de Maximilien de Baviere.

Le Roi de Dannemarck, qui se releva de ses défaites, reparut l'année suivante avec deux Armées, dont il commandoit l'une & l'Administrateur l'autre: mais découragé par les mauvais succès qu'il avoit eus, il n'osa pas se présenter devant Tilli, qui occupoit Brandebourg, Rathenau, Havelberg & Perleberg.

Mansfeld, qui rassembla de même les débris de son Armée, entra dans les Marches, malgré la volonté de l'Electeur. Les Impériaux détacherent contre lui sept mille hommes, ausquels l'Electeur en joignit huit cens sous les ordres du Colonel Kracht: ce corps passa la Warthe, & dissipa les troupes fugitives de Mansfeld. Par ces foibles secours que l'Electeur donna alors, il paroît clairement qu'il n'avoit que peu de troupes sur pied.

Les Impériaux profiterent de leurs avantages, & ils mirent garnison dans toute la Poméranie: & comme il y avoit quelque apparence que le Roi de Suéde, à l'exemple de celui de Dannemarck, embrasseroit le parti des Princes Protestans d'Allemagne, que les Catholiques alloient opprimer, l'Empereur se servit de ce prétexte pour paroître le défenseur de l'Empire, lors même que son intention secrete étoit de disposer selon sa volonté de ce Duché, dont la succession retomboit à l'Electeur, après la mort du Duc Bogislas qui n'avoit point de lignée. Stralsund résista aux Impériaux; Wallenstein y mit le

siége,

ſiége, & le leva après y avoir perdu douze mille hommes: ce nombre me paroît exagéré de beaucoup, vu la foibleſſe des corps dont on ſe ſervoit alors; & il eſt apparent, que les Chroniqueurs de ces tems y ont ajouté quelque choſe, par amour du merveilleux. La Ville de Stralſund, qui s'étoit maintenue par ſon courage, ſe méfiant de ſes forces, conclut une alliance avec le Roi de Suéde Guſtave Adolphe, & reçut une garniſon Suédoiſe de neuf mille hommes.

L'Empereur cependant, enflé des ſuccès que ſes Généraux avoient eus en Allemagne, & croiant l'occaſion favorable pour abaiſſer les Princes Proteſtans & la nouvelle Religion, publia ſon fameux Edit de Reſtitution. Cette Ordonnance enjoignoit aux Princes Proteſtans, de rendre à l'Egliſe les biens dont la Réforme les avoit mis en poſſeſſion depuis la Tranſaction de Paſſaw (*). Tous y auroient fait des pertes conſidérables; la Maiſon

(*) En 1552. il y étoit ſtipulé que touchant les affaires de Religion, on demeureroit tranquille; & que perſonne ne ſeroit inquiété, juſqu'à ce que la Diete de l'Empire en eût décidé.

ſon de Brandebourg ſe ſeroit vue dépouillée des Evêchés de Brandebourg, de Havelberg & de Lébuſs. Ce fut le ſignal qui arma de nouveau les Proteſtans contre les Catholiques.

Les projets ambitieux de Ferdinand II. ne ſe bornoient pas à rabaiſſer les Princes de l'Empire : il avoit toujours des vues ſur l'Archévêché de Magdebourg : cependant Wallenſtein, qui aſſiégeoit depuis plus de ſept mois cette Capitale, fut obligé d'en lever le ſiége honteuſement.

Les troubles de l'Allemagne ne doivent pas nous empêcher, de conſidérer pour un moment ceux qui s'éleverent en Pologne.

Sigismond, Roi de Pologne, forma des prétentions ſur le Roiaume de Suéde, que Guſtave Adolphe gouvernoit alors. Le Roi de Suéde, plus actif, plus grand-homme que ſon adverſaire, le prévint : & pendant que Sigismond ſe preparoit à lui faire la guerre, Guſtave Adolphe paſſa en Pruſſe (*), prit le Fort de Pilow, & fit de grands progrès

tant

(*) En 1625.

tant en Livonie que dans la Pruſſe Polonoiſe ; & ſigna à Dantzig une treve de ſix ans avec les Polonois, dans laquelle l'Electeur fut compris, & qu'on prolongea juſqu'à vingt ſix ans. Il fut queſtion dans ce Traité, de George Guillaume en qualité de Feudataire de la Pologne ; l'année 1626. il avoit pris en perſonne à Varſovie l'inveſtiture de la Pruſſe.

Le Roi de Suéde avoit deſſein d'entrer en Allemagne, afin de profiter des diviſions qui la déchiroient, & des troubles qui augmentoient encore par l'Edit de Reſtitution, que l'Empereur avoit fait publier. Guſtave, ſelon l'uſage des Rois, fit paroître un Maniſeſte, dans lequel il détailloit les griefs qu'il avoit contre l'Empereur. Ses ſujets de plainte conſiſtoient, en ce que l'Empereur avoit aſſiſté le Roi de Pologne (*) d'un puiſſant ſecours ; qu'il avoit dépoſé ſon Allié, le Duc de Mecklenbourg ; & qu'il avoit uſé de violence envers la Ville de Stralſund, avec laquelle Guſtave étoit en alliance. L'Empereur

(*) Dix mille hommes.

leur auroit pu répondre, qu'étant en alliance avec le Roi de Pologne, il avoit été obligé de le secourir en vertu de ses engagemens; que le Duc de Mecklenbourg n'auroit point été déposé, s'il ne s'étoit pas joint à la Ligue de Lavenbourg; & qu'enfin il n'étoit point permis à une Ville Anséatique comme Stralsund, de faire d'autres Traités avec les Rois & Princes étrangers, que relativement à leur commerce.

A bien considérer les raisons de Gustave, elles ne valoient pas mieux que celles que Charles II. d'Angleterre emploia, pour chercher querelle aux Hollandois: les voici en peu de mots. Le Roi se plaignoit, que les Sieurs de Witt avoient dans leur Maison un tableau (*) scandaleux. Faut-il que des sujets aussi frivoles arment des Nations les unes contre les autres? causent la ruine des plus florissantes Provinces? & que l'espece humaine répande son sang & prodigue sa vie, pour

(*) Ce tableau représentoit une Bataille Navale, que Jean de Witt Général-Amiral avoit gagnée sur les Anglois

pour contenter l'ambition & le caprice d'un seul homme?

PENDANT que les Suédois faisoient des préparatifs pour venir fondre sur l'Allemagne, Wallenstein qui s'étoit établi dans l'Electorat de Brandebourg, en tiroit des sommes exorbitantes. Il étoit bien singulier, que les Impériaux traitassent, avec cette dureté excessive, un païs ami dont le Prince n'avoit donné aucun sujet de plainte à l'Empereur. La situation déplorable dans laquelle se trouvoit George Guillaume, paroît rendue avec bien de la vérité, dans une réponse qu'il fit à Ferdinand II, sur ce qu'il l'avoit invité de se rendre à la Diete de Ratisbone. Il y dit: „ L'épuisement de la Marche me met hors „ d'état de fournir à mes dépenses ordinaires, „ & à plus forte raison, à celle d'un pareil „ voiage. 1630.

LES Auteurs rapportent que les Régimens de Pappenheim & de Saint-Julien, qui avoient leurs quartiers dans la Moienne Marche, en tirerent trois cens mille écus en seize mois. Le marc d'argent étoit alors à neuf écus: il est

est à présent à douze. Moiennant quoi, cette somme feroit quatre cens mille écus de notre monoie. Ces Auteurs assûrent de même, que Wallenstein tira de l'Electorat la somme de vingt millions de florins, qu'on peut évaluer à dix sept millions, 777 mille, 777 écus; ce qui est assûrément exagéré de plus de la moitié. Les Ecrivains de ces tems ne se piquoient point d'exactitude; ils ramassoient des bruits populaires, qu'ils rendoient comme des vérités; & ils ne faisoient pas réflexion, que des personnes ruinées trouvent une espece de consolation, à amplifier leurs malheurs & à grossir leurs pertes.

Les orages qui avoient grondé depuis quelques années autour de l'Electorat, se réunirent enfin & vinrent de tous côtés fondre sur lui. Gustave Adolphe entra en Allemagne; il fit une descente dans l'Ile de Rugen, dont il délogea les Impériaux, à l'aide de sa garnison de Stralsund. A l'approche des Suédois, l'Empereur signifia aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, qu'ils préparassent des vivres & des munitions pour

ses

ses troupes; les assûrant, qu'en faveur de ce service, il modifieroit à leur égard son Edit de Restitution.

PENDANT que la Diete de Ratisbonne déploroit en beaux discours les malheurs de l'Allemagne, & qu'elle délibéroit sur les moiens de la délivrer de tant de maux, & surtout de l'invasion du Roi de Suéde: Gustave Adolphe, qui ne perdoit pas son tems en paroles inutiles, s'empara de toute la Poméranie. Il mit garnison à Stettin, & chassa de ce Duché Torquato Conti qui commandoit les Impériaux. Ce Général, chassé de la Poméranie par les Suédois, se retira par la Nouvelle Marche, & s'établit avec ses troupes auprès de Francfort sur l'Oder.

GUSTAVE Adolphe, maître de la Poméranie, fit un Traité avec le Duc Bogislas, dans lequel il fut stipulé, que si quelqu'un venoit à disputer la succession de la Poméranie à l'Electeur de Brandebourg après la mort du Duc, ou que la Suéde ne fut pas entiérement indemnisée des frais de la guerre, cette Province resteroit en séquestre entre les mains de Gustave Adolphe,

LES

Les Protestans, encouragés par l'approche du Roi de Suéde, tinrent une Assemblée à Léipzig, où ils délibérerent sur leurs intérêts.

La Ville de Magdebourg s'étoit déjà alliée avec lui, & avoit accordé à ce Prince le passage sur son pont de l'Elbe: en conséquence de cette alliance, elle chassa les Impériaux du plat païs; mais Tilli revint à la tête de son armée, & mit devant cette Ville ce blocus si fameux dans l'Histoire.

Les Electeurs de Brandebourg & de Saxe, desapprouvant la conduite des Magdebourgeois, résolurent de se tenir constamment attachés à l'Empereur, & d'assembler leur Arriere-ban pour s'opposer aux Suédois.

A l'approche de Gustave Adolphe, l'Electeur fit élever à la hâte quelques Ouvrages de terre devant les portes de Berlin; il fit planter quelques Canons sur les remparts: manquant de troupes, & n'aiant pas eu le tems de rassembler l'Arriere-ban, il obligea les Bourgeois à monter la garde, & à veiller à la sûreté de la Ville.

Cependant Gustave Adolphe traversoit

la Marche, & couroit au secours du Duc de Mecklenbourg : ce Roi, aussi politique que brave, fit observer à ses troupes une discipline exacte : il avoit dessein d'engager tous les Protestans dans ses intérêts, publiant partout qu'il n'étoit venu en Allemagne, que dans l'intention de délivrer les Princes du joug que l'Empereur leur imposoit, & surtout pour défendre la liberté de la Religion. La France & la Suéde avoient le même intérêt de s'opposer au Despotisme de la Maison d'Autriche : elles s'allierent bientôt ; & leur Traité, entamé longtems auparavant, fut conclu à Berwald.

Les Impériaux, dont les forces étoient divisées, songerent à se joindre pour tenir tête aux Suédois : Tilli laissa quelques troupes qui continuerent à bloquer Magdebourg, & marcha avec le gros de ses forces à Francfort sur l'Oder, où il se joignit avec Torquato Conti ; il traversa ensuite l'Electorat pour attaquer les Suédois, qui faisoient des progrès dans le Mecklenbourg. Mais la fortune de Gustave Adolphe avoit un ascendant marqué sur celle du Général Impérial ; le Roi de Suéde quitta

le Mecklenbourg; il passa l'Oder à Schwedt; il prit Landsberg en passant, & mit le siége devant Francfort que sept mille Impériaux défendoient; il prit la Ville, & une nombreuse artillerie qui y étoit gardée; il s'empara encore de Crossen; & puis il tourna brusquement vers Berlin, pour secourir Magdebourg que Tilli étoit revenu assiéger en personne.

Lorsque Gustave Adolphe arriva à Cöpenick, il demanda à l'Electeur qu'il lui remît les Forteresses de Spandaw & de Custrin, sous prétexte d'assûrer sa retraite, mais véritablement dans l'intention d'engager malgré lui George Guillaume dans ses intérêts. L'Electeur, étonné de cette proposition singuliere, ne put se résoudre à rien: les Ministres proposerent une entrevue entre ces deux Princes. George Guillaume alla au-devant du Roi, à un quart de mille de Berlin: l'entrevue se fit dans un petit bois: l'Electeur y trouva le Roi, escorté de mille Fantassins & de quatre Canons: Gustave Adolphe réitéra les propositions qu'il avoit déjà faites à George Guillaume: l'Electeur, jetté dans le plus cruel em-

barras,

barras, ne sachant à quoi se déterminer, demanda une demi-heure pour consulter ses Ministres: le Monarque Suédois s'entretint, en attendant, avec les Princesses & les Dames de la Cour. Les Ministres de George Guillaume, après avoir donné leur avis, en revenoient toujours à ce refrein: QUE FAIRE? ILS ONT DES CANONS. Après avoir longtems délibéré & rien conclu, on pria le Roi de Suéde de se rendre à Berlin: Gustave Adolphe entra dans cette Capitale avec toute son escorte: deux cens Suédois monterent la garde au Château de Berlin; le reste des troupes fut logé chez les Bourgeois. Le lendemain toute l'Armée Suédoise se campa aux portes de la Ville; & l'Electeur, qui n'étoit plus le maître chez lui, consentit à tout ce que vouloit le Roi de Suéde. Les troupes Suédoises, qui occuperent les Forteresses de Custrin & de Spandaw, préterent serment à l'Electeur; & le Roi lui promit de lui remettre ces places, dès que le besoin qu'il en avoit seroit passé. Gustave Adolphe s'avança au-de-là de Potsdam; & les Impériaux, qui tenoient

Bran-

Brandebourg & Rathenau, se replierent à son approche sur l'armée qui faisoit le siége de Magdebourg. L'Electeur de Saxe refusa aux Suédois le passage sur le pont de l'Elbe à Wittenberg : ce qui empêcha Gustave de secourir la Ville de Magdebourg, comme il en avoit l'intention.

CETTE malheureuse Ville, que Wallenstein ni Tilli n'avoient pu prendre par la force, succomba à la fin à la ruse. Les Impériaux avoient entamé une négociation avec les Magdebourgeois, par l'entremise des Villes Anséatiques : ils affectoient, pendant ces pourparlers, de ne point tirer sur la place : les Magdebourgeois, crédules & négligens à la fois, s'endormirent dans cette sécurité apparente : les Bourgeois, qui avoient fait de nuit la garde sur le rempart, se retiroient vers le matin en grande partie dans leurs maisons : Pappenheim, qui dirigeoit le siége, & qui étoit avancé avec ses attaques jusqu'à la contrescarpe du fossé, s'en apperçut & en profita : il fit ses dispositions ; & un matin que peu de monde étoit sur le rempart, il donna quatre assauts

à

à la fois, & se rendit maître des remparts sans grande résistance: en même tems les Croates, qui cotoioient l'Elbe dont le lit étoit bas alors, la longérent sans trop s'éloigner des bords, & prirent les Ouvrages à revers: & Tilli, maître des Canons du rempart, les fit diriger de façon qu'ils enfiloient les rues; & le nombre des Impériaux, qui augmentoit à tout moment, rendit enfin inutiles tous les efforts que les Habitans auroient pu faire. Cette Ville, une des plus anciennes & des plus florissantes de l'Allemagne, fut prise ainsi lorsqu'elle s'y attendoit le moins, & fut barbarement livrée trois jours de suite au pillage.

Tout ce que peut inventer la licence effrénée du Soldat, lorsque rien n'arrête sa fureur; tout ce que la cruauté la plus féroce inspire aux hommes lorsqu'une rage aveugle s'empare de leurs sens, fut commis alors par les Impériaux dans cette Ville désolée: les Soldats attroupés, les armes à la main, couroient par les rues, & massacroient indifféremment les vieillards, les femmes & les enfans, ceux qui se défendoient, & ceux qui

ne

ne leur faisoient point de résistance: les maisons étoient pillées & saccagées; les rues inondées de sang, & couvertes de morts: on ne voioit que des cadavres encore palpitans, entassés ou étendus tout nus: les cris lugubres de ceux qu'on égorgeoit, & les cris furieux de leurs Assassins, se mêloient dans les airs & inspiroient de l'horreur. Cette cruelle boucherie fit périr le plus grand nombre des Citoiens: il ne s'en sauva que quatorce cens, qui s'étant enfermés dans le Dôme, obtinrent leur grace de Tilli. Aux massacres succéderent les embrasemens: les flammes s'éleverent de tous les côtés, & dans peu d'heures les maisons des particuliers & les Edifices publics ne formerent qu'un même monceau de cendres: à peine sauva-t-on cent quarante maisons de cet incendie général. Douze cens Filles se noierent, dit-on, pour conserver leur virginité; mais ce sont de ces contes fabuleux, qui auroient plutôt réussi du tems d'Hérodote que du nôtre.

TOUTE l'Allemagne, amis & ennemis, plaignit le sort de cette Ville, & déplora la

fin funeste de ses Habitans : la cruauté des Impériaux fut d'autant plus en horreur, que l'Histoire ne présente que peu d'exemples d'une aussi grande inhumanité.

APRES la perte de Magdebourg, Gustave Adolphe vint camper auprès de Berlin pour la seconde fois : il étoit outré de n'avoir pu sauver cette Ville alliée, & il en rejettoit la faute sur les Electeurs de Brandebourg & de Saxe. George Guillaume députa l'Electrice & toutes les Princesses de sa Cour, au camp du Roi de Suéde pour l'appaiser : il s'y rendit enfin lui-même, & il accorda au Roi tout ce qu'il voulut lui demander. Lorsque l'Electeur s'en retourna à Berlin, l'Armée Suédoise le salua d'une triple décharge de canons : comme ces piéces étoient chargées à balles & braquées vers la Ville, il y eut beaucoup de maisons & de toits que les boulets endommagerent : les Habitans trouverent cette civilité un peu Gothique & Hérule. Le lendemain, l'Armée Suédoise passa la Sprée & défila par la Ville.

L'ELECTEUR excusa sa conduite auprès

de Ferdinand II., en lui repréſentant, qu'il n'avoit pas été en état de réſiſter à la violence d'un Prince puiſſant, qui lui avoit preſcrit des loix à main armée : l'Empereur répondit ſéchement, que les Suédois ne ménageroient pas plus les Marches, que n'avoient fait les Impériaux.

L'Electeur de Saxe, qui voioit proſpérer les armes des Suédois, ſe rangea du côté de la fortune, & donna l'exemple à tous les Princes Proteſtans : les Suédois rendirent à l'Electeur Spandaw & Cuſtrin ; ils inondérent enſuite la Baſſe Saxe, entrerent dans la Vieille Marche, & prirent le camp de Werben ; poſte d'une aſſiette admirable, & ſitué au confluent de la Havel dans l'Elbe. Tilli, craignant pour Pappenheim qui avoit été obligé de s'enfermer dans Magdebourg, quitta la Thuringe & vint à ſon ſecours : il s'avança vers le camp du Roi de Suéde : le génie heureux de ce Prince, qui facilitoit toutes ſes entrepriſes, lui fit naître le deſſein de ſurprendre l'Avant-garde de Tilli, compoſée de trois Régimens que ce Général avoit trop

avanturés ; il exécuta ce projet lui-même, tailla ce corps en piéces ; après-quoi, il retourna dans son camp. Tilli, qui vouloit laver cet affront, marcha droit aux Suédois ; mais l'assiette du camp étoit si forte, & les dispositions du Roi si bonnes, qu'il n'osa pas en courir le hazard : il manqua de vivres ; & se trouvant obligé de se retirer, il tourna du côté de Halle, dans l'intention de forcer Leipzig, & de contraindre l'Electeur de Saxe à quitter le parti des Suédois. Gustave Adolphe, pénétrant son dessein, quitte son camp de Werben, passe l'Elbe à Wittenberg, se joint aux Saxons à Duben, & fond sur les Impériaux qu'il défait totalement. Parmi la nombreuse artillerie que le Roi prit aux Impériaux dans cette bataille de Leipzig, on remarqua beaucoup de piéces aux armes de Brandebourg, de Saxe & de Lunebourg, que les Impériaux s'étoient appropriées. Tilli, après avoir laissé six mille des siens sur la place, s'enfuit en Thuringe, où il rassembla les débris de sa défaite.

Nous ne suivrons point les Suédois dans

le cours de leurs triomphes ; il suffit de savoir, que Gustave Adolphe devint l'Arbitre de l'Allemagne, & qu'il pénétra jusqu'au Danube ; tandis que Banier, à la tête d'un autre corps Suédois, chassa les Impériaux des Evêchés de Magdebourg & d'Halberstadt ; & qu'il établit dans ces païs une Régence au nom de son Maître. Il ne resta aux Impériaux que la Ville de Magdebourg, où ils avoient une forte garnison.

PENDANT que l'Allemagne étoit ravagée & pillée, Sigismond Roi de Pologne mourut, & Uladislas fut élu à sa place.

LES Suédois, qui ne s'endormoient pas sur leurs lauriers, mirent le siége devant Magdebourg ; & Pappenheim accourut du Duché de Brunswig où il étoit, pour la secourir : Banier leva le siége à son approche. En même tems, le Duc de Lunebourg, qui étoit Allié des Suédois, vint joindre Banier avec une belle Armée. Pappenheim, se trouvant trop foible pour résister à tant de forces, évacua la Ville de Magdebourg, & se retira dans les Cercles de Westphalie & de Franconie où

la guerre le ſuivit. Les Suédois entrerent à Magdebourg, & ils encouragerent le peu qui reſtoit de ſes anciens Habitans, à relever les murs de leur patrie.

L'EMPEREUR, que l'infortune de ſes armes rendoit plus doux, ſe ſervit d'un langage plus inſinuant, afin de détacher les Electeurs de Saxe & de Brandebourg du parti des Suédois; mais ceux-ci avoient de fortes raiſons pour en uſer autrement. L'Electeur de Saxe ſe flattoit, qu'à la faveur de la ſupériorité qu'avoient les Suédois, il pourroit jouer un grand rôle dans l'Empire; & l'Electeur de Brandebourg, craignant également les Impériaux & les Suédois, ne ſachant à quoi ſe déterminer, crut prendre un parti avantageux à ſes Etats, en s'attachant à la fortune de Guſtave Adolphe, qui paroiſſoit alors ſi bien affermie: il envoia même quelques foibles ſecours aux Saxons, qui pourſuivoient en Siléſie un corps d'Impériaux, commandé par Balthaſar de Maradas.

L'EMPEREUR, irrité du refus de ces Princes, & encore plus de l'irruption qu'ils fai-

foient en Siléſie, voulut en marquer ſon reſſentiment; il envoia Wallenſtein à la tête d'une forte Armée, pour s'emparer de ces deux Electorats. Pappenheim quitta la Weſtphalie, & ſe joignit à Wallenſtein. Comme le Roi de Suéde ſe trouvoit alors en Bavière, ces deux Généraux profiterent de ſon éloignement; ils entrerent en Saxe, & prirent Leipzig, Naumbourg, Merſebourg, Halle & Gibichenſtein.

Le Roi de Suéde apprend cette nouvelle, & accourt au ſécours de la Baſſe Saxe: il arrive; il gagne la fameuſe bataille de Lutzen & perd la vie en combattant. Les Suédois vainqueurs crurent être battus, n'aiant plus leur Héros à leur tête; & les Impériaux, quoique défaits, ſe croioient victorieux, n'aiant plus Guſtave Adolphe à combattre.

Ainsi finit ce Roi, qui avoit fait trembler l'Empereur; qui avoit rétabli la liberté des Princes d'Allemagne; & auquel on ne peut reprocher que le défaut de trop d'ambition, qui eſt malheureuſement celui de la plupart des Grands-Hommes. Après ſa mort,

les

les Suédois chasserent les Impériaux de la Basse Saxe; & toutes les Villes, dont Wallenstein s'étoit emparé, furent reprises par l'Electeur de Saxe. Oxenstiern prit la direction des affaires des Suédois en Allemagne; & il conclut, au nom de la Suéde, une Alliance à Heilbrun avec les Cercles de Franconie, de Suabe, du Haut & du Bas Rhin.

QUOIQUE l'Electeur ne fût pas de l'Alliance de Heilbrun, il envoia de nouveau quelques sécours à Arnim, qui commandoit les troupes Saxones en Siléfie: toutes celles de l'Electeur ne consistoient qu'en trois mille Cavaliers, & en cinq mille Fantassins. Lorsqu'il apprit que Wallenstein & Galas rentroient en Siléfie, il convoqua l'Arriere-ban; ou plutôt il fit un armement général de tous ses Sujets: mais comme il manquoit de fonds pour les entretenir, il ne rassembla jamais de forces assez nombreuses pour s'opposer à la violence de ses ennemis.

WALLENSTEIN s'avança en Siléfie avec une Armée de quarante cinq mille hommes; il amusa Arnim par des propositions d'ac-

commodement; il lui donna des jalousies sur la Saxe: mais tournant brusquement vers Steinau, il y défit huit cens Suédois, s'empara de Francfort, & envoia des partis qui désolerent la Poméranie & la Marche Electorale: il somma Berlin de lui porter ses clefs: mais il apprit d'un côté, que Bernhard de Weimar avoit repris Ratisbonne; & de l'autre, que neuf mille Saxons & Brandebourgeois s'avançoient vers lui: & sans s'opiniâtrer dans ses projets, il se retira en Silésie, laissant une forte garnison à Francfort & dans quelques autres Villes. Arnim & Banier couvrirent Berlin avec leur Armée: l'Electeur, assisté des troupes Suédoises, se trouva à la tête d'une Armée de vingt mille hommes, dont à peine la sixieme partie lui appartenoit: on a conservé le nom des Régimens Brandebourgeois, qui étoient de cette Armée; à savoir, Borgsdorff, Wolkman, François Lavenbourg, & Erentreich Borgsdorff. Avec ces troupes, il se présenta devant Francfort; & mille Autrichiens en sortirent par capitulation: la garnison Impériale de Crossen en sortit le bâton blanc à la main,

PEN-

PENDANT que Banier dirigeoit les opérations militaires de la Suéde, Oxenstiern devenoit l'ame des négociations. Ce Chancelier, aiant trouvé avantageuse l'Alliance qu'il avoit faite à Heilbrun avec les Cercles de l'Empire, en proposa une pareille aux Cercles de la Haute & Basse Saxe: elle se conclut effectivement à Halberstadt; & les Electeurs de Saxe & de Brandebourg en devinrent les membres principaux. Ce Ministre, voiant les Armées de Suéde par-tout triomphantes & les Princes de l'Empire alliés ou dépendans de la Suéde, crut sa puissance si bien établie, que rien ne pourroit désormais lui résister: dans cette persuasion, il leva le masque dans l'Assemblée qui se tint à Francfort sur le Main, & il proposa, que pour dédommager la Suéde des dépenses qu'elle avoit faites en faveur des Princes Protestans, l'Empire lui cédât la Poméranie après la mort de son dernier Duc.

CETTE proposition (soit dit en passant) étoit le vrai commentaire du Manifeste, que Gustave Adolphe avoit publié lorsqu'il entra en Allemagne. L'Electeur de Brandebourg se

trouva extremement blessé de cette proposition d'Oxenstiern, qui tendoit à le frustrer de ses droits sur la Poméranie: & l'Electeur de Saxe, qui s'étoit flatté de gouverner l'Allemagne, étoit dans une jalousie extrême du pouvoir de ce Chancelier, & de la fierté qu'affectoient les Suédois. Le malheur voulut, que dans ces circonstances l'Archiduc Ferdinand & le Cardinal Infant remportassent à Nordlingue une victoire complette sur les Suédois; ce qui acheva d'ébranler des Alliés, qui avoient d'ailleurs, comme nous l'avons dit, de véritables sujets de mécontentement.

L'Empereur, attentif à diviser l'Allemagne liguée contre lui, profita avec habileté des dispositions pacifiques de ces deux Electeurs; & il fit avec eux sa Paix à Prague: les conditions de ce Traité, signé le 20. de Mars 1635., furent, que le second Fils de l'Electeur de Saxe resteroit Administrateur de Magdebourg; & que les quatre (*) Baillages démembrés de cet Archévêché, demeureroient

(*) Querfurt, Juterbock, Bock & Damme.

roient en toute propriété à la Saxe : l'Empereur promit à l'Electeur de Brandebourg, de maintenir ses droits sur la Poméranie, & de ne plus révendiquer les biens de l'Eglise, qu'il possédoit : il confirma de plus les Pactes de Confraternité entre les Maisons de Brandebourg, de Saxe & de Hesse.

Après cette Paix, les troupes Impériales & Saxones nettoierent les Evêchés de Magdebourg & de Halberstadt des Suédois qui les infestoient : la Ville de Magdebourg tint seule pour les Suédois : la Poméranie, le Mecklenbourg & la Vieille Marche se ressentirent de nouveau des troubles de la guerre : les Impériaux & les Saxons occupoient tous les bords de l'Elbe & de la Havel; mais cela n'empêchoit pas les Suédois de faire des courses bien avant dans le païs, & de pousser même leurs partis jusqu'à Oranienbourg.

Banier, pour éloigner la guerre de la Poméranie qu'il vouloit conserver à la Couronne de Suéde, assembla son Armée à Rathenau, & marcha par Wittenberg à Halle,

espérant encore de délivrer la garnison Suédoise de Magdebourg, que les Impériaux tenoient extrêmement pressée. L'Electeur de Saxe accourut en Misnie, où il se joignit à un corps d'Impériaux que Morosini commandoit. La guerre s'arrêta longtems aux bords de la Sale: les Saxons contraignirent cependant Banier à se retirer; & les Impériaux prirent Magdebourg: Banier passa par le païs de Lunebourg, & revint dans la Marche: Wrangel le joignit avec un renfort de huit mille hommes: ils surprirent & forcerent Brandebourg & Rathenau, où il y avoit garnison Impériale. Ainsi ce malheureux Electorat devenoit la proie du premier occupant: ceux qui prenoient le nom d'Amis, de même que ceux qui se disoient Ennemis déclarés, en tiroient des Contributions exorbitantes, pilloient, saccageoient, dévastoient le païs, & y faisoient les maîtres pendant qu'ils y étoient: toutes les Villes situées le long de la Havel fûrent, en moins de six semaines, deux fois pillées par les Suédois, & une fois par les Impériaux: cette désolation

étoit

étoit universelle ; le païs n'étoit pas ruiné, mais il étoit abîmé totalement.

La fatalité de ces tems fit, que la fortune ne se déclara jamais entierement pour un parti ; & que semblant vouloir perpétuer la guerre, elle relevoit inopinément ceux qu'elle avoit abattus, & rabaissoit ensuite ceux qu'elle avoit relevés.

La maniere, dont on faisoit la guerre alors, étoit différente de celle dont on la fait à présent : les Princes ne faisoient que rarement de grands efforts pour lever des troupes : ils entretenoient en tems de guerre une ou, selon leur puissance, plusieurs Armées ; le nombre de chacune ne passoit pas d'ordinaire vingt quatre mille hommes : ces troupes vivoient du païs où elles étoient emploiées : elles cantonnoient ordinairement, & ne campoient que lorsqu'elles vouloient donner bataille, ce qui leur rendoit les subsistances faciles. Lorsque l'Empereur ou le Roi de Suéde vouloient exécuter quelque grand projet, ils joignoient deux Armées, au moien desquelles ils gagnoient la supériorité. Les

 Géné-

Généraux, dont les corps étoient les plus foibles, aiant comparé les forces des ennemis avec les leurs, se retiroient sans combattre; & comme ils vivoient également partout à discrétion, il leur étoit indifférent d'abandonner un païs, parce qu'ils en trouvoient toujours un autre à piller. Cette méthode prolongeoit la guerre, ne décidoit de rien, consommoit plus de monde par sa durée que celles d'à-présent; & la rapine & le brigandage des troupes dévastoient totalement les Provinces qui servoient de théatre de guerre aux Armées.

BANIER remporte une victoire à Witstock sur les Impériaux & les Saxons. Les Suédois reprennent tout d'un coup la supériorité: les troupes battues & fugitives ne s'arrêtent qu'à Leipzig: les Suédois inondent la Marche de nouveau: Wrangel entre à Berlin, & y met cinq compagnies en garnison: après quoi il redemande à l'Electeur ses Forteresses. George Guillaume, qui s'étoit retiré à Peitz, lui répondit: Qu'il s'abandonnoit à la discrétion des Suédois; mais que les Impériaux étoient

maî-

maîtres de ses places, & qu'il n'en pouvoit pas disposer. Wrangel prit ses quartiers, & hiverna dans la Nouvelle Marche.

DANS ce tems mourut Ferdinand II., ce fier oppresseur de l'Allemagne : son Fils Ferdinand III., qu'il avoit fait élire Roi des Romains, lui succéda comme si ce trône avoit été héréditaire. Bogislas, dont la famille avoit possédé le Duché de Poméranie pendant 700. ans, mourut de même pendant ces troubles ; & avec lui s'éteignit toute sa Maison. Les Armées Suédoises, maîtresses de la Poméranie & des Etats du Brandebourg même, empêcherent l'Electeur de faire valoir ses droits sur ce Duché : il se contenta d'envoier un Trompette aux Etats de la Poméranie, pour leur ordonner de traiter les Suédois comme des ennemis : cette Ambassade singuliere n'eût aucun effet : sans doute que l'Electeur se servit d'un Trompette, à cause qu'il crut qu'il passeroit plus facilement qu'un homme de condition, à travers des troupes Suédoises.

CEPENDANT les Impériaux, sous les ordres de Hatzfeldt & de Morosini, chasserent

Banier

Banier de la Saxe, le poußerent au de-là de Schwedt, & reprirent Landsberg. Klitzing, à la tête des Saxons, nettoia en même tems la Marche & les bords de la Havel, & délivra ce païs des Suédois. La guerre, qui voiageoit d'une Province à l'autre, se transporta de nouveau en Poméranie, où les Impériaux furent joints par trois mille Hongrois. La Poméranie eut le sort des Marches; exposée aux mêmes brigandages, elle fut prise, reprise, brûlée & ruinée.

Alors la fatalité voulut que les Suédois reçurent de puissans secours; ce qui leur donna le moien de contraindre les Impériaux à fuir devant eux jusqu'en Boheme: mais quelques revers qu'éprouvassent les troupes Autrichiennes, rien ne fut capable de détacher les Electeurs de Brandebourg & de Saxe de l'Alliance qu'ils avoient faite avec l'Empereur.

Les Suédois parurent pour la quatrieme fois devant les portes de Berlin; & quatre cens Brandebourgeois évacuerent la Ville à leur approche.

L'Electeur, pour se venger des maux que

les Suédois faisoient souffrir à l'Electorat, projetta une diversion: quatre mille Prussiens entrerent en Livonie, & y firent quelques ravages; mais négligeant de s'emparer des Villes pour y assûrer leur établissement, ils abandonnerent promtement leurs conquêtes; & leur expédition devint inutile. Les Suédois firent ressentir à la Marche les pertes qu'ils avoient faites en Livonie; ils surprirent à Bernau quinze cens Brandebourgeois, que Borgsdorff commandoit: Devitz prit la route de la Silésie; & Banier saccagea la Saxe, & le païs de Halberstadt.

Axelille, qui commandoit à Berlin, serra Spandaw de près, & bloqua légerement Custrin, où l'Electeur s'étoit retiré avec sa Cour fugitive. Dans ces tems les Etats de Poméranie se tinrent, & l'Electeur y envoia des Députés: les Etats ne favoriserent point les Suédois; & les Envoiés de l'Electeur à la Diete de Ratisbonne y tinrent les places des Ducs de Wolgast & de Stettin.

Comme les Etats de la Prusse devoient se tenir cette année à Konigsberg: George Guil-

laume

laume s'y rendit, pour y solliciter le paiement de quelques subsides arriérés : mais il mourut à Konigsberg le 3. de Décembre : laissant à son Fils FREDERIC GUILLAUME, un païs désolé dont ses ennemis étoient en possession, peu de troupes, des Alliés dont l'affection étoit équivoque, & presque aucune ressource.

ON ne sauroit, sans blesser les loix de l'équité, charger George Guillaume de tous les malheurs qui arriverent pendant sa régence : s'il fit des fautes capitales, elles consisterent, en ce qu'il plaça sa confiance dans le Comte de Schwartzenberg, qui le trahit, & qui, selon quelques Historiens, avoit formé le projet de se faire lui-même Electeur de Brandebourg : il étoit Catholique ; il avoit toujours tenu le parti de l'Empereur ; & il se flattoit d'autant plus de sa protection, que les Forteresses de l'Electorat avoient été livrées à l'Empereur, auquel les Commandans avoient prêté serment. On doit surtout reprocher à ce Prince, de n'avoir pas levé, avant que la guerre vînt ravager ses Etats, un corps de vingt mille hommes, qu'il étoit en état d'entrete-

tretenir: ces troupes auroient servi à soutenir ses droits sur la Succession de Cleves, & plus utilement encore à défendre ses Provinces: si l'Electeur avoit été armé de la sorte, Mansfeld & l'Administrateur de Magdebourg n'auroient pas entrepris, comme ils le firent, de traverser l'Electorat; l'Empereur Ferdinand II. se seroit empressé de lui témoigner des égards; & il n'auroit dépendu que de lui, de devenir ou l'Allié ou l'Ennemi des Suédois, au lieu d'être l'esclave du premier-venu, comme il le fut.

Dès lors que George Guillaume ne prit pas ces mesures, la complication bisarre des conjonctures ne lui laissa plus que le choix des fautes: il fut obligé d'opter entre les Impériaux & les Suédois, & comme il étoit foible, ses Alliés furent toujours ses maîtres.

Le zèle, avec lequel l'Empereur persécutoit les Protestans, le fameux Edit de Restitution, les vues que ce Prince avoit sur l'Archevêché de Magdebourg, & sur-tout la maniere despotique dont il vouloit gouverner l'Allemagne, ne pouvoient inspirer à l'Electeur

teur que de l'éloignement pour ce Prince. D'un autre côté, les dangers qu'il y avoit à s'allier avec une Puissance étrangere, les pillages inouis que les Suédois exerçoient dans les païs de Brandebourg, la fierté d'Oxenstiern, & le dessein que cette Couronne avoit formé d'acquérir la Poméranie, empêchoient George Guillaume d'entrer dans l'Alliance des Suédois: il appréhendoit de plus, qu'ils ne se servissent de lui, comme d'un instrument principal, pour lui arracher la succession de la Poméranie. En certains tems révolté contre la dureté de Ferdinand II., il se jettoit, comme par désespoir, dans les bras de Gustave Adolphe; & dans d'autres, poussé à bout par les projets d'Oxenstiern, il recherchoit l'appui de la Cour de Vienne. Dans une incertitude continuelle, sans force & sans puissance, il tournoit de gré ou de force du côté du plus fort; & la fortune, qui passoit tous les jours des Armées Impériales aux Suédoises & des Suédoises aux Impériales, se plut à rendre ce Prince la victime de sa légereté: de sorte

que

que ſes Alliés n'eurent jamais des avantages aſſez ſuivis pour le protéger, comme ils l'auroient dû, contre les entrepriſes de leurs ennemis communs.

FRÉDÉRIC GUILLAUME,

LE GRAND ELECTEUR.

FREDERIC Guillaume naquit à Berlin le 6. de Fevrier 1620. Il étoit digne du nom de GRAND, que ses Peuples & ses Voisins lui ont donné d'une commune voix. Le Ciel l'avoit formé exprès pour rétablir par son activité l'ordre dans un païs, où la mauvaise administration de la Régence précédente avoit mis une confusion totale, afin d'être le défenseur & le restaurateur de sa Patrie, l'honneur & la gloire de sa Maison. Le mérite d'un grand Roi étoit uni en lui à la fortune médiocre d'un Electeur: au dessus du rang qu'il occupoit, il déploia dans sa Régence les vertus d'une ame forte & d'un génie supérieur; tantôt tempérant son Héroisme par sa prudence, & tantôt

tôt s'abandonnant à ce bel enthousiasme qui enleve notre admiration. Il rétablit ses anciens Etats par sa sagesse, & en acquit de nouveaux par sa politique. Il forma ses projets, & lui-même les mit en exécution. Les effets de sa bonne-foi furent, qu'il assista ses Alliés; & les effets de sa valeur, qu'il défendit ses Peuples. Dans les dangers imprévus il trouvoit des ressources inopinées; & dans les petites choses, comme dans les affaires importantes, il parut toujours également grand.

L'Education de ce Prince avoit été celle d'un Héros: il apprit à vaincre, dans un âge où le commun des hommes apprend à bégaïer ses pensées. Le Camp de Frédéric Henri d'Orange fut son école militaire: il assista aux siéges du Fort de Schenk & de Bréda.

Schwartzenberg, Ministre de George Guillaume, connoissant l'esprit transcendant du jeune Prince, l'éloigna de la Cour de son Pere, & le tint en Hollande autant qu'il le put, ne sentant pas ses vertus assez pures pour qu'elles soutinssent l'examen d'un surveillant aussi éclairé. Le jeune Prince vint

cepen-

cependant trouver ſon Pere, malgré le Miniſtre; & il fit avec l'Electeur le voiage de Pruſſe, où la mort de George Guillaume le mit en poſſeſſion de ſes Etats.

FREDERIC Guillaume avoit vingt ans, lorſqu'il parvint à la Régence : mais ſes Provinces étoient en partie entre les mains des Suédois, qui avoient fait de l'Electorat un déſert affreux, où l'on ne reconnoiſſoit les Villages, que par des monceaux de cendres qui empêchoient l'herbe d'y croître; & les Villes, que par des décombres & des ruines.

LES Duchés de la Succeſſion de Cleves étoient en proie aux Eſpagnols & aux Hollandois, qui en tiroient des contributions exorbitantes, & qui les pilloient ſous prétexte de les défendre.

LA Pruſſe, que Guſtave Adolphe avoit envahie peu de tems auparavant, ſaignoit encore des plaies qu'elle avoit reçues durant cette guerre.

DANS des conjonctures auſſi déſeſpérées où ſon héritage étoit envahi par tant de Souverains, Prince ſans être en poſſeſſion de ſes

Pro-

Provinces, Electeur ſans en avoir le pouvoir, Allié ſans avoir d'Amis, Frédéric Guillaume commença ſa Régence; & dans cette premiere jeuneſſe, qui étant l'âge des égaremens rend à peine les hommes capables d'obéiſſance, il donna des marques d'une ſageſſe conſommée, & de toutes ces vertus qui le rendoient digne de commander aux hommes.

Il commença par établir de l'ordre dans ſes Finances: il proportionna ſa dépenſe à ſa recette; & ſe défit des Miniſtres dont la mauvaiſe adminiſtration avoit le plus contribué aux malheurs de ſes Peuples. Le Comte de Schwartzenberg, qui voioit ſon autorité limitée, ſe démit de lui-même de ſes emplois: il étoit Gouverneur de la Marche, Préſident du Conſeil, Grand-Chambellan, & Grand-Commandeur de Malte: il avoit réuni ſur lui toutes les charges importantes; il étoit plus Souverain que ſon Maître: & comme il avoit été une Créature de la Maiſon d'Autriche, il ſe réfugia à Vienne où il mourut la même année. Son Fils, qu'il avoit fait élire Coadjuteur de l'Ordre & de la Comman-

manderie de Malte, ne fut point reconnu par l'Electeur: ce Prince lui fit de plus restituer tous les Baillages appartenant à l'Etat, que le Comte son Pere s'étoit appropriés.

APRES la mort de ce Comte l'Electeur envoia le Baron de Borgsdorff à Spandaw & à Custrin, pour apposer son scellé sur les effets du défunt: les Commandans de ces Forteresses refuserent de lui obéir, sous prétexte qu'ils ne dépendoient que de l'Empereur, auquel ils avoient prété serment: Borgsdorff dissimula; & sans relever par d'inutiles paroles l'insolence de ce refus, il fit observer Rochau Commandant de Spandaw, qu'il saisit un jour que par imprudence il étoit sorti de sa Forteresse: l'Electeur fit trancher la tête à ce Sujet rebelle, comme il le méritoit; & les Commandans de ses autres places, intimidés par cet exemple, se rangerent incontinent à l'obéissance.

1642. LADISLAS, Roi de Pologne, donna l'investiture de la Prusse à Frédéric Guillaume, qui la reçut en personne & s'engagea de lui paier un tribut annuel de cent vingt mille

florins,

florins, & de ne faire ni Treve ni Paix avec les Ennemis de cette Couronne: le Baron de Leben reçut celle de l'Electorat, de l'Empereur Ferdinand III.: mais il n'obtint point celle des Duchés de la Succession de Cleves, parce que les différends pour cette Succession n'étoient pas décidés entre les Prétendans.

APRES avoir satisfait à ces formalités, l'Electeur ne pensa qu'aux moïens de retirer ses Provinces d'entre les mains de ceux qui les avoient usurpées: il négocia, & sa Politique le fit rentrer dans la possession de ses biens: il conclut une Treve (*) pour vingt ans avec les Suédois, qui évacuerent la plus grande partie de ses Etats: il païa cent quarante mille (†) écus aux Garnisons Suédoïses qui tenoient encore quelques Villes, & leur fit livrer mille boisseaux de bled par an; il fit de même un Traité avec les Hessois, qui lui remirent une partie du païs de Cleves dont ils s'étoient emparés; & il obtint des Hol- 1643.

(*) A Stockholm; Götze & Leuchtmar furent ses Envoïés.

(†) Qui font près de 200. mille écus de notre monoie.

Hollandois l'évacuation de quelques autres Villes.

Les Puiſſances de l'Europe, enfin laſſées d'une guerre dont le poids s'appéſantiſſoit & qui de jour en jour devenoit plus ruineuſe, ſentirent toutes un même déſir de rétablir la Paix entre elles. Les Villes d'Osnabruck &
1645. de Munſter furent choiſies, comme les lieux les plus propres pour ouvrir les Conférences; & Frédéric Guillaume y envoïa ſes Miniſtres.

La multitude des matieres, la complication des cauſes, tant d'ambitieux à contenter; la Religion, les prééminences, le compromis de l'autorité Impériale & des libertés du Corps Germanique; tout ce cahos énorme à débrouiller occupa les Plénipotentiaires jusqu'à l'année 1647., qu'ils convinrent entre eux des articles principaux de la Paix.

1647. Nous ne rapporterons point le Traité de Weſtphalie dans toute ſon étendue; & nous nous contenterons de rendre compte des articles de ce Traité qui ſont relatifs à cette Hiſtoire.

La France, qui avoit épouſé les intérêts

de

de la Suéde, demandoit que ce Roiaume conservât la Poméranie, en dédommagement des frais que la guerre avoit coûtés à Gustave Adolphe & à ses Successeurs: & quoique l'Empire & l'Electeur refusassent de se désister de la Poméranie, on convint enfin que Frédéric Guillaume céderoit aux Suédois la Poméranie citérieure, les Iles de Rügen & de Wollin, les Villes de Stettin, de Gartz, de Golnau & les trois embouchûres de l'Oder: ajoutant que, si les Descendans mâles de la Ligne Electorale venoient à manquer, la Poméranie & la Nouvelle Marche retomberoient à la Suéde; & qu'en attendant il seroit permis aux deux Maisons de porter les armes de ces Provinces. En équivalent de cette cession, on sécularisa en faveur de l'Electeur les Evêchés de Halberstadt, de Minden & de Camin, dont on le mit en possession de même que du Comté de Hohenstein & de Reichenstein; & il reçut l'expectative sur l'Archevêché de Magdebourg, dont Auguste de Saxe étoit alors Administrateur. Quant à la Religion, on convint que les Lu-

 thé-

thérienne & la Calviniste seroient désormais autorisées dans le Saint Empire Romain.

CETTE Paix, qui sert de base à toutes les possessions & à tous les droits des Princes d'Allemagne, dont Louis XIV. devint le garant, fut publiée l'année 1648.

1648.

L'ELECTEUR, dont on avoit ainsi fixé les intérêts, conclut l'année suivante un nouveau Traité avec les Suédois pour le réglement des limites, & pour l'acquit de quelques dettes dont la Suéde ne voulut païer que le quart: ce ne fût que l'année 1650 que l'Electorat, la Poméranie & les Duchés de Cleves, furent entierement évacués par les Suédois & par les Hollandois.

1649.

1650.

LE Duc de Neubourg pensa jetter alors les affaires dans la même confusion, dont on venoit de les tirer avec tant de peine: il s'avisa de persécuter avec rigueur les Protestans du Duché de Juliers & de Berg: sur quoi Fréderic Guillaume se déclara leur Protecteur, & envoïa son Général Spar avec quelques troupes sur le territoire du Duc, lui faisant en même tems proposer un accom-

mode-

modement par la médiation des Hollandois.

CHARLES IV. Duc de Lorraine, Prince errant & vagabond, chassé de ses Etats par la France, & qui avec un petit corps de troupes menoit plutôt la vie d'un Tartare que d'un Souverain, vint dans ces entrefaites au secours du Duc de Neubourg: son arrivée pensa faire évanouir les dispositions pacifiques des deux partis: on s'accorda cependant: quant à l'ordre des possessions, on s'en tint au Traité de Westphalie (*); & quant à la liberté de conscience, à ceux qu'on avoit faits depuis l'année 1612. jusqu'à l'année 1647.

DANS ces tems il arriva en Suéde un évenement, dont la singularité attira les yeux de toute l'Europe: la Reine Christine abdiqua la Couronne de Suéde en faveur de son Cousin Charles Gustave Prince de Deux-Ponts. Les Politiques, qui n'ont l'esprit rempli que d'intérêt & d'ambition, con- 1654.

dam-

(*) Les Duchés de Cleves, de la Marck & de Ravensberg échurent à l'Electeur; Juliers, Berg & Ravenstein, au Duc.

damnerent beaucoup cette Reine : les Courtisans, qui cherchent des finesses partout, débitoient que l'aversion qu'elle avoit pour Charles Gustave qu'on lui vouloit faire épouser, avoit poussé cette Princesse à quitter la Souveraineté : les Savans la louerent trop de ce qu'elle avoit renoncé aux grandeurs par amour de la Philosophie : si elle avoit été véritablement Philosophe, elle ne se seroit point souillée du meurtre de Monaldesqui, ni elle n'auroit regretté, comme elle le fit à Rome, les grandeurs qu'elle avoit quittées. Aux yeux des Sages la conduite de cette Reine ne parut que bisarre : elle ne méritoit ni louange ni blâme d'avoir quitté le Trône : une action pareille n'acquiert de grandeur, que par l'importance des motifs qui la fait résoudre, par les circonstances qui l'accompagnent, & par la magnanimité dont elle est soutenue.

A peine Charles Gustave fut-il monté sur le Trône, qu'il s'occupa des moïens de se signaler par les armes : il s'en falloit de six ans que la Treve, que Gustave Adolphe avoit

faite

faire avec la Pologne, ne fût expirée : son dessein étoit de porter Jean Casimir (qui depuis l'an 1648. avoit été élu Roi à la place de Ladislas) à renoncer aux prétentions que la Couronne de Pologne formoit sur celle de Suéde, & à lui céder la Livonie.

FREDERIC Guillaume, qui se défioit de Charles Gustave, pénétra dès-lors quels étoient ses desseins: mais pour flatter ce Prince, il termina par sa médiation les démêlés que la Régence Suédoise de Stade avoit avec la Ville de Breme, relatifs aux libertés de cette Ville Anséatique.

Les Suédois, qui publioient que leurs armemens ne regardoient que la Russie, demanderent à l'Electeur ses Ports de Pillaw & de Memel; de même que Gustaphe Adolphe avoit demandé à George Guillaume ses Forteresses de Custrin & de Spandaw. Les conjonctures avoient bien changé depuis ces tems là; & le Prince, auquel les Suédois s'adressoient, étoit bien un autre homme que George Guillaume. L'Electeur rejetta avec hauteur les demandes qu'on lui avoit

 faites

faites avec indiscrétion; ajoûtant que, si l'intention du Roi de Suéde étoit positivement d'attaquer la Russie, il s'engageoit de fournir un corps de huit mille hommes pour cette guerre; d'autant plus que les progrès des Moscovites en Pologne lui faisoient appréhender qu'ils ne s'approchassent de ses frontieres. Cette défaite artificieuse fit connoître aux Suédois, que l'Electeur n'étoit ni timide ni dupe.

Il avertit cependant la République de Pologne du danger qui la menaçoit; & celle-là le pria de l'assister de son artillerie, de ses troupes & de ses bons conseils: cette priere fut suivie d'une Ambassade, qui demanda sa médiation afin de hâter son accommodement avec la Suéde; & celle-ci, par une autre qui le pressa de fournir des subsides pour subvenir aux frais de la guerre.

L'Electeur, qui connoissoit les délibérations tumultueuses de cette République, incertaine dans ses résolutions, légere dans ses engagemens, prête à faire la guerre sans en avoir préparé les moiens, épuisée par la rapine

pîne des Grands, & mal obéie par ses troupes; répondit qu'il ne pouvoit pas se charger des malheurs qu'il appréhendoit, ni sacrifier le bien de ses Provinces pour sauver cette République, qui paieroit ses services d'ingratitude.

Afin d'assûrer la tranquillité de ses États à la veille d'une guerre prête à s'allumer, il fit avec les Hollandois une Alliance défensive qui devoit durer huit ans: il rechercha l'amitié de Cromwel, cet Usurpateur heureux qui sous le titre de Protecteur de sa Patrie y exerçoit un despotisme absolu: il essaïa de se lier avec Louis XIV., qui depuis la Paix de Westphalie étoit devenu l'Arbitre de l'Europe: il flatta de même la hauteur de Ferdinand III., afin de l'engager dans ses intérêts; mais il ne reçut en réponse que de ces vaines paroles dont la politesse des Ministres assaisonne l'aprêté des refus: Ferdinand III. augmenta ses troupes; & l'Electeur suivit son exemple.

Les soupçons, que l'Electeur avoit eus des desseins des Suédois, ne tarderent pas à 1655.

se confirmer: un corps de Suédois, commandé par le Général de Wittenberg, traversa la Nouvelle Marche sans en avoir fait la réquisition, & marcha vers les frontieres de la Pologne: à peine Steinbock attaqua-t-il ce Roïaume, que deux Palatinats de la Haute Pologne se rendirent à lui.

COMME tout l'effort de la guerre se portoit du côté des frontieres de la Prusse, l'Electeur y marcha à la tête de ses troupes, afin d'être plus à portée de prendre des mesures, & de les exécuter avec promtitude: il conclut à Marienbourg une Alliance défensive avec les Etats de la Prusse Polonoise, qui roula sur un secours mutuel de quatre mille hommes que se promettoient les parties confédérées, & sur l'entretien des Garnisons Brandebourgeoises dans Marienbourg, Graudentz & quelques autres Villes.

LES Suédois n'étoient pas alors les seuls Ennemis de la Pologne: le Czar avoit pénétré jusqu'en Lithuanie dès l'année précédente: cette irruption avoit pour prétexte l'omission frivole de quelques titres, que la Chancellerie

Pole-

Polonoise avoit oublié de donner au Czar ; & il étoit bien étrange qu'une Nation qui ne savoit peut-être pas lire, fît la guerre à ses Voisins pour la vétille grammaticale d'une adresse de Lettre.

Cependant les Suédois, profitant de l'embarras de leurs Ennemis, faisoient des progrès considérables : maîtres de la Prusse, ils y prirent des quartiers en s'approchant de Konigsberg : ces entreprises rendoient la situation de l'Electeur plus dure de jour en jour : il touchoit au moment qu'il ne pouvoit plus conserver sa neutralité, sans exposer la Prusse à une ruine inévitable. Comme les Suédois lui avoient fait par plusieurs repri- 1656.
ses des propositions avantageuses, il s'attacha à leur fortune, & conclut à Konigsberg son Traité avec cette Couronne, par lequel il se reconnoissoit Vassal de la Suéde, & lui promettoit hommage de la Prusse Ducale, à condition qu'on séculariseroit l'Evêché de Warmie en sa faveur. Pour fortifier son parti, Frédéric Guillaume entra en Alliance avec Louis XIV., qui lui garantit ses Pro-

 vin-

vinces ſituées le long du Rhin & du Weſer. Il changea depuis à Marienbourg ſon Traité avec les Suédois en Alliance offenſive : le Roi & l'Electeur eûrent enſuite une entrevue en Pologne, où ils convinrent des projets de leur campagne, & ſur-tout des moïens de reprendre Warſovie des mains des Polonois, qui venoient d'en déloger les troupes Suédoiſes.

L'Electeur marcha enſuite par la Mazovie, & joignit l'Armée Suédoiſe au confluent du Bog & de la Viſtule : les Alliés paſſerent le Bog, en même tems que l'Armée Polonoiſe paſſa la Viſtule à Warſovie ; de ſorte qu'il n'y avoit plus d'obſtacle qui les ſéparât.

Les Miniſtres de France, d'Avaugour & de Lombres, ſe flattoient de concilier les eſprits par le moïen de leurs négociations : ils paſſerent pour cet effet ſouvent d'un camp à l'autre ; mais les Polonois, fiers de leur nombre (*), mépriſant les Alliés dont les forces

ne

(*) Ils avoient 40000. Combattans.

ne montoient qu'à seize mille hommes, rejetterent avec insolence toutes les propositions que leur firent ces Médiateurs.

L'ARMEE Polonoise étoit dans un camp retranché : sa droite s'étendoit vers un marais ; & la Vistule, qui couloit en ligne transversale de leur dos vers leur gauche, couvroit en même tems cette aile : Charles Gustave & Frédéric Guillaume marcherent à eux le 28. de Juillet de grand matin.

LE Roi, qui menoit la premiere colonne, passa un petit bois, & appuia sa droite à la Vistule ; mais le terrein étoit si étranglé, qu'en se déploiant il ne pouvoit présenter à l'Ennemi qu'un front de douze escadrons & de trois bataillons : le camp des Polonois étoit fort de ce côté-là & difficile à attaquer ; ce qui obligea le Roi de rester en colonne, & la journée se passa en escarmouches & en canonades. L'Electeur, qui commandoit la gauche, laissa le bois, que le Roi avoit passé, sur sa droite ; & comme la nuit survint, l'Armée demeura dans cette position, sans repaître & sans quitter les armes, jusqu'au retour de l'aurore.

LE

Le lendemain 29. l'Electeur s'empara d'une colline qui étoit vers sa gauche, d'où il découvrit au de-là de ce petit bois une plaine propre à étendre ses troupes : il fit défiler sa colonne par sa gauche, en la déploïant dans la plaine, & assûrant son flanc par six escadrons qui le couvroient : les Tartares apperçûrent ce mouvement, & attaquerent l'Electeur de tous côtés; mais ils furent repoussés, & son aile se forma entierement dans la plaine: sur-quoi les Tartares firent une nouvelle tentative, qui leur réussit aussi mal que la premiere; & ils se retirerent en confusion vers leur camp.

Le Roi, voïant qu'il étoit impossible d'attaquer le retranchement des Ennemis du côté de la Vistule, se prépara à changer sa disposition: l'Infanterie Polonoise, qui faisoit mine de sortir de son retranchement, le continua pendant un tems : mais quelques canons, qu'il mit en batterie vis-à-vis des ouvertures de ce retranchement, firent un si grand effet que toutes les fois que les troupes Polonoises essaïerent de déboucher, elles furent mises en con-

confusion & contraintes d'abandonner leur entreprise: pendant ce tems Charles-Gustave, changeant son ordre de bataille, retira ses troupes par le bois qu'il avoit passé la veille, & vint se former sur la plaine à la gauche des troupes que l'Electeur avoit déjà déploïées.

L'ARMEE Polonoise sortit alors de son retranchement par sa droite, & forma un front supérieur à celui des Alliés: elle avoit disposé toute sa Cavalerie sur sa droite, que couvroit un Village garni d'Infanterie, qui étoit flanqué & défendu par une batterie placée sur une éminence: le Roi de Suéde se porta avec sa gauche sur leur flanc droit: aussitôt les Polonois mirent le feu au Village, l'abandonnerent, & se rallierent derriere un Village plus en arriere qu'un marais couvroit: le Roi les poursuivit & leur gagna le flanc pour la seconde fois; ce qui produisit de la part des Polonois un nouvel incendie de Village & une nouvelle retraite: dans ce danger la Cavalerie Polonoise fit un effort général; elle attaqua les Alliés en flanc, en dos & de front:

tout

tout à la fois: comme toutes les troupes étoient disposées pour les bien recevoir, la réserve repoussa ceux qui venoient par derriere; les troupes qui étoient dans les flancs, ceux qui vinrent de ce côté-là; & le corps de bataille les mit en désordre après quelques décharges, de sorte qu'ils fuioient de tous les côtés: la nuit déroba pour cette fois une victoire complette aux Suédois: ils attendirent, sur le champ de bataille les armes à la main, que le jour vînt achever leur triomphe.

Le lendemain de bonne heure, le Roi de Suéde jugea à propos de changer son ordre de bataille: il forma ses deux premieres lignes d'Infanterie, & mit sa Cavalerie sur la troisieme, à l'exception des Cuirassiers & des Dragons Brandebourgeois que l'Electeur mit à la droite de ses troupes, trouvant l'occasion convenable de s'en servir.

L'Ennemi étoit demeuré en possession d'un bois situé vis-à-vis de la gauche: on y détacha une brigade d'artillerie soutenue de cinq cens chevaux: après quelques dé-

char-

charges de canons, la Cavalerie chassa l'ennemi du bois ; & les Alliés le firent occuper par deux cens Fantassins: cette opération étoit d'autant plus nécessaire, que tant que les ennemis restoient maîtres de ce bois, ils protégeoient leur Cavalerie, de maniere qu'on auroit pu difficilement l'entamer: l'Electeur attaqua alors la Cavalerie Polonoise qui étoit en bataille sur une hauteur, la culbuta dans un marais qu'elle avoit à dos, & la dissipa entierement: l'Infanterie ennemie, abandonnée de ses gens de cheval & aiant perdu ses canons dès la veille, sans attendre les Suédois & les Brandebourgeois, s'enfuit dans une confusion totale: elle passa en hâte la Vistule, dans un si grand désordre que beaucoup de monde se noïa; & ne se croïant pas même en sûreté derriere cette riviere, elle abandonna Warsovie qui se rendit dès le lendemain aux Vainqueurs.

L'Armee Polonoise perdit six mille hommes dans ces combats différens ; & les Alliés, fatigués de tant de travaux & exténués de n'avoir point pris de nourriture depuis

trois

trois jours, se trouverent hors d'état de poursuivre les Vaincus.

JEAN Casimir avoit assisté en personne à la défaite de ses troupes; la Reine son Epouse & quelques unes des premieres Sénatrices de ce Roïaume en avoient été les spectatrices du pont de la Vistule; mais elles ne servirent qu'à multiplier les embarras, la confusion & la honte d'une déroute totale.

APRES que l'Armée victorieuse eut pris quelque repos, elle fit une marche de six milles d'Allemagne à la poursuite des Polonois: mais l'Electeur laissa quelques troupes aux ordres du Roi de Suéde, & retourna en Prusse avec le gros de son Armée, pour en chasser des Tartares qui y faisoient des incursions: comme il remarquoit le besoin extrême que Charles Gustave avoit de son assistance; il se servit de cette conjoncture avec tant d'habileté, qu'il obtint l'entiere Souveraineté de la Prusse par le Traité de Libau: la Suéde ne se réserva que la succession éventuelle de ce Duché. L'Electeur notifia à l'Empereur le gain de la bataille de Warsovie:

vie : mais Ferdinand III., qui appréhendoit encore les Suédois, qui voïoit à contre-cœur la bonne intelligence qui regnoit entre eux & les Brandebourgeois, & qui de plus envioit les succès brillans de ces deux Héros, se contenta de lui répondre: „ Qu'il plaignoit les Polonois d'avoir affaire à deux „ aussi braves Princes. "

L'Empereur, qui étoit alors en paix avec tous ses Voisins, crut qu'il étoit de sa dignité de se mêler des troubles de la Pologne, soit pour défendre ce Roïaume, soit pour abaisser le Roi de Suéde, soit pour en profiter lui-même: il envoïa Hatzfeldt à la tête de seize mille hommes au secours de cette République. Le Dannemarck épousa également les intérêts de la Pologne en haine de la Suéde. Cette Ligue puissante devenoit pour Gustave un présage certain de l'inconstance de la fortune. Ferdinand III., non content d'assister les Polonois de ses troupes, voulut les délivrer d'un Ennemi redoutable; & il sollicita Frédéric Guillaume dans les termes les plus pressans de se détacher des Suédois. 1657.

L'Elec-

L'Electeur, pressé de tous les côtés, se résolut de prévenir les loix de la nécessité: il se préta de bonne grace à ce qu'il n'étoit pas en état de refuser: & prévoïant que l'Empereur & le Roi de Dannemarck pouvoient le contraindre de quitter le parti des Suédois, en faisant une irruption dans ses Etats d'Allemagne; il signa à Vélau sa Paix avec les Polonois: cette Couronne reconnut la Souveraineté de la Prusse; elle lui céda les Baillages de Lavenbourg & de Butau, en dédommagement de l'Evêché de Warmie; la Ville d'Elbing lui fut engagée moïennant une somme d'argent; & la Succession de Prusse fut étendue sur ses Cousins les Marckgraves de la Franconie; la Pologne & le Brandebourg se promirent un secours réciproque de deux mille hommes: l'Electeur évacua toutes les Villes dépendantes de cette République où il avoit garnison; & ce Traité important fut confirmé à Braunsberg.

Comme les anciennes liaisons que l'Electeur avoit eues avec la Suéde & avec la France, étoient rompues par la paix qu'il venoit de

de faire avec les Polonois ; il trouva à propos d'y suppléer par des liaisons nouvelles, & il fit une Aliance avec l'Empereur & le Roi de Dannemarck : par ce Traité Ferdinand III. s'engageoit de fournir six mille hommes ; & Frédéric Guillaume, un contingent de trois mille cinq cens hommes à celles des parties contractantes qui pourroient en avoir besoin. L'Archiduc Léopold, que dès l'année 1653. son Pere avoit fait élire Roi dès Romains malgré la Bulle d'or & contre l'intention de la plupart des Princes de l'Empire, remplit alors le Trône Impérial devenu vacant par la mort de l'Empereur Ferdinand III.

CEPENDANT le Roi de *Suéde*, irrité de ce que l'Empereur & le Roi de Dannemarck faisoient avorter dès leur naissance les projets qu'il avoit sur la Pologne, s'en vengea sur le Seeland où il fit une irruption, & força le Roi de Dannemarck à signer sa Paix à Rothschild : à peine cette Paix fut-elle conclue, que le Roi de Dannemarck la rompit ; & le retour de la liberté détruisit l'ouvrage de la contrainte : Frédéric III. de Dannemarck, quoi-

quoiqu'aggreſſeur, ſollicita les ſecours de l'Empereur & de l'Electeur contre la Suéde, & les obtint.

FREDERIC Guillaume, prêt à ſecourir le Roi de Dannemarck, établit le Prince d'Anhalt Gouverneur de ſes Etats pendant ſon abſence: il partit de Berlin à la tête de ſa Cavalerie & de trois mille Cuiraſſiers Impériaux: il força les Suédois qui étoient dans le Holſtein, à ſe retirer au de-là de l'Eider; & mit garniſon Brandebourgeoiſe & Impériale à Gottorp: après avoir chaſſé les Suédois de l'Ile d'Aland, il mit ſes troupes en quartier d'hiver en Jutland.

1658. L'ANNEE d'après, il ouvrit la campagne par la priſe de Fridérichſode & de l'Ile de Fionie. Mais l'entrepriſe qu'il forma ſur l'Ile de Fuynen lui manqua, à cauſe que huit vaiſſeaux de guerre Suédois diſſiperent les barques chargées de ſes troupes de débarquement.

POUR diviſer davantage les forces des Suédois, de Souches entra avec les Impériaux & deux mille Brandebourgeois (*) dans la Poméra-

(*) Le Comte de Dhona y commandoit les troupes de l'Electeur.

méranie citérieure : lui & Starenberg s'emparerent de quelques petites Villes de l'Ile de Wollin, & mirent le siége devant Stettin : Würtz, qui en étoit Commandant, fit une belle défense : la renommée annonça cette expédition en Dannemarck, où Wrangel commandoit les Suédois ; il vola au secours de la Poméranie, débarqua à Stralsund, surprit deux cens Brandebourgeois dans l'Ile d'Usedom, & jetta seize cens hommes de secours dans Stettin.

Würtz ne laissa pas languir ce secours dans l'oisiveté : il fit une furieuse sortie, chassa les Impériaux de leurs approches, encloua leur canon, porta la terreur dans leur camp, & les contraignit de lever le siége qui avoit déjà duré 46 jours.

La guerre se rapprochoit des païs de Brandebourg, depuis que Wrangel avoit marché en Poméranie ; ce qui porta l'Electeur à quitter le Jutland : il suivit Wrangel ; il prit Warnemund & Tripsée, battit en personne un détachement de trois cens chevaux auprès de Stralsund, & finit sa Campagne par la prise de Demmin.

TANDIS que la guerre se faisoit vivement dans le Holstein & en Poméranie, les Suédois avoient délogé les Polonois du Grand & du Petit Werder & de la Ville de Marien-
1659. bourg dans la Prusse Roiale : ils en furent chassés l'année d'après par les Impériaux & les Polonois ; & Polentz Général de l'Electeur fit une irruption en Courlande, où il leur prit quelques Villes.

IL est nécessaire d'ajoûter pour le plus grand éclaircissement de ces faits militaires, que la plupart des Villes qui soutenoient des siéges alors, ne résisteroient pas vingt quatre heures à la maniere dont on les attaque à présent ; à moins qu'elles ne fûssent soutenues par une Armée entiere.

CHARLES Gustave mourut à la fleur de son âge, parmi le trouble & les agitations où il avoit plongé le Nord : la minorité de son fils Charles XI. qui avoit cinq ans, modéra l'instinct belliqueux des Suédois, accoutumés à être animés par l'exemple de leurs Maîtres. Jean Casimir Roi de Pologne avoit abdiqué presque en même tems la Couronne, & les

Polonois avoient élu à sa place Michel Coribut: après la mort du Roi de Suéde & l'abdication du Polonois, les animosités cesserent de part & d'autre.

Les Parties belligérantes, qui soupiroient après la Paix, ne demandoient que leur sûreté; & comme elles se trouvoient toutes dans les mêmes dispositions, elles convinrent d'ouvrir les Conférences dans l'Abbaïe d'Oliva proche de Dantzig: comme l'ambition n'eut aucune part à ces négociations, elles parvinrent bientôt à une fin heureuse: on garantit à l'Electeur le Traité de Braunsberg, & l'on reconnut sa Souveraineté de la Prusse. Les autres Puissances convinrent entre elles de rétablir l'ordre des possessions, sur le pied qu'elles avoient été avant le commencement de cette guerre.

Les Etats de la Prusse se soumirent avec peine au Traité de Braunsberg: ils prétendoient que la Pologne n'avoit aucun droit de disposer de leur liberté: un Gentil-homme nommé Rode, plus séditieux que les autres, fut arrêté; & après que les premiers mouvemens de 1660.

cette révolte se furent appaisés, l'Electeur reçut en personne l'hommage des Prussiens à Konigsberg.

1661. La tranquillité, qui regnoit dans toute l'Europe, permit à l'Electeur de tourner tou-
1662. te son attention au bien de ses Peuples: s'il devenoit le Défenseur de ses Etats en tems de
1663. guerre, il n'en avoit pas moins la noble ambition de leur servir de Pere en tems de paix: il soulageoit les familles ruinées par les
1664. ennemis; il relevoit les murailles détruites des Villes; les déserts devenoient des champs cultivés; les forêts se changeoient en Villages; & des colonies de Laboureurs nourrissoient leurs troupeaux dans des endroits, que les ravages de la guerre avoient rendus l'asile des bêtes sauvages: l'œconomie rurale, cette industrie si méprisée & si utile, étoit encouragée par ses soins: on voïoit journellement quelques nouvelles créations; & l'on parvint à former le cours d'une riviere artificielle, qui joignant la Sprée à l'Oder facilitoit le commerce de ses Provinces, & abrégeoit le transport des marchandises tant pour la

Baltique que pour l'Océan. Frédéric Guillaume étoit plus grand encore par la bonté de son caractere & par son application au bien public, que par ses vertus militaires & sa politique mesurée, qui lui faisoient faire toutes choses de la façon dont il le falloit pour réussir, & dans le tems où elles devoient être faites. La valeur fait les grands Héros: l'humanité fait les bons Princes.

DURANT cette Paix l'Electeur reçut l'hommage éventuel de l'Archevêché de Magdebourg, & mit garnison dans cette Capitale: il réunit de même à ses Domaines la Seigneurie de Régenstein qui étoit un Fief de la Principauté de Halberstadt, & maintint ses droits contre les prétentions des Ducs de Brunswick. 1665.

APRES avoir rapporté les soins que l'Electeur prit pour l'intérieur du Gouvernement, il sera nécessaire de marquer en peu de mots la part qu'il eut aux affaires générales de l'Europe: il envoïa à l'Empereur, que les Turcs attaquoient en Hongrie, un secours de deux mille hommes sous le com-

mandement du Duc de Holstein: il assista de même Michel Coribut Roi de Pologne dans la guerre qu'il avoit à soutenir contre les Infideles: ce fut aussi par son entremise que
1666. les Fils du Duc de Lunébourg s'accorderent touchant l'héritage paternel: & il ajusta avec le Duc de Neubourg tous les différends qui restoient à accommoder touchant la Succession de Cleves: les Suédois firent avec lui une Alliance défensive, & il conclut à la Haïe une Quadruple Alliance avec le Roi de Dannemarck, la République de Hollande & le Duc de Brunswick, à laquelle l'Empereur accéda.

Ces Alliances, dont l'objet étoit d'assûrer la tranquillité de l'Allemagne, perdoient de leur force par leur nombre; elles dénotoient trop la supériorité de la France & la foiblesse de l'Empire, dont tant d'Etats réunis pouvoient à peine s'opposer à la puissance d'un seul Monarque.

1667. On vit bientôt combien ces précautions des Princes de l'Empire étoient vaines: Louis XIV., qui commençoit à regner par lui-même,

me, bruloit d'impatience de ſignaler ſon regne par quelque action digne d'attacher ſur lui les regards de l'Europe : il marcha à la tête de ſon Armée pour attaquer la Flandre Eſpagnole : une dot, qui n'avoit point été païée à Marie Thérese, fournit à la France le ſujet d'un Maniféſte : quoique les raiſons ne parûſſent pas auſſi valables à Madrid qu'à Paris, Louis XIV. crut procéder ſelon les regles, en envahiſſant les Païs-Bas Eſpagnols alors défendus par peu de troupes.

La France, attentive à prévenir les Ligues qui ſe formoient pour le ſoutien de l'Eſpagne, crut qu'il lui convenoit de ménager l'amitié de l'Electeur ; & ce Prince promit de ne point ſe mêler d'une guerre qui en effet lui étoit étrangere.

Louis XIV. s'empara d'une partie de la 1668.
Flandre Eſpagnole preſque ſans réſiſtance : l'hiver d'après il prit la Franche-comté par les ſoins du Prince de Condé, qui envieux de la belle Campagne que Turenne avoit faite en Flandre, voulut le ſurpaſſer par celle qu'il fit alors : les Eſpagnols dans ce preſſant

besoin eurent recours aux Hollandois, qu'ils avoient autrefois opprimés & méprisés; & cette République les protégea dans cette occasion contre les entreprises du Roi de France: De Witt Pensionnaire de Hollande, le Chevalier Temple Ministre d'Angleterre, & Dhona Ambassadeur de Suéde, résolurent d'arrêter les progrès de Louis XIV. Bientôt après la Suéde, la Hollande & l'Angleterre conclurent une Alliance à la Haïe: Louis XIV. dissipa cet orage, en proposant lui-même la Paix aux Espagnols: elle se conclut effectivement à Aix la chapelle. Les conditions en furent, que le Roi garderoit les places de la Flandre qu'il avoit conquises, & qu'il rendroit la Franche-comté aux Espagnols: les Hollandois auroient bien voulu qu'il eût rendu la Flandre; mais quelques soins qu'ils prissent pour y porter ce Prince, ce fut d'autant plus inutilement qu'il étoit
1669. irrité des procédés des Hollandois, & que méditant de s'en venger, la Flandre lui devenoit d'autant plus nécessaire: les desseins,
1670. que Louis XIV. formoit sur les Provinces-

unies,

unies, n'étoient pas si cachés qu'il n'en transpirât quelque chose: ceux qui sont les moins intéressés dans les affaires, y sont souvent les plus clairvoïans. Frédéric Guillaume prévit que la Paix, que la France venoit de faire avec l'Espagne, pourroit devenir funeste aux Hollandois: il essaïa de détourner l'orage qui menaçoit cette République: Louis XIV., bien-loin d'adopter des sentimens aussi pacifiques, tâcha d'entraîner l'Electeur lui-même dans la guerre qu'il vouloit faire aux Hollandois: il chargea de cette commission le Prince de Furstenberg, qui se rendit à Berlin; & ce Prince vit avec étonnement un Souverain, qui préféroit les sentimens de l'amitié & de la reconnoissance aux amorces de l'intérêt & aux appas de l'ambition.

Il se forma bientôt une Ligue pour le soutien des Provinces-unies: l'Electuer de Brandebourg & celui de Cologne, l'Evêque de Munster & le Duc de Neubourg, signerent ce Traité à Bilefeldt: mais à peine cet engagement fut-il pris, que l'Electeur de 1671.

Cologne & le Duc de Neubourg passerent dans le parti contraire.

1672. La Hollande, attaquée par la France en 1672., harcelée en même tems par l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster, étoit dans une situation à n'oser attendre des secours de la générosité de ses Alliés. Les malheureux font une expérience certaine du cœur humain; le déclin de leur fortune est comme un thermometre, qui indique en même tems le réfroidissement de leurs Amis. Leurs Provinces étoient conquises par Louis XIV.; leurs troupes, intimidées & fugitives; & la Ville d'Amsterdam, sur le point d'être prise: dans cet état comment osoient-elles espérer, qu'un Prince eût l'ame assez magnanime, pour affronter les hasards que cette République avoit à craindre pour elle & pour ses Défenseurs, en s'opposant au Monarque le plus puissant & le plus heureux de l'Europe, dans le cours triomphant de ses prospérités? Cependant ce Défenseur se trouva; & Fréderic Guillaume eut l'ame assez grande, pour conclure une Alliance avec cette République, lors-

lorſque toute l'Europe comptoit la voir ſubmergée par les flots, ſur leſquels elle avoit regné avec un empire ſi abſolu.

Il s'engagea de fournir un corps de vingt mille hommes, dont la moitié devoit être à la païe de la République: l'Electeur & la Hollande ſe promirent de plus de ne point faire de Paix ſéparée avec leurs ennemis: peu de tems après l'Empereur Léopold accéda à cette Alliance.

Cependant les ſuccès rapides de Louis XIV. avoient fait changer la forme du Gouvernement de Hollande: le Peuple, que la calamité publique & les intrigues du Prince d'Orange rendoient furieux, accuſa le Penſionnaire de tous ſes malheurs, & vengea ſur les Freres de Witt avec une cruauté inouie les maux que la Hollande avoit à ſouffrir: Guillaume d'Orange fut élu Stadthouder tumultuairement par le Peuple; & ce Prince âgé de dix neuf ans devint l'ennemi le plus infatigable, que l'ambition de Louis XIV. ait eu à combattre.

L'Electeur Parent du nouveau Stadthou-

houder s'empressa de le secourir : à peine eut-il assemblé ses troupes, qu'il s'avança à Halberstadt où Montécuculi le joignit avec dix mille Impériaux ; il continua incontinent sa marche vers la Westphalie : sur le bruit de son approche, Turenne quitta la Hollande, prit quelques Villes dans le païs de Cleves, & vint à sa rencontre à la tête de trente mille François : la Ville de Groningue évacuée par l'Evêque de Munster, & le siége de Mastricht levé par les François, furent les seuls fruits de cette diversion. L'Electeur vouloit combattre Turenne, & marcher tout-droit au secours des Hollandois ; mais Montécuculi, qui avoit des ordres secrets de ne point agir offensivement, ne voulut point y consentir ; il allégua toute sorte de mauvaises raisons pour en dissuader l'Electeur, qui n'étant pas assez puissant pour agir avec ses propres forces, fut contraint de se conformer aux intentions de l'Empereur : il marcha donc du côté de Francfort au Main, en donnant avis au Prince d'Orange des raisons de sa conduite : cette marche obligea pour-

tant

tant Turenne de repaſſer le Rhin à Andernach, & débarraſſa les Hollandois de trente mille ennemis.

Turenne auroit été ſuivi, ſi la choſe n'avoit dépendu que de l'Electeur : il avoit fait des préparatifs pour paſſer le Rhin à Nirſtein ; mais Montécuculi s'y oppoſa hautement, & lui déclara que les Impériaux ne paſſeroient pas cette riviere : la campagne s'écoula ainſi infructueuſement ; & l'Electeur prit ſes quartiers d'hiver en Weſtphalie.

Les François profiterent de cette inaction : Turenne paſſa le Rhin à Wéſel, s'empara des Duchés de Cleves & de la Marck, & s'avança vers le Wéſer ; & l'Evêque de Munſter tenta inutilement de prendre Bilefeld.

On conſeilla à l'Electeur de remettre ſes affaires à la déciſion d'une bataille : le Prince d'Anhalt étoit de cet avis, & le fortifioit de bonnes raiſons : il ſoutint que ſi Turenne étoit battu, il ſeroit obligé de repaſſer le Rhin ; & que s'il étoit vainqueur, il ne pouvoit pas pourſuivre les troupes vaincues à cauſe qu'il ſe ſeroit trop éloigné des frontieres de la Fran-

cette malheureuſe République : ſi tant de Princes plus puiſſans que lui eûſſent imité en partie ſa générosité, la Hollande auroit été ſauvée plutôt; & l'Electeur ne ſe feroit pas vu contraint de plier ſous la puiſſance du Roi le plus formidable de l'Europe.

Louis XIV. avoit terraſſé les Hollandois, obligé leurs Alliés à les abandonner, & contenu les deux Maiſons d'Autriche dans l'inaction: cependant l'Arc de triomphe, qu'on lui fit ériger devant la porte Saint Denis pour la Conquête de la Hollande, n'étoit pas encore achevé que cette Conquête fut perdue. Les François avoient occupé trop de places, ce qui affoiblit conſidérablement leurs Armées: ils avoient négligé de s'emparer d'Amſterdam, l'ame de cet Etat: les Hollandois lâcherent leurs écluſes pour ſe ſauver: Turenne ne put empêcher la jonction du Prince d'Orange & de Montécuculi: toutes ces choſes jointes enſemble firent perdre aux François leur avantage, & les contraignirent d'évacuer la Hollande. Louis XIV., afin de regagner la ſupériorité d'un autre côté, s'empara de la

Franche-

Franche-comté : Turenne entra dans le Palatinat ; ses troupes y commirent des excès énormes. L'Electeur Palatin, qui de son Château avoit vu bruler plusieurs Villages, s'en plaignit à la Diete ; & l'Empereur, qui avoit tranquillement vu subjuguer la Hollande, sortit de sa léthargie pour secourir l'Empire : il rompit avec le Roi de France ; & c'est peut-être la seule guerre que la Maison d'Autriche ait entreprise pour la sûreté & la défense de l'Allemagne. 1674.

LEOPOLD se joignit à l'Espagne & à la Hollande ; & Frédéric Guillaume s'engagea de conduire seize mille hommes au secours de l'Empire : les Hollandois & les Espagnols lui promirent de le soulager en partie dans l'entretien de ses troupes. Comme Louis XIV. attaquoit l'Empire, la résolution que l'Electeur prit dans cette occasion de le secourir, n'étoit point contraire aux engagemens qui subsistoient avec la France depuis la Paix de Wossen.

LE commencement de cette Campagne fut malheureux pour les Alliés : le Prince d'O-

range

range venoit d'être battu à Senef par le Prince de Condé : Turenne, qui avoit passé le Rhin à Philipsbourg, remporta une victoire sur le vieux Caprara, combattit le Duc de Lorraine Charles IV. à Sintzheim, & marcha de-là à Holtzheim, où il défit Bournonville qui commandoit un gros corps d'Impériaux.

L'ELECTEUR passa le Rhin à Strasbourg, & joignit Bournonville peu de jours après sa défaite : il trouva les Généraux qui commandoient cette Armée, divisés & animés les uns contre les autres, & plus occupés à se nuire qu'à vaincre les ennemis.

DEPUIS la jonction des Brandebourgeois, l'Armée Impériale étoit forte de plus de cinquante mille hommes : l'Electeur, qui cherchoit la gloire & qui vouloit combattre, pressa Bournonville d'y consentir, mais vainement : l'Armée prit le camp de Kokersberg : les Brandebourgeois s'emparerent du petit Château de Woselsheim : & Turenne, qui méditoit un plus grand coup, repassa la Sarre & se retira en Lorraine.

AINSI se perdit infructueusement cette Cam-

Campagne, où les troupes de l'Empire manquant de profiter de leur supériorité, laisserent à leurs ennemis le tems & les moïens de leur porter les coups les plus dangereux: l'Electeur établit ses quartiers depuis Colmar jusqu'à Mast-Munster; & les Impériaux bloquerent Brisac.

TURENNE étoit toujours bien fort vis-à-vis d'une Armée où regnoit la discorde: il reçut un secours de dix mille hommes de l'Armée de Flandre: après avoir reculé comme Fabius, il avança comme Annibal.

L'ELECTEUR avoit prévu ce qui devoit arriver, & il avoit conseillé à Bournonville à différentes reprises de resserrer ses quartiers éparpillés. Bournonville étoit confiant; la retraite des François l'endormoit dans une sécurité dont on ne put pas le faire sortir; il ne voulut jamais consentir à rapprocher ses quartiers. Cependant Turenne passe les défilés de Tan & de Bedfort; pénetre dans les quartiers des Impériaux; en enleve deux; fait prisonnier un Régiment de Dragons (*) Brande-

(*) Régiment de Spar.

debourgeois; bat Bournonville dans le Sundgaw auprès de Muhlhausen ; & poursuit ce Général qui se joint en hâte à l'Electeur, qui avoit assemblé ses troupes à Colmar. Turenne arrive; il présente sa premiere ligne vis-à-vis du front de ce camp qui étoit inattaquable, & le tourne avec la seconde. L'Electeur, posté dans un terrein serré, pris en flanc par Turenne & contrarié par Bournonville, décampa pendant la nuit & repassa le Rhin à Strasbourg.

Les Impériaux leverent le siége de Brisac, & les François devinrent les Maîtres de l'Alsace.

Frederic Guillaume prit ses quartiers en Franconie avec ses Brandebourgeois; les mauvais succès que l'Electeur eut dans cette Campagne, ne doivent pas surprendre ceux qui connoissent les principes selon lesquels se conduit la Cour de Vienne.

Les Ministres de l'Empereur étoient bien inférieurs aux Ministres du Roi de France; & Bournonville ne pouvoit pas se comparer à Turenne.

A Vienne, des Ministres qui n'étoient que poli-

politiques, dressoient dans la retraite de leurs cabinets des projets de campagne qui n'étoient point militaires; & ils prétendoient mener les Généraux par la lisiere, dans une carriere où il faut voler pour la remplir.

A Versailles, des Ministres qui savoient que le détail des expéditions militaires n'étoit pas leur fort, s'en tenoient aux idées générales des projets de campagne, & croïoient les Condés & les Turennes d'assez Grands Hommes, pour s'en rapporter à eux sur la maniere de les exécuter (*).

Les Généraux François, presque souverains dans leurs Armées, s'abandonnoient à la libre impulsion de leur génie: ils profitoient de l'occasion lorsqu'elle se présentoit: au lieu que les ennemis la perdoient souvent par l'envoi de Courriers, qui demandoient à l'Empereur la permission d'entreprendre des choses qui n'étoient plus faisables à leur retour.

L'Em-

(*) Le Cardinal de Richelieu montrant un jour sur une carte l'endroit où Bernard de Weimar devoit passer une riviere: le Général Allemand lui donna séchement sur les doigts, & lui dit: „ M. le Cardinal; votre doigt n'est pas un pont.

L'EMPEREUR, qui dans ses Armées décoroit l'Electeur de la représentation, ne mettoit sa confiance qu'en ses propres Généraux: de-là vint que Montécuculi fit manquer les projets de la Campagne de 1672. & que Bournonville fut cause des malheurs qu'on éprouva en Alsace. Le Conseil de Vienne qui n'étoit point sur les lieux, intimidé par la perte des batailles de Senef, de Sintzheim & de Holtzheim, pensoit que l'Allemagne seroit perdue s'il risquoit la quatrieme: ajoûtons à cela la mésintelligence des Généraux de l'Empereur; & ces raisons prises ensemble firent que Frédéric Guillaume ne parut jamais aussi admirable à la tête des Impériaux qu'à la tête de ses propres troupes.

1675. PENDANT que Turenne assûroit les frontieres de la France par son habileté, le Conseil de Louis XIV. travailloit à le débarrasser d'un ennemi dangereux: & afin de séparer Frédéric Guillaume des Impériaux, la France lui suscita une diversion qui le rappella dans ses propres Etats.

QUOIQU'EN 1673. la Suéde eût fait une Allian-

Alliance défensive avec l'Electeur, la France trouva le moïen de la rompre; & Wrangel entra dans les Marches de Brandebourg à la tête d'une Armée Suédoise.

Le Prince d'Anhalt, qui en étoit Gouverneur, se plaignit amèrement de cette irruption: Wrangel se contenta de lui répondre, que les Suédois se retireroient avec leurs troupes, dès que l'Electeur auroit fait sa Paix avec la France.

Le Prince d'Anhalt informa l'Electeur de la désolation de ses Etats, & des pillages que les Suédois y exerçoient; & comme il avoit trop peu de troupes pour se présenter devant une Armée, l'Electeur approuva qu'il se renfermât dans Berlin pour y attendre son arrivée.

Tandis que les troupes Brandebourgeoises se refaisoient des fatigues de la Campagne d'Alsace dans les quartiers d'hiver de la Franconie; les Païsans de la Marche désespérés des vexations des Suédois s'attrouperent, & remporterent quelques avantages sur leurs Ennemis: ils avoient formé des compagnies:

l'on

l'on voïoit dans leurs drapeaux le nom de l'Electeur, avec cette légende:

POUR LE PRINCE ET POUR LA PATRIE,

NOUS SACRIFIRONS NOTRE VIE.

WRANGEL, qui tenoit pourtant une espece d'ordre parmi les Suédois, tomba malade; & son inaction augmenta les concussions & les pillages: les Eglises n'étoient point épargnées; & l'avidité intéressée du Soldat le poussa aux plus grandes cruautés.

LES Marches, qui soupiroient après leur Libérateur, ne l'attendirent pas longtems: Fréderic Guillaume, qui se préparoit à se venger de la mauvaise foi des Suédois, partit de ses quartiers de la Franconie, & arriva le 11. de Juin à Magdebourg: il fit fermer les portes de cette Forteresse incontinent après son arrivée; & il usa de toutes les précautions possibles, pour dérober aux Ennemis les nouvelles de son approche. L'Armée passa l'Elbe vers le soir, & arriva par des chemins détournés la nuit d'après aux portes de Rathenau: il fit avertir de son arrivée le Baron de

de Brist (*), qui étoit dans cette Ville; & concerta avec lui en secret des moïens de surprendre les Suédois.

Brist s'acquitta habilement de sa commission: il donna un grand souper aux Officiers du Régiment de Wangelin, qui étoient en garnison à Rathenau: les Suédois s'y livrerent sans retenue aux charmes de la boisson; & pendant qu'ils cuvoient leur vin, l'Electeur fit passer la Havel sur différens bateaux à des détachemens d'Infanterie, pour assaillir la Ville de tous les côtés.

Le Général Dörffling, se disant Commandant d'un parti Suédois poursuivi par les Brandebourgeois, entra le premier dans Rathenau: il fit égorger les Gardes; & en même tems toutes les portes furent forcées: la Cavalerie nettoïa les rues; & les Officiers Suédois eurent de la peine à se persuader à leur réveil, qu'ils étoient Prisonniers d'un Prince, qu'ils croïoient encore avec ses troupes dans le fond de la Franconie. Si dans ces

(*) Il étoit Conseiller de Province & très attaché à l'Electeur.

ces tems les postes avoient été établies comme des nôtres, cette surprise auroit presque été impossible ; mais c'est le propre des Grands Hommes de mettre à profit jusqu'aux moindres avantages.

L'Electeur, qui savoit de quel prix sont les momens à la guerre, n'attendit point à Rathenau que toute son Infanterie l'eut joint : il marcha avec sa Cavalerie droit à Naven, afin de séparer le Corps des Suédois qui étoit auprès de Brandebourg, de celui qui étoit auprès de Havelberg : quelque diligence qu'il fît dans cette conjoncture décisive, il ne put point prévenir les Suédois, qui avoient quitté Brandebourg au bruit de son approche, & s'étoient retirés par Naven une heure avant qu'il arrivât : il les suivit avec vivacité ; & il apprit par la déposition des Prisonniers & des Déserteurs, que ce Corps marchoit à Fehrbellin, où il s'étoit donné rendez-vous avec celui de Havelberg.

L'Arme'e Brandebourgeoise consistoit en cinq mille six cens chevaux : elle n'avoit point d'Infanterie, & menoit cependant dou-

ze

ze canons avec elle. Les Suédois comptoient dix Régimens d'Infanterie & huit cens Dragons dans leur camp. Malgré l'inégalité du nombre & la différence des armes, l'Electeur ne balança point d'aller aux Ennemis afin de les combattre.

Le 18. de Juin il marche aux Suédois : il confie feize cens chevaux de fon Avant-garde au Prince de Hombourg, avec ordre de ne rien engager, mais de reconnoître l'Ennemi. Ce Prince part ; & après avoir traverfé un bois, il voit les troupes Suédoifes campées entre les Villages de Hackenberg & de Tornow, aïant un marais à leur dos, le pont de Fehrbellin au de-là de leur droite, & une plaine rafe devant leur front : il pouffe les grandes gardes, les prourfuit & les mene battant jufqu'au gros de leur Corps ; les troupes fortent en même tems de leur camp, & fe rangent en bataille : le Prince de Hombourg, plein d'un courage brillant, s'abandonne à fa vivacité, & engage un combat qui auroit eu une fin funefte, fi l'Electeur averti du danger dans lequel il fe trouvoit, ne fût accouru à fon fecours.

FREDERIC Guillaume, dont le coup-d'œil étoit admirable & l'activité étonnante, fit dans l'instant sa disposition : il profita d'un tertre pour y placer sa batterie ; il en fit faire quelques décharges sur les Ennemis : l'Infanterie Suédoise en fut ébranlée : & lorsqu'il vit qu'elle commençoit à flotter, il fondit avec toute sa Cavalerie sur la droite des Ennemis, l'enfonça & la défit : les Régimens Suédois du corps & d'Ostrogothie furent entiérement taillés en piéces ; la déroute de la droite entraîna celle de la gauche ; les Suédois se jetterent dans des marais où ils furent tués par les Païsans, & ceux qui se sauverent, s'enfuirent par Fehrbellin où ils rompirent le pont derriere eux.

IL est digne de la majesté de l'Histoire, de rapporter la belle action que fit un Ecuïer de l'Electeur dans ce combat : l'Electeur montoit un cheval blanc : Froben son Ecuïer s'apperçut que les Suédois tiroient plus sur ce cheval, qui se distinguoit par sa couleur, que sur les autres : il pria son maître de le troquer contre le sien, sous prétexte que ce-

lui

lui de l'Electeur étoit ombrageux; & à peine ce fidele Domestique l'eut-il monté quelques momens, qu'il fut tué & sauva ainsi par sa mort la vie à l'Electeur.

Ce Prince, qui n'avoit point d'Infanterie, ne put ni forcer le pont de Fehrbellin, ni poursuivre l'Ennemi dans sa fuite: il se contenta d'établir son camp sur ce champ de bataille, où il avoit acquis tant de gloire: il pardonna au Prince de Hombourg, d'avoir exposé avec tant de légereté la fortune de tout l'Etat, en lui disant: „ Si je vous jugeois selon la rigueur des Loix militaires, „ vous auriez mérité de perdre la vie; mais „ à Dieu ne plaise que je ternisse l'éclat d'un „ jour aussi heureux, en répandant le sang „ d'un Prince qui a été un des principaux „ instrumens de ma victoire!"

Les Suédois perdirent deux étendarts, huit drapeaux, huit canons, trois mille hommes & grand-nombre d'Officiers, dans cette journée aussi célebre que décisive.

Dörffling arriva avec l'Infanterie, les poursuivit le lendemain, fit beaucoup de Pri-

fonniers, & reprit avec leur bagage une partie du butin qu'ils avoient fait dans les Marches de Brandebourg. L'Armée Suédoise, qui étoit fondue & réduite à quatre mille combattans, se retira par Ruppin & Witstock, dans le Duché de Mecklenbourg.

Peu de Capitaines ont pu se vanter d'avoir fait une Campagne pareille à celle de Fehrbellin : l'Electeur forme un projet aussi grand que hardi, & l'exécute avec une rapidité étonnante : il enleve un quartier des Suédois, lorsque l'Europe le croïoit encore en Franconie : il vole aux plaines de Fehrbellin où les Ennemis s'assembloient : il rétablit un combat engagé avec plus de courage que de prudence ; & avec un corps de Cavalerie inférieur & harassé des fatigues d'une longue marche, il parvient à battre une Infanterie nombreuse & respectable, qui avoit subjugué par sa valeur l'Empire & la Pologne : par l'habileté de sa conduite, il laisse à juger ce qu'il auroit fait, s'il avoit été le maître d'agir en Alsace selon sa volonté : cette expédition aussi brillante que valeureu-

se

se mérite qu'on lui applique le VENI, VIDI, VICI, de César : il fut loué par ses Ennemis, béni par ses Sujets ; & sa postérité datte de cette fameuse journée, le point d'élévation où la Maison de Brandebourg est parvenue dans la suite.

LES Suédois battus par l'Electeur furent déclarés Ennemis de l'Empire, pour l'avoir attaqué dans un de ses Membres : s'ils avoient été secondés de la fortune, peut-être auroient-ils trouvé des Alliés.

L'ELECTEUR, fort des secours des Impériaux & des Danois, attaqua à son tour les Suédois dans leurs Provinces : il entra en Poméranie, & se rendit maître des trois principaux passages de la Pene.

LES Brandebourgeois prirent la Ville de Wolgast & l'Ile de Wollin ; & Wismar ne se rendit aux Danois, qu'après que le Prince de Hombourg les eut joints avec un renfort des troupes Electorales.

LES intérêts, qui lioient également le Roi de Dannemarck & le Grand Electeur dans la guerre qu'ils faisoient aux Suédois, furent 1676.

resserrés plus étroitement par une Alliance qu'ils conclurent ensemble au commencement de l'année 1676.

La forte Garnison que les Suédois avoient à Stralsund, incommodée du voisinage des troupes Brandebourgeoises, tenta pendant l'hiver de les déloger de l'Ile de Wollin: Mardefelt y passa avec un détachement Suédois, & assiégea les troupes Electorales qui en défendoient la Capitale. La vigilance du Maréchal Dörffling leur fit païer assez cher leur entreprise: il rassembla quelques-uns de ses quartiers, passa dans l'Ile de Wollin, battit Mardefelt & l'auroit entierement défait, si le Suédois n'eût gagné ses vaisseaux en hâte & ne se fut sauvé à Stralsund.

Au commencement de la Campagne la Baltique se vit couverte de deux puissantes Flottes, qui bloquerent les Suédois dans leurs Ports & les empêcherent d'envoïer des secours en Poméranie: l'une étoit la Flotte que les Hollandois envoïoient au secours des Alliés, commandée par l'Amiral Tromp le plus grand Marin de son siécle; & l'autre

étoit

étoit celle du Roi de Dannemarck, ſous les ordres de l'Amiral Juhl qui ne le cédoit gueres en réputation au premier: les Capres Brandebourgeois ſe diſtinguerent même dans cette Campagne, & firent des priſes ſur les Suédois.

Cette Nation, prévoïant qu'il lui ſeroit impoſſible de réſiſter au nombre d'Ennemis qu'elle venoit de s'attirer, haſarda quelques propoſitions de Paix, pour détacher l'Electeur de ſes Alliés & peut-être même pour le commettre avec eux: voici comme la Suéde s'y prit.

Wangelin, qui avoit été fait Priſonnier à Rathenau, fit quelques ouvertures, promit de grands avantages, & ſe ſervit de toutes les ſéductions de la Politique, pour engager l'Electeur à ſe réconcilier avec la Suéde: mais Frédéric Guillaume, loin d'entrer dans aucune négociation, rejetta loin de lui des propoſitions auſſi contraires à ſa gloire.

Il ſe mit à la tête de ſes troupes, & prit Anclam malgré l'oppoſition qu'y mit le Général Konigsmarck: il tourna enſuite ſes ar-

mes victorieuses vers Stettin, qu'il se contenta de bloquer, la saison étant trop avancée pour en faire le siége dans les formes.

1677. La Campagne suivante s'ouvrit sur mer par une bataille navale, où la Flotte Suédoise fut défaite par celle des Danois. Charles XI., qui n'avoit été que pupille jusqu'alors, parvenu à l'âge de majorité, commença à paroître comme Roi: il se mit à la tête de son Armée; & pour son coup d'essai, il gagna la fameuse bataille de Lunden en Scanie, où Christian V. fut mis en fuite, après avoir laissé six mille hommes sur la place.

La fortune des Suédois, qui prévaloit contre le Roi de Dannemarck, devenoit impuissante contre l'Electeur: cette Campagne de Poméranie fut pour les Suédois une des plus malheureuses.

L'Electeur, qui pendant l'hiver avoit bloqué Stettin, fit ouvrir la tranchée le 6. de Juin devant cette place: les Brandebourgeois attaquerent cette Ville par la rive gauche de l'Oder; & les Lunébourgeois, qui s'étoient joints à l'Electeur, pousserent leurs approches

du côté de la rive droite de cette riviere: le siége dura six mois de tranchée ouverte.

Les Fortifications de Stettin consistoient dans des boulevarts de terre, entourés d'un fossé & défendus par une mauvaise contrescarpe; quelques redoutes étoient ses seuls ouvrages extérieurs: selon la méthode dont on se sert pour assiéger les places à présent, cette bicoque auroit été incapable de faire une longue résistance: alors les troupes de l'Electeur, accoutumées aux guerres de campagne, n'avoient point l'expérience des siéges: elles étoient excellentes pour des coups de main; mais elles menoient peu de gros canons, peu de mortiers avec elles; & elles manquoient sur-tout d'habiles Ingénieurs.

Stettin capitula le 14. Décembre: la Garnison étoit réduite à trois cens hommes; & les Relations de ces tems assûrent, que les Assiégeans y perdirent dix mille hommes: il paroît cependant clairement que ce nombre a été grossi, soit que ces Auteurs crussent qu'un siége ne devenoit fameux qu'à proportion du monde qu'il coûtoit, soit qu'ils fus-

ſent trompés eux-mêmes par de fauſſes nouvelles: les plus grandes Forterefſes maçonnées, caſematées & minées que de grandes Armées aſſiégent, ne coûtent pas auſſi cher aux Princes qui les prennent, que ce mauvais retranchement coûta, ſelon ces Auteurs, aux Brandebourgeois.

Aprés la priſe de cette Ville les Lunébourgeois ſe retirerent chez eux.

Les avantages brillans, que l'Electeur remporta ſur ſes Ennemis, ne firent pas ſur la Cour Impériale l'impreſſion favorable à laquelle on devoit s'attendre: l'Empereur vouloit avoir de foibles Vaſſaux & de petits Sujets, & non pas des Princes riches & des Electeurs puiſſans: comme ſa Politique tendoit au Deſpotisme, il comprenoit de quelle importance il étoit de tenir les Princes dans la médiocrité & dans l'impuiſſance: ſes Conſeillers (& entr'autres un certain Hocherus) eurent même l'impudence de dire: „ Qu'on „ voïoit à Vienne avec chagrin, qu'un nou„ veau Roi des Vandales s'aggrandît ſur les „ bords de la Baltique". Ou'il falloit le ſouf-

frir

frir & se taire; ou il falloit avoir des moïens pour l'empêcher.

PENDANT que les expéditions militaires de l'Electeur n'étaloient qu'une suite de prospérités & de triomphes; Louis XIV. donnoit des loix à l'Europe, & lui prescrivoit des conditions de Paix. Par ce Traité la France resta en possession de la Franche-comté qui lui fut annexée pour jamais, d'une partie de la Flandre Espagnole; & de la Forteresse de Fribourg. Après que cette Paix eut été signée à Nimegue; le Prince d'Orange tenta vainement de la rompre, en livrant l'inutile combat de Saint Denis, où le Duc de Luxembourg triompha malgré la ruse & la mauvaise foi de son Adversaire. Les Hollandois, en faisant cette Paix, avoient pensé à eux & point à leurs Alliés: Frédéric Guillaume leur reprocha leur ingratitude; mais la chose étoit dès-lors sans remede. 1678.

LA France proposa à l'Electeur, de rendre aux Suédois les Conquêtes qu'il avoit faites sur eux; & de les indemniser des frais de la guerre: il auroit été difficile que Louis XIV.

eût prescrit des conditions plus humiliantes, à un Prince abattu par ses défaites: aussi l'Electeur n'en voulut-il point entendre parler: ses voeux s'élevoïent plus haut, & il espéroit de conserver par des Traités ce qu'il avoit acquis par des combats: il gagna plus par ses négociations à la Paix de Westphalie, qu'il ne gagna pendant tout le cours de sa vie par les armes & par ses nombreuses victoires.

La guerre continua en Poméranie: les Suédois enleverent sur l'Ile de Rugen deux détachemens, l'un Danois, l'autre Brandebourgeois, chacun fort de six cens hommes: & le Roi de Dannemarck perdit Christiania & l'Ile de Blékingen.

La fortune de l'Electeur, ou (pour mieux dire) son habileté, n'étant assujettie à aucun hasard, parut dans cette guerre également stable: il reçut un secours de quatre mille Lunébourgeois, avec lesquels & à l'aide des Vaisseaux Danois il fit une descente dans l'Ile de Rugen, en chassa les Suédois, & leur enleva la Fehrschantz: il s'empara tout-de-suite de l'Ile de Bornholm, passa à Stralsund, &

fit bombarder cette Ville avec tant de vivacité qu'elle se rendit au bout de deux jours: il termina enfin cette belle Campagne par la prise de Gripswalde.

Il sembloit que la fortune se plût à fournir des occasions à ce Prince, où il pût déploier ses grands talens: à peine avoit-il fini sa Campagne, qu'il apprit que le Général Horn étoit venu de la Livonie inonder la Prusse avec seize mille Suédois.

Il reçut cette nouvelle sans étonnement, & y remédia sans embarras: son esprit fertile en expédiens lui fournissoit en foule des projets, dont il ne lui restoit à faire que le choix & l'application: il pensa & il exécuta dans le même moment: le Général Görtz fut détaché avec trois mille hommes; il arriva heureusement à Konigsberg où il se joignit à Hohendorff, & se tint dans l'inaction jusqu'à l'arrivée de l'Electeur.

Pour fortifier son parti, Frédéric Guillaume fit une Alliance défensive avec ces mêmes Hollandois, qui l'avoient abandonné avec tant de lâcheté: il les dispensa de lui

paier

paier les subsides arriérés, leur fit la cession réelle du Fort de Schenck, & n'en reçut en récompense que de frivoles garanties, que ces Républicains ingrats refuserent même d'accomplir.

Les Suédois avançoient en attendant, & faisoient des progrès en Prusse : ils avoient brûlé en passant le Fauxbourg de Memel, & s'étoient emparés de Tilse & d'Insterbourg ; leurs troupes s'étoient étendues, & leurs partis couroient tout le païs.

1679. L'Electeur répara bientôt ces pertes par sa prodigieuse diligence : le 10. de Janvier il part de Berlin ; se met à la tête de neuf mille hommes, avec lesquels Dörffling avoit pris les devans ; il passe la Vistule le 15. précédé par la terreur de son nom qui étoit devenu redoutable aux Suédois : Horn se confond à son approche ; il perd l'espérance de résister au Vainqueur de Fehrbellin ; il se retire, & ses troupes se découragent : Görtz profite de ce trouble, le suit, le harcele, le retarde ; & ce commencement de désordre fait perdre huit mille hommes

mes aux Suédois : un grand nombre de Païsans, qui s'étoient joints au Corps de Görtz, se jetterent sur les traîneurs & sur ceux qui s'écartoient de l'Armée Suédoise, les firent Prisonniers, ou les massacrerent.

L'Electeur, qui ne perdoit pas ses momens dans l'oisiveté, se trouvoit sur les bords du Frisch Haff ; il avoit fait préparer des traîneaux, sur lesquels il mit toute son Infanterie & ses troupes dans l'ordre où elles devoient combattre ; la Cavalerie à leurs côtés suivoit l'Electeur, qui faisoit de cette façon étrange & nouvelle sept grands milles d'Allemagne par jour ; on étoit surpris de voir cette course de traîneaux d'une Armée sur la glace unie d'un golfe, qui deux mois auparavant avoit été couvert de vaisseaux de toute la Terre que le commerce de la Prusse y attiroit.

La marche de l'Electeur avec son Armée ressembloit au spectacle d'une fête galante & superbe : l'Electrice & toute sa Cour étoient avec lui sur des traîneaux ; & ce Prince étoit reçu dans tous les endroits où

il

il passoit, comme le Libérateur de la Patrie.

ARRIVE' à Labiaw, il détacha le Général Tréfenfeldt avec cinq mille chevaux, pour arrêter les Suédois & lui donner le tems de les joindre : il fit le même jour une traite considérable sur le golfe de Courlande, & arriva le 19. de Janvier avec son Infanterie à trois milles de Tilse, où les Suédois avoient leur quartier : il apprit le même jour, que Tréfenfeldt avoit battu deux Régimens des Ennemis auprès de Splitter, & qu'il leur avoit pris vingt huit drapeaux (*) & étendarts, deux paires de timbales & sept cens chariots de bagage.

LES Suédois battus par Tréfenfeldt, harcelés par Görtz & intimidés par le voisinage de l'Electeur, abandonnerent Tilse & se retirerent du côté de la Courlande : Görtz atteignit leur Arriere-garde forte de quatorze cens hommes entre Schultzen-Krug & Cuadjuc,

(*) Ou les Suédois étoient extrêmement fondus, pour avoir eu tant de Drapeaux auprès d'un Corps aussi foible, ou il s'est glissé quelque faute de nombre : j'aurois hésité de rapporter ce fait, s'il n'étoit pas constaté par différentes Relations qui se trouvent dans les Archives Roïales.

jac, & la défit entierement: il revint d'un côté & Tréfenfeldt de l'autre, tous deux chargés de trophées, ramenant le butin que les Ennemis avoient fait, & conduisant avec eux grand nombre de Prisonniers.

La retraite des Suédois ressembloit à une déroute; de seize mille qu'ils étoient, à peine trois mille retournerent-ils en Livonie: ils étoient entrés en Prusse comme des Romains; ils en sortirent comme des Tartares.

Ainsi se termina cette expédition unique dans son espece, dans laquelle le génie de l'Electeur se déploïa tout entier, où ni la rigueur de la saison dans ce climat sauvage, ni la longueur du chemin de l'Oder jusqu'aux frontieres de la Livonie, ni les fatigues, le nombre des Ennemis, où rien enfin ne l'arrêta.

Cette Campagne si bien projettée, si bien exécutée, ne valut à l'Electeur que de la réputation: c'est la monnoie des Héros; mais ce n'est pas toujours celle dont les Princes se contentent.

Les Ennemis de Frédéric Guillaume l'avoient

voient attiré de l'Alſace dans la Marche, & de la Poméranie en Pruſſe: à peine en eut-il expulſé les Suédois, que les cris de ſes Sujets lui annoncerent que trente mille François, ſous les ordres du Général Calvo, étoient entrés dans le Duché de Cleves.

Louis XIV. inſiſtoit ſur l'entier rétabliſſement des Suédois, & rien ne put le fléchir ſur cet article : Colbert rejetta avec hauteur toutes les propoſitions que lui avoient faites les Miniſtres de l'Electeur.

La partie devenoit trop inégale: l'Electeur de Brandebourg & le Roi de Dannemarck, qui étoient reſtés les ſeuls Champions dans la lice, ne pouvoient pas l'emporter de haute-lutte ſur Charles XI. & ſur Louis XIV. enſemble: malgré la répugnance que l'Electeur avoit de ſe déſiſter de ſes Conquêtes, il fit pour quinze jours une Treve avec les François, & leur remit les Villes de Wéſel & de Lipſtadt juſqu'à l'entiere concluſion de la Paix.

Ce terme s'étant écoulé ſans qu'on eût pu convenir de rien, Créqui entra avec dix

mille hommes dans la Principauté de Minden: les Lunébourgeois l'y joignirent; & ces troupes renfermerent conjointement entre elles & le Wéser, un Corps Brandebourgeois que le Général Spar commandoit: c'étoit le même Régiment de Dragons fait prisonnier en Alsace, qui fut pris auprès de Minden pour la seconde fois; depuis l'Electeur le supprima entierement.

FREDERIC Guillaume abandonné par l'Empereur, & ne recevant que des refus de la part des Hollandois, qui étoient bien éloignés de remplir leur garantie, résolut enfin de s'accommoder. Il envoïa le Baron de Meinder à Saint Germain en Laye où la Cour de France se tenoit, & où l'on convint après beaucoup de difficultés des conditions suivantes: à savoir, que le Traité de Westphalie serviroit de base à cette Paix; que l'Electeur auroit en propriété tous les péages des Ports de la Poméranie ultérieure, avec les Villes de Camin, Gartz, Greiffenberg & Wildenbruck: il consentit de son côté, à remettre les Suédois en possession de

toutes

toutes les Conquêtes qu'il avoit faites sur eux, & à ne point assister le Roi de Dannemarck; moïennant quoi la France évacua ses Provinces de Westphalie, & lui païa trois cens mille ducats, pour l'indemniser des dommages que les troupes de Créqui avoient faits dans ses Etats.

CETTE Paix ainsi conclue & ratifiée fut mise en exécution, sans qu'aucun incident en suspendît l'accomplissement.

LE Roi de Dannemarck ne tarda point à suivre l'exemple de l'Electeur: il fit sa Paix avec la France & la Suéde à Fontainebleau; avec cette différence, que l'Electeur y trouva du moins quelques avantages, & que le Roi de Dannemarck, pour avoir attendu trop longtems, n'en profita en aucune maniere.

LA Paix de Saint Germain termina les exploits militaires de Frédéric Guillaume; ses dernieres années furent pacifiques & s'écoulerent avec moins d'éclat: cependant son grand génie se manifesta jusque dans les moindres actions de sa vie.

LES vertus de ce Prince se modifioient

selon

ſelon les circonſtances où il ſe trouvoit, paroiſſant tantôt plus héroïques & plus ſublimes, tantôt plus douces & plus ſecourables.

Un préjugé aſſez général fait que la plupart des hommes idolâtrent l'heureuſe témérité des Ambitieux: l'éclat brillant des vertus militaires offuſque à leurs yeux la douceur des vertus civiles: ils préferent les Eroſtrates qui brulent les Temples aux Amphions qui élevent des Villes, & les victoires d'Octave au regne d'Auguſte.

Frederic Guillaume étoit également admirable, à la tête de ſes Armées où il paroiſſoit comme le Libérateur de ſa Patrie, & à la tête de ſon Conſeil où il adminiſtroit la Juſtice à ſes Peuples: ſes belles qualités lui attiroient la confiance de ſes Voiſins; ſon équité lui avoit élevé une eſpece de Tribunal ſuprême, qui s'étendoit au delà de ſes frontieres, & d'où il jugeoit ou concilioit des Souverains & des Rois: il fut choiſi Médiateur entre le Roi de Dannemarck & la Ville de Hambourg; Chriſtian V. reçut cent vingt cinq mille écus de cette

Ville,

Ville, qui étoit une éponge que les Danois pressoient dans le besoin; elle auroit été mise à sec sans l'appui de Frédéric Guillaume.

L'ORIENT rendit un hommage à ce Prince, dont la réputation avoit pénétré jusqu'aux frontieres d'Asie: Murad Géray Cham des Tartares rechercha son amitié par une Ambassade; l'Interprete du Budziak avoit un nez de bois & point d'oreilles; & l'on fut obligé d'habiller l'Ambassadeur, dont les haillons ne couvroient pas la nudité, avant que de l'admettre à la Cour.

L'ELECTEUR recherché des Tartares se fit respecter des Espagnols: cette Cour lui devoit des subsides dont il ne pouvoit obtenir le paiement: il envoïa vers la Guinée neuf petits vaisseaux dont il s'étoit servi dans la Baltique; & cette Escadre médiocre enleva un gros vaisseau de guerre Espagnol, qu'elle conduisit dans le Port de Konigsberg.

1680. ENVIRON dans ce tems Frédéric Guillaume entra en possession du Duché de Magdebourg, qui fut à jamais incorporé à l'Electorat de Brandebourg, après la mort du dernier

nier Administrateur qui étoit un Prince de la Maison de Saxe.

L'ELECTEUR eut depuis, comme Directeur du Cercle de Westphalie, la commission Impériale de protéger les Etats de l'Ost-Frise contre leur Prince qui les chicanoit sur leurs privileges: & comme il avoit le droit de Succession éventuelle sur cette Principauté, il profita de cette occasion pour mettre Garnison Brandebourgeoise à Gritzil, & il établit à Embden une Compagnie de Négocians, qui commercerent en Guinée & y bâtirent le Grand-Friedrichsbourg.

CES petits progrès n'étoient pas comparables à ceux de Louis XIV: ce Monarque avoit fait de la Paix un tems de Conquêtes; il avoit établi des Chambres de réunion, qui par l'examen d'anciennes chartres & d'anciens documens, lui adjugeoient des Villes & des Seigneuries dont il se mettoit en possession, sous prétexte qu'ils étoient originairement des Fiefs ou des dépendances de la Préfecture de Strasbourg & de l'Alsace.

L'EMPIRE, épuisé par une longue guerre,

 se

se contenta d'en faire par écrit des reproches à Louis XIV.: mais l'Electeur, qui n'avoit
1681. point été compris dans la Paix de Nimegue, refusa de signer cette Lettre, & conclut une Alliance avec l'Electeur de Saxe & le Duc de Hanover, pour le maintien de la Paix de Westphalie & de Saint-Germain.

1682. LOUIS XIV., qui ne vouloit point être troublé par l'Empereur ni par l'Empire dans ses Conquêtes pacifiques, fit jouer des ressorts en Orient qui ne tardèrent pas à mettre Léopold dans des embarras extrêmes.

IL s'en falloit de deux ans que la Treve, que les Infideles avoient faite avec les Chrétiens (*), ne fût écoulée: cependant les Turcs, appellés par les Protestans de Hongrie qui s'é-
1683. toient révoltés contre la Maison d'Autriche, vinrent avec une Armée formidable jusqu'aux portes de Vienne.

LEOPOLD, qui de même que les Princes de sa Maison n'étoit pas guerrier, se sauva à Lintz malgré toute sa hauteur: cependant Vienne fut secourue par Jean Sobieski Roi de

(*) Après la Bataille de Saint Gottard.

de Pologne, un des Grands Hommes de son siécle; & l'Empereur rentra à Vienne avec moins de gloire que de bonheur. Il ne vouloit plier, ni devant la France qui investissoit Luxembourg, ni devant le Turc qui avoit assiégé sa Capitale; quoique dans l'impuissance de résister à aucun de ses Ennemis. Les représentations du Pape, des Electeurs de Brandebourg & de Baviere, & des principaux Princes de l'Allemagne, le porterent enfin à conclure une Treve avec la France, qui fut signée le 15. d'Août 1684. 1684.

L'ELECTEUR fit la même année une Alliance avec les Cercles de la Basse Saxe & de la Westphalie, pour leur commune défense: on y stipula que les Princes, qui rassembleroient les troupes confédérées, tireroient des contributions des Etats voisins; ces traits caractérisent trop les mœurs de ces tems là pour les omettre.

L'ELECTEUR avoit des prétentions sur les Duchés de Jägerndorff, Ratibor, Oppelen, Brieg, Wolaw & Lignitz, situés en Silésie: ces Duchés lui étoient dévolus en toute justi-

ce, par des Traités de Confraternité faits avec les Princes qui les avoient possédés, & confirmés par les Rois de Boheme: il se flatta d'avoir trouvé une conjoncture favorable, pour demander à l'Empereur qu'il fit justice à ses prétentions; & il sollicita en même tems l'investiture de Magdebourg. Léopold, qui ne connoissoit de droits que les siens, de prétentions que celles de la Maison d'Autriche, & de justice que sa fierté, accorda
1685. ce qu'il ne pouvoit pas refuser, c'est à dire, l'investiture du Duché de Magdebourg: il fit une tentative pour obtenir deux mille hommes de troupes Brandebourgeoises, qu'il vouloit faire servir dans la guerre contre les Turcs; mais l'Electeur étoit trop mécontent de lui pour les lui accorder; deux mille Brandebourgeois se joignirent aux troupes de Sobieski, & aiderent les Polonois à repousser les Turcs qui les attaquoient.

Tous les évenemens sembloient concourir aux avantages de l'Electeur. Louis XIV., dont la Politique avoit protégé les Protestans d'Allemagne contre l'Empereur, per-

sécuta

sécuta ceux de son Roïaume qui étoient inquiets & remuans, & il troubla la France par la révocation du fameux Edit de Nantes : il se fit une émigration dont on n'avoit gueres vu d'exemples dans l'Histoire : un Peuple entier sortit du Roïaume par esprit de parti en haine du Pape, & pour recevoir sous un autre ciel la Communion sous les deux Especes : quatre cens mille ames s'expatrierent ainsi, & abandonnerent tous leurs biens pour détonner dans d'autres Temples les vieux Pseaumes de Clément Marot : beaucoup enrichirent l'Angleterre & la Hollande de leur industrie : vingt mille François s'établirent dans les Etats de l'Electeur ; leur nombre répara en partie le dépeuplement causé par la guerre de trente ans : Frédéric Guillaume les reçut avec la compassion qu'on doit aux malheureux, & avec la générosité d'un Prince qui encourage les Possesseurs d'Arts utiles à ses Peuples : cette Colonie prospéra toujours, & récompensa son Bienfaiteur de sa protection : l'Electorat de Brandebourg puisa depuis dans son propre sein

une infinité de marchandises, qu'auparavant il avoit été obligé d'acheter de l'Etranger.

FREDERIC Guillaume s'apperçut que sa piété le brouilleroit avec Louis XIV.; & comme on regardoit en France de mauvais oeil l'asile qu'il avoit accordé aux Réfugiés, il contracta de nouvelles liaisons avec l'Empereur, & lui envoia sous la conduite du Général Schöning, huit mille hommes pour s'en servir contre les Turcs en Hongrie. Ces
1686. troupes eurent grande part à la prise de Bude; elles acquirent une réputation distinguée à l'assaut général de cette Ville où elles entrerent des premieres: l'Empereur leur refusa cependant après cette Campagne des quartiers en Silésie, & elles retournerent hiverner dans la Marche de Brandebourg: en récompense de ce service l'Empereur céda ensuite le Cercle de Swibus à l'Electeur, en forme de dédommagement de ses justes prétensions.

LE refuge des François à Berlin, & les secours que l'Electeur avoit accordés à l'Empereur, acheverent d'indisposer Louis XIV. contre lui; & il lui refusa de lui continuer

le

le subside annuel qu'il lui païoit depuis la Paix de Saint-Germain.

CEPENDANT Louis XIV. violoit ouvertement la Treve qu'il avoit conclue avec l'Empereur, sous prétexte de remplir l'esprit du Traité de Nimegue : il s'emparoit d'un grand nombre de places de la Flandre : il prit Treves & en fit raser les ouvrages ; & l'on travailloit à force à relever les Fortifications de Huningue : il soutenoit les prétentions de Charlotte Princesse Palatine, épouse du Duc d'Orléans, sur quelques Baillages du Palatinat, droits ausquels elle avoit renoncé par son contract de mariage : un Voisin aussi entreprenant donna enfin l'alarme à l'Allemagne ; & les Cercles de Suabe, de Franconie & du Bas-Rhin firent une Alliance à Augsbourg, pour se garantir des entreprises continuelles que formoit l'ambition de ce Monarque.

TANT de sujets de plaintes ne purent exciter l'Empereur à s'en faire raison : la guerre des Turcs rendoit Léopold circonspect, & le gouvernement foible d'Espagne ne sortoit 1687.

point de sa léthargie : nous verrons cependant dans la suite que l'Election du Prince de Furstenberg, que le Chapitre de Cologne fit par les intrigues de la France, obligea enfin l'Empereur de rompre avec un Voisin, dont les entreprises ne gardoient aucunes mesures, & qui ne connoissoit aucunes bornes à sa puissance.

L'ELECTEUR ne vit point le commencement de cette guerre : il accorda pour la seconde fois sa protection à la Ville de Hambourg, que le Roi de Dannemarck assiégeoit en personne ; ses Envoïés, Paul Fuchs & Schmettau, firent consentir Frédéric V. de lever son camp de devant cette Ville, & de rétablir toutes les choses sur le pied où elles étoient avant cette nouvelle entreprise. Environ dans ce tems le Duc de Weissenfels s'accorda avec l'Electeur, sur les quatre Baillages démembrés du Duché de Magdebourg dont ce Duc étoit en possession: l'Electeur acheta celui de Burg pour trente quatre mille écus, & renonça aux prétentions qu'il avoit sur ceux de Querfurt, Juterbock & Damme.

LE

Le Nord fut sur le point d'être troublé inopinément par les différends que le Roi de Dannemarck eut avec le Duc de Gottorp, touchant la Paix de Roschild par laquelle le Roi de Suéde Charles Gustave avoit procuré à ce Duc l'entiere Souveraineté de ses Etats: les Danois en haine de cette Paix chasserent ce Prince du Sleswick, & déclarerent qu'ils étoient résolus de conserver la possession de ce Duché comme celle du Dannemarck même: l'Empereur Léopold voulut se mêler de ces différends; mais le Roi de Dannemarck ne consentit de s'en remettre de ses intérêts qu'entre les mains de l'Electeur de Brandebourg: on tint des Conférences à Hambourg & à Altena; Frédéric V. offrit au Duc de Gottorp de lui céder de certains Comtés, dont les produits égaleroient les revenus du Sleswick à l'exception de la Souveraineté; le Duc refusa ces offres: l'Electeur n'eut point la satisfaction de conclure l'accommodement, & la mort termina sa Régence glorieuse.

Frederic Guillaume avoit été attaqué 1688.

de la goute depuis longtems ; cette maladie dégénera par la fuite en hydropifie: il fentit les progrès de fon mal, & vit les approches de la mort avec une fermeté inébranlable: deux jours avant fa fin il fit affembler fon Confeil; après avoir affifté aux délibérations, & avoir décidé toutes les affaires avec un jugement fain & une liberté d'efprit entiere, il tint un difcours à fes Miniftres, les remercia des fideles fervices qu'ils lui avoient rendus, & les exhorta à fervir fon Fils avec ce même attachement: après quoi il s'adreffa au Prince Electoral, lui expofa les devoirs d'un bon Prince, & lui fit une courte analyfe de l'état où il laiffoit fes affaires; il lui recommanda affectueufement de fecourir le Prince d'Orange dans l'expédition qu'il méditoit fur l'Angleterre; il infifta fur-tout fur l'amour & la confervation des Peuples qu'il alloit gouverner, & les lui recommanda comme un bon Pere peut recommander fes Enfans en mourant: il fit enfuite quelques actes de piété, & attendit tranquillement la mort: il expira le 28. d'A-

vril

vril 1688. avec cette indifférence héroïque dont il avoit donné tant de marques dans le cours fortuné de ses Victoires.

Il eut deux Femmes, Henriette d'Orange Mere de Frédéric III. qui lui succéda, & Dorothée de Holstein Mere des Marckgraves Philippe, Albert & Louis, & des Princesses Elisabeth Sophie & Marie Amélie.

Frederic Guillaume avoit toutes les qualités qui font les Grands Hommes, & la Providence lui fournit toutes les occasions pour les déploïer ; il donna des marques de prudence dans un âge où la jeunesse n'en donne que de ses égaremens : il n'abusa jamais de ses vertus héroïques, & n'emploïa sa valeur qu'à défendre ses Etats & secourir ses Alliés : il étoit prévoïant & sage, ce qui le rendoit grand Politique : il étoit laborieux & humain, ce qui le rendoit bon Prince : insensible aux séductions dangereuses de l'amour, il n'eut de foiblesse que pour sa propre Epouse : s'il aimoit le vin & la société, c'étoit cependant sans s'abandonner à une débauche outrée ; son tempérament vif & co- Portrait.

 lere

lere le rendoit ſujet aux emportemens; mais s'il n'étoit pas maître du premier mouvement, il l'étoit toujours du ſecond, & ſon coeur réparoit avec abondance les fautes, qu'un ſang trop facile à émouvoir lui faiſoit commettre: ſon ame étoit le ſiége de la vertu; la proſpérité n'avoit pu l'enfler, ni les revers l'abattre: magnanime, débonnaire, généreux, humain, il ne démentit jamais ſon caractere; il devint le Reſtaurateur & le Défenſeur de ſa Patrie, le Fondateur de la puiſſance du Brandebourg, l'Arbitre de ſes égaux, l'honneur de ſa Nation; & pour le dire enfin en un mot, ſa vie fait ſon éloge.

Comparaiſon.

DANS ce ſiécle trois hommes attirerent ſur eux l'attention de toute l'Europe; Cromwel, qui uſurpa l'Angleterre & couvrit le parricide de ſon Roi d'une modération apparente & d'une Politique ſoutenue; Louis XIV., qui fit trembler l'Europe devant ſa puiſſance, protégea tous les talens & rendit ſa Nation reſpectable dans tout l'Univers; Frédéric Guillaume, qui avec peu de moïens fit de grandes choſes, ſe tint lui ſeul lieu de

Miniſtre

Miniſtre & de Général, & rendit floriſſant un Etat qu'il avoit trouvé enſéveli ſous ſes ruines. Le nom de GRAND n'eſt dû qu'à des caracteres héroïques & vertueux: Cromwel, dans ſa profonde Politique, fut ſouillé des crimes de ſon ambition; ce ſeroit donc avilir la mémoire de Louis XIV. & de Fréderic Guillaume, que de mettre leur vie en oppoſition avec celle d'un Tyran heureux.

Ces deux Princes étoient regardés, chacun dans ſa ſphere, comme les plus grands hommes de leur ſiécle: leur vie fournit des évenemens dont la reſſemblance eſt frappante, & d'autres dont les circonſtances en éloignent les rapports: comparer ces Princes en fait de puiſſance, ce ſeroit mettre en parallele les foudres de Jupiter & les fleches de Philoctete: examiner leurs qualités perſonelles en faiſant abſtraction des dignités, c'eſt mettre en évidence que l'ame & les actions de l'Electeur n'étoient pas inférieures au génie & aux exploits du Monarque.

Ils avoient tous les deux la phyſionomie prévenante & heureuſe, des traits marqués,

le nez aquilin, des yeux où se peignoient les sentimens de leur ame, l'abord facile, l'air & le port majestueux. Louis XIV. étoit plus haut de taille; il avoit plus de douceur dans son maintien, & l'expression plus laconique & plus nerveuse: Frédéric Guillaume avoit contracté aux Universités de Hollande un air plus froid & une éloquence plus diffuse. Leur origine est également ancienne: mais les Bourbons comptoient au nombre de leurs Aieux plus de Souverains que les Hohenzollern; ils étoient Rois d'une grande Monarchie, qui avoit eu longtems des Princes parmi leurs Vassaux: les autres étoient Electeurs d'un païs peu étendu, & alors dépendant en partie des Empereurs.

La jeunesse de ces Princes eut une destinée à peu près semblable: le Roi mineur, poursuivi dans son Roiaume par la fronde & les Princes de son sang, fut d'une montagne éloignée le spectateur de ce combat, que ses Sujets rebelles livrerent à ses troupes au Fauxbourg St. Antoine: le Prince Electoral, dont le Pere avoit été dépouillé de ses Etats

par les Suédois, fugitif en Hollande, fit son apprentissage de la guerre sous le Prince Frédéric Henri d'Orange, & se distingua aux Siéges du Fort de Schenk & de Bréda. Louis XIV., parvenu à la régence, soumit son Roïaume par le poids de l'autorité Roïale: Frédéric Guillaume, succédant à son Pere dans un païs envahi, rentra en possession de son héritage à force de Politique & de Négociations.

RICHELIEU Ministre de Louis XIII. étoit un génie du premier ordre; des mesures prises de longue main, soutenues avec courage, jetterent les fondemens solides de grandeur, sur lesquels Louis XIV. n'eut qu'à bâtir: Schwartzenberg Ministre de George Guillaume étoit un Traître, dont la mauvaise administration contribua beaucoup à plonger les Etats de Brandebourg, dans l'abîme où les trouva Frédéric Guillaume lorsqu'il parvint à la régence. Le Monarque François est digne de louange, pour avoir suivi le chemin de la gloire que Richelieu lui avoit préparé: le Héros Allemand fit plus, il se fraïa le chemin seul.

CES

Ces Princes commanderent tous deux leurs Armées: l'un aïant ſous lui les plus célebres Capitaines de l'Europe; ſe repoſant de ſes ſuccès ſur les Turennes, les Condés, les Luxembourgs; encourageant l'audace & les talens, & excitant le mérite par l'ardeur de lui plaire; il aimoit plus la gloire que la guerre; il faiſoit des Campagnes par grandeur; il aſſiégeoit des Villes, mais il évitoit les Batailles; il aſſiſta à cette Campagne fameuſe dans laquelle ſes Généraux enleverent toutes les places de Flandre aux Eſpagnols, à la belle expédition par laquelle Condé aſſujettit la Franche-comté en moins de trois ſemaines à la France; il encouragea ſes troupes par ſa préſence lorſqu'elles paſſèrent le Rhin au fameux gué du Tolhuys, action que l'idolatrie des Courtiſans & l'enthouſiasme des Poëtes fit paſſer pour miraculeuſe. L'autre, n'aïant qu'à peine des troupes & manquant de Généraux habiles, ſuppléa lui ſeul par ſon puiſſant génie aux ſecours qui lui manquoient; il formoit ſes projets & les exécutoit; s'il penſoit en Général, il combattoit en Soldat; & par

rapport

rapport aux conjonctures où il se trouvoit, il regardoit la guerre comme sa profession. Au passage du Rhin j'oppose la Bataille de Warsovie qui dura trois jours, & dans laquelle le Grand Electeur fut un des principaux instrumens de la victoire: à la Conquête de la Franche-comté j'oppose la surprise de Rathenaw & la Bataille de Fehrbellin, où notre Héros à la tête de cinq mille Cavaliers défit les Suédois & les chassa au-delà de ses frontieres; & si ce fait ne paroît pas assez merveilleux, j'y ajoûte l'expédition de Prusse, où son Armée vola sur une mer glacée, fit quarante milles en huit jours, & où le nom seul de ce grand Prince chassa (pour ainsi dire sans combattre) les Suédois de toute la Prusse.

Les actions du Monarque nous éblouissent par la magnificence qu'il y étale, par le nombre de troupes qui concourent à sa gloire, par la supériorité qu'il acquiert sur tous les autres Rois, & par l'importance des objets intéressans pour toute l'Europe. Celles du Héros sont d'autant plus admirables que son

cou-

courage & son génie y font tout, qu'avec peu de moiens il exécute les entreprises les plus difficiles, & que les ressources de son esprit se multiplient à mesure que les obstacles augmentent.

Les prospérités de Louis XIV. ne se soutinrent que pendant la vie des Colberts, des Louvois, & des grands Capitaines que la France avoit portés: la fortune de Frédéric Guillaume fut toujours égale, & l'accompagna tant qu'il fut à la tête de ses propres Armées. Il paroît donc que la grandeur du premier étoit l'ouvrage de ses Ministres & de ses Généraux, & que l'Héroïsme du second n'appartenoit qu'à lui-même.

Le Roi ajoûta par ses Conquêtes la Flandre, la Franche-comté, l'Alsace & en quelque façon l'Espagne à sa Monarchie, en attirant sur lui la jalousie de tous les Princes de l'Europe: l'Electeur acquit par ses Traités la Poméranie, le Magdebourg, le Halberstadt & Minden qu'il incorpora au Brandebourg; & il se servit de l'envie qui déchiroit ses Voisins, de sorte qu'ils devinrent les instrumens de sa grandeur.

Louis

LOUIS XIV. étoit l'Arbitre de l'Europe par sa puissance, qui en imposoit aux plus grands Rois: Frédéric Guillaume devint l'Oracle de l'Allemagne par sa vertu, qui lui attira la confiance des plus grands Princes. Pendant que tant de Souverains portoient impatiemment le joug du despotisme que le Roi de France leur imposoit, le Roi de Dannemarck & d'autres Princes soumettoient leurs différends au tribunal de l'Electeur & respectoient ses jugemens équitables.

FRANÇOIS I. avoit essaié vainement d'attirer les Beaux-arts en France: Louis XIV. les y fixa; sa protection fut éclatante; le goût Attique & l'élégance Romaine renaquirent à Paris; Uranie eut un compas d'or entre ses mains; Calliope ne se plaignit plus de la stérilité de ses lauriers; & des Palais somptueux servirent d'asile aux Muses. George Guillaume fit des efforts inutiles pour conserver l'Agriculture dans son païs; la guerre de trente ans, comme un torrent ruineux, dévasta tout le Nord de l'Allemagne: Frédéric Guillaume repeupla ses Etats; il changea des marais en prai-

prairies, des déserts en hameaux, des ruines en Villes; & l'on vit des troupeaux nombreux dans des contrées, où il n'y avoit auparavant que des animaux féroces. Les Arts utiles sont les aînés des Arts agréables; il faut donc nécessairement qu'ils les précedent.

Louis XIV. mérita l'immortalité pour avoir protégé les Arts: la mémoire de l'Electeur sera chere à ses derniers Neveux, parce qu'il ne désespéra point de sa Patrie. Les Sciences doivent des Statues à l'un, dont la protection libérale servit à éclairer le monde: l'humanité doit des Autels à l'autre, dont la magnanimité repeupla la terre.

Mais le Roi chassa les Réformés de son Roïaume; & l'Electeur les recueillit dans ses Etats: sur cet article le Prince superstitieux & dur est bien inférieur au Prince tolérant & charitable: la Politique & l'humanité s'accordent à donner sur ce point une préférence entiere aux vertus de l'Electeur.

En fait de galanterie, de politesse, de générosité, de magnificence, la somptuosité Françoise l'emporte sur la frugalité Allemande:

de: Louis XIV. avoit autant d'avance sur Frédéric Guillaume, que Lucullus en avoit sur Mithridate.

L'UN donna des subsides en foulant ses Peuples: l'autre les reçut en soulageant les siens. En France Samuel Bernard fit banqueroute pour sauver le crédit de la Couronne: dans la Marche la Banque des Etats païa malgré l'irruption des Suédois, le pillage des Autrichiens & le fléau de la peste.

TOUS deux firent des Traités & les rompirent, l'un par ambition, l'autre par nécessité: les Princes puissans éludent l'esclavage de leur parole par une volonté libre & indépendante: les Princes qui ont peu de forces manquent à leurs engagemens, parce qu'ils sont souvent obligés de céder aux conjonctures.

LE Monarque se laissa gouverner vers la fin de son regne par sa Maîtresse, & le Héros par son Epouse: l'amour-propre du genre humain seroit trop humilié, si la fragilité de ces Demi-dieux ne nous apprenoit pas qu'ils sont hommes comme nous.

ILS

Ils finirent tous deux en Grands Hommes comme ils avoient vécu; voïant les approches de la mort avec une fermeté inébranlable, quittant les plaisirs, la fortune, la gloire & la vie avec une indifférence Stoïque, conduisant d'une main sûre le gouvernail de l'Etat jusqu'au moment de leur mort, tournant leurs dernières pensées sur leurs Peuples qu'ils recommandérent à leurs Succésseurs avec une tendresse paternelle, & aïant justifié par une vie pleine de gloire & de merveilles, le surnom de GRAND qu'ils reçurent de leurs contemporains, & que la postérité leur confirme d'une commune voix.

FRÉDÉRIC III *.

PREMIER ROI DE PRUSSE.

FREDERIC III. naquit à Konigsberg en Prusse, le 22. de Juillet 1657., de Louise Henriette d'Orange, premiere Femme du Grand Electeur; il perdit de bonne-heure sa Mere, & l'Electrice Dorothée lui donna des chagrins violens dans sa jeunesse: elle trouva le moïen d'aigrir l'esprit de Frédéric Guillaume contre ce Fils du premier lit, qui étoit infirme, contrefait, & dont l'éducation avoit été assez négligée; l'aigreur du Pere alla jusqu'au point, qu'il auroit vu sans regret passer sa Succession à son second Fils le Prince Philippe.

On osa soupçonner l'Electrice d'avoir tenté de se défaire par le poison de son Beau-fils; mais comme on n'en apporte aucune

* En qualité d'Electeur.

preuve certaine, & que ce fait est avancé assez légerement, il ne doit point trouver place dans l'Histoire: il ne faut pas souiller la mémoire des Grands par de telles imputations, sans avoir en main la conviction de ces crimes.

Les faits justifient l'Electrice: Frédéric III. vécut; il épousa en 1679. en premieres noces Elisabeth Henriette Fille de Guillaume VI. Landgrave de Hesse; il se remaria en 1684. après la mort de cette Princesse, avec Sophie Charlotte Fille du Duc de Hanovre Ernest Auguste, & Sœur de George qui depuis devint Roi d'Angleterre.

L'Electrice Dorothée en vouloit plutôt aux biens qu'à la vie de ce Prince: on assûre que le Grand Electeur s'étoit déterminé sur ses sollicitations à faire un Testament, par lequel il partageoit toutes les acquisitions qu'il avoit faites pendant son regne entre ses Enfans du second lit: le parti Autrichien se servit habilement de ce Testament pour indisposer le nouvel Electeur contre la France: l'Empereur s'engagea d'annuller cette disposition

tion paternelle, à condition que Frédéric III. lui rendît le Cercle de Swibus: nous verrons dans la suite de cette Histoire, comment cette Convention s'exécuta.

L'Avenement de Frédéric III. à la régence fut l'époque d'une nouvelle guerre: Louis XIV. en fut l'Auteur: il demandoit quelques Baillages du Palatinat, comme devant revenir à Madame d'Orléans: il se plaignoit de l'injure que les Princes Allemands lui avoient faite de se liguer à Augsbourg contre la France: il déclaroit que son honneur étoit engagé à soutenir l'Election que les Chanoines de Cologne avoient faite du Prince de Furstenberg, à laquelle l'Empereur mettoit opposition. 1688.

Cette Déclaration de guerre fut soutenue par des Armées: le Maréchal de Duras prit Worms, Philipsbourg & Maïence: le Dauphin fit en personne les Siéges de Manheim & de Franckenthal: presque tout le cours du Rhin passa en moins d'une Campagne sous la domination Françoise.

L'Electeur, qui chargeoit la France de 1689.

 tous

tous les chagrins que sa Belle-mere lui avoit donnés à cause qu'elle avoit engagé Frédéric Guillaume par des raisons d'intérêt dans le parti de Louis XIV., étoit rempli d'une haine aveugle pour tout ce qui étoit François: les partisans de l'Empereur nourrissoient soigneusement ce Prince dans cette disposition, dont il ne pouvoit résulter pour eux que des avantages: ils la fomentoient encore en créant le fantôme de la Monarchie universelle de Louis XIV., avec lequel ils ensorceloient la moitié de l'Europe: l'Allemagne fut souvent émue par cette machine puérile, & plongée dans des guerres qui lui étoient tout à fait étrangeres: mais comme la trempe des meilleures armes vient enfin à s'émousser, ces argumens perdirent insensiblement la force de l'illusion; & les Princes Allemands comprirent que s'il y avoit pour eux un despotisme à craindre, ce n'étoit pas celui de Louis XIV.

DANS ces tems-là le charme étoit encore dans sa premiere force, & il opéra avec efficace sur un esprit préparé par ses préjugés

à

à en recevoir favorablement l'impreſſion : Frédéric III. ſe crut donc obligé de ſecourir l'Empereur : il envoïa le Général Schöning avec un corps conſidérable ſur le Haut-Rhin : les Brandebourgeois s'emparerent de Rhinbergue : l'Electeur prit en perſonne le commandement de l'Armée, & il mit le ſiége devant Bonn : Maïence ſe rendit aux Alliés : les troupes qui avoient pris cette Ville ſe joignirent à celles de l'Electeur, & empêcherent Boufflers de ſecourir Bonn : d'Aſſeldt, qui en étoit Gouverneur, rendit cette Ville par capitulation le 12. d'Octobre.

L'ELECTEUR fit encore la Campagne ſui- 1690.
vante, & continua de fournir des ſecours conſidérables aux Alliés contre la France : le Prince d'Orange ne commanda point cette année l'Armée des Alliés en Flandre ; ſon ambition l'occupoit ailleurs, comme nous l'allons dire, d'objets qui lui étoient plus perſonnels.

DEPUIS la mort de Cromwel, ſon Fils Richard plus Philoſophe que Politique, aïant renoncé à la Puiſſance que le Protecteur lui avoit laiſſée par ſon uſurpation, les Anglois

appellerent d'une commune voix Charles II. au Trône de son Pere : après sa mort, Jacques II. lui succéda : Guillaume Stadthouder de Hollande, qui avoit épousé sa Fille aînée nommée Marie, profita de l'indisposition de la Nation Angloise contre son Roi, dont le crime principal étoit d'être Catholique : il s'étoit formé de longue main en Angleterre un parti considérable contre son Roi : ce parti éclata peu de tems après la mort du Grand Electeur : & ce fut alors que le Prince d'Orange entreprit de détrôner son Beau-Pere, & ne voulut devoir qu'à ses armes ce que ses intrigues tardoient trop à lui procurer. Un Juif d'Amsterdam nommé Schwartzau lui préta deux millions pour cette expédition, en lui disant : „ Si vous êtes heureux, „ je sai que vous me les rendrez ; si vous êtes „ malheureux, je consens de les perdre."

Guillaume passa avec cette somme en Angleterre, détrôna le Roi Jacques, battit le parti des Opposans, & devint en quelque façon Souverain légitime de ces trois Roïaumes par l'approbation du Peuple qui sembla

au-

autoriser son usurpation: Jacques, qui n'avoit pu se faire considerer sur le Trône ni regner sur une Nation dont il devoit respecter les Privileges, laissa échaper le Sceptre de ses mains; & poursuivi par ses propres Enfans qui lui avoient arraché la Couronne, il se réfugia en France où sa dignité & ses malheurs ne purent le faire estimer.

LE nouveau Roi d'Angleterre prit le commandement de l'Armée des Alliés: il gouvernoit l'Europe par ses intrigues, en excitant la jalousie de tous les Princes contre la puissance de Louis XIV. qu'il haissoit: le monde étoit armé & en guerre, pour lui conserver le despotisme avec lequel il gouvernoit les Provinces-unies, qu'il auroit perdu en tems de Paix: on l'appelloit LE ROI DE HOLLANDE & LE STADTHOUDER D'ANGLETERRE: malheureux à la guerre où il fut presque toujours battu, fécond en ressources & vigilant à réparer ses pertes, c'étoit l'hydre de la fable qui se reproduisoit sans cesse: il étoit aussi respecté de ses Ennemis après ses défaites, que Louis XIV. l'étoit après ses Victoires. 1691.

Il eut une entrevue avec l'Electeur au sujet des intérêts politiques du tems: les caracteres de ces Princes étoient trop différens, pour qu'il résultât quelque chose d'important de leurs délibérations: Guillaume étoit froid, simple dans ses moeurs & rempli de choses solides: Frédéric III. étoit impatient, préoccupé de sa grandeur, réglant ses moindres actions sur l'exact compas du cérémonial & sur les nuances des dignités: un fauteuil & une chaise à dos penserent brouiller ces Princes pour jamais: cependant quinze mille Brandebourgeois joignirent l'Armée de Flandre que le Roi Guillaume commandoit; & l'Electeur envoïa un autre secours considérable à l'Empereur contre les Infideles; ces troupes se distinguerent à la Bataille de Salanckemen, que le Prince Eugene gagna sur les Turcs.

1692. Le Roi Guillaume, ou moins heureux ou moins habile, perdit en Flandre les Batailles de Leusen & de Landen.

1693. Le Duc Ernest Auguste de Hanovre Beaupere, de Frédéric III. fournit de son côté à l'Em-

l'Empereur un corps de six mille hommes pour la guerre de Hongrie, & en récompense de ce secours il obtint la dignité Electorale : la création de ce neuvieme Electorat rencontra beaucoup d'oppositions dans l'Empire : il ne se trouva que les Electeurs de Brandebourg & de Saxe qui l'appuïerent ; mais l'Empereur qui avoit besoin de secours réels, ne crut pas les acheter trop cher en les païant par des titres frivoles.

IL sembloit que cette époque favorisât l'ambition des Princes de l'Europe : à peu près dans le même tems que le Prince d'Orange mit la Couronne d'Angleterre sur sa tête, Ernest Duc de Hanovre devint Electeur, Auguste Electeur de Saxe se fraïoit le chemin au Trône de Pologne, & Frédéric III. rouloit déja dans sa tête le projet de sa Roïauté. 1694

COMME c'est une des actions principales de la vie de ce Prince, que cet évenement est des plus importans pour la Maison de Brandebourg, & qu'il sert de nœud à la Politique de Frédéric III., il est nécessaire que

nous exposions ici ce qui y donna lieu, par quels moïens on l'exécuta, & tous les détails qui influerent sur ce projet & sur cette négociation.

L'AMBITION de Frédéric III. se trouvoit resserrée, tant par son état que par ses possessions: sa foiblesse ne lui permettoit pas de s'aggrandir aux dépens de ses Voisins, aussi forts & aussi puissans que lui; il ne restoit de ressources à ce Prince que l'enflûre des titres pour suppléer à l'intrinseque de la puissance, & par ces raisons tous ses vœux se tournerent du côté de la Roïauté.

ON trouve dans les Archives un Mémoire raisonné, qu'on attribue au Pere Vota Jésuite; il roule sur le choix des titres de Roi des Vandales ou de Roi de Prusse, & sur les avantages que la Maison de Brandebourg retirera de sa Roïauté: on crut même que c'étoit ce Jésuite, qui avoit inspiré à Frédéric III. l'idée de cette nouvelle dignité: on s'abuse d'autant plus que sa Société ne pouvoit prendre aucun intérêt à l'aggrandissement d'un Prince Protestant: il est plus naturel de

croire que l'élevation du Prince d'Orange & les espérances d'Auguste de Saxe avoient donné de la jalousie à Frédéric III. & excité en lui l'émulation de se placer sur un Trône à leur exemple : on se trompe toujours, si l'on cherche hors des passions & du coeur humain les principes des actions des hommes.

CE projet étoit si difficile dans son exécution, qu'il parut chimérique au Conseil de l'Electeur : ses Ministres Danckelmann & Fuchs se récrioient sur la frivolité de l'objet, sur les obstacles insurmontables qu'ils prévoïoient à le faire réussir, sur le peu d'utilité qu'on devoit s'en promettre, & sur la pesanteur du fardeau dont on se chargeoit par une dignité onéreuse à soutenir, qui dans le fond ne rapporteroit que de vains honneurs : mais toutes ces raisons ne purent rien sur l'esprit d'un Prince amoureux de ses idées, jaloux de ses Voisins, & avide de grandeur & de magnificence.

DANCKELMANN data sa disgrace de ce jour : il fut envoïé à Spandaw dans la suite du tems, pour avoir dit ses sentimens avec

hardiesse, & pour avoir montré la vérité avec trop peu d'adoucissement à une Cour corrompue par la flatterie, & contredit un Prince vain dans les projets de sa grandeur. Heureux sont les Princes, dont les oreilles moins délicates aiment la vérité, lors même qu'elle est prodiguée par des bouches indiscretes! mais c'est un effort de vertu dont peu d'hommes sont capables.

A la faveur de Danckelmann succéda un jeune Courtisan, qui n'avoit de mérite qu'une connoissance parfaite des goûts de son Maître; c'étoit le Baron de Colbe, depuis Comte de Wartenberg: sans avoir ces qualités brillantes qui enlevent les suffrages, il possédoit l'art de la Cour, qui est celui de l'assiduité, de la flatterie, & en un mot de la bassesse: il entra aveuglément dans les vues de son Maître, persuadé que servir ses passions c'étoit affermir sa fortune particuliere.

Colbe n'étoit pas assez simple pour ne pas s'appercevoir, qu'il avoit besoin d'un guide habile dans sa nouvelle carriere: d'Ilgen Sécrétaire dans le Bureau des Affaires étran-

étrangeres gagna sa confiance, & le dirigea avec tant de sagesse que Colbe fut déclaré premier Ministre, & qu'il fut mis à la tête du département des Affaires étrangeres.

FREDERIC III. n'étoit en effet flatté que par les dehors de la Roïauté, par le faste de la représentation, & par un certain travers de l'amour-propre qui se plaît à faire sentir aux autres leur infériorité : ce qui fut dans son origine l'ouvrage de la vanité, se trouva dans la suite un chef-d'œuvre de Politique : la Roïauté tira la Maison de Brandebourg de ce joug de servitude, où la Maison d'Autriche tenoit alors tous les Princes d'Allemagne ; c'étoit une amorce que Frédéric III jettoit à toute sa Postérité, & par laquelle il sembloit lui dire : „ Je vous ai acquis un titre, „ rendez vous en digne ; j'ai jetté les fondemens de votre grandeur, c'est à vous d'achever l'ouvrage." Il emploïa toutes les ressources de l'intrigue, & fit jouer tous les ressorts de la Politique pour conduire son projet jusqu'à sa maturité : c'étoit un préalable dans cette affaire, de s'assûrer des bonnes

dispositions de l'Empereur; son approbation entrainoit les suffrages de tout le Corps Germanique: pour prévenir favorablement l'esprit de ce Prince, l'Electeur lui remit le Cercle de Schwibus, & se contenta de l'expectative qu'on lui donna sur la Principauté de Frise & la Baronie de Limbourg, sur lesquelles la Maison Electorale avoit d'ailleurs des droits incontestables: par les mêmes principes les troupes Brandebourgeoises servirent dans les Armées Impériales en Flandre, sur le Rhin & en Hongrie: les intérêts de l'Electeur, qui n'avoit directement ni indirectement part à ces guerres, auroient été plutôt d'observer une exacte neutralité: quoique Frédéric III. eût préparé tous les moïens qui devoient mettre la dignité Roïale dans sa Maison, il ne pouvoit pas poursuivre ce dessein en le brusquant, & il falloit attendre que les conjonctures le favorisassent: nous verrons dans la suite comment tous les évenemens concoururent à lui en faciliter l'exécution.

PENDANT que l'Europe étoit déchirée par

des guerres violentes, il accommoda à l'exemple de son Pere les Ducs de Mecklenbourg-Schwerin & de Strelitz, qui avoient entre eux des démêlés touchant la succession.

Il fonda l'Université de Halle & y attira d'habiles Professeurs; & afin de faciliter le commerce que cette Ville fait de ses Sels, il fit construire de belles Ecluses sur la Salle, qui la rendirent plus navigable.

Berlin vit alors une Ambassade qui parut d'autant plus extraordinaire, qu'un nommé le Fort représentoit l'Ambassadeur Moscovite, & qu'il avoit à sa suite le Czar Pierre Aléxiewitz.

Ce jeune Prince s'étoit apperçu à force de génie, qu'il étoit un barbare & que sa Nation étoit sauvage; il sortit alors pour la premiere fois de ses Etats, aïant formé le noble projet de s'instruire, & de rapporter dans le sein de sa Patrie les lumieres de la raison & l'industrie qui lui manquoient: la Nature avoit fait de ce Prince un Grand Homme; mais un défaut total d'éducation l'avoit laissé sauvage: de-là résultoit sans cesse dans sa

conduite un mélange extraordinaire d'actions véritablement grandes & de singularités, de reparties spirituelles & de manieres grossieres, de desseins salutaires & de vengeances cruelles: il se plaignoit lui-même de ce que parvenant à policer sa Nation, il ne pouvoit encore dompter sa propre férocité: en morale c'étoit un phénomene bisarre, qui inspiroit l'admiration & l'horreur: pour ses Sujets c'étoit un orage, dont la foudre abattoit les arbres & les clochers, & dont la pluie rendoit les contrées fécondes. De Berlin il se rendit en Hollande, & de-là en Angleterre.

L'Europe s'acheminoit dès-lors à grands pas vers la Paix générale; les Alliés étoient rebutés du mauvais succès de leurs armes; & Louis XIV. qui voioit Charles II. Roi d'Espagne sur son déclin & d'un tempérament à ne pas promettre une longue vie, se prêta facilement à la Paix: quoiqu'il rendît ses Conquêtes presque sans restriction, il sacrifia ces avantages passagers à des desseins plus durables; il avoit besoin de la paix pour faire les préparatifs d'une guerre, dont l'ob-

jet étoit de la derniere importance pour la Maison de Bourbon : la Paix fut concluë à Ryswick ; & l'Electeur, qui n'avoit concouru à cette guerre que par complaisance, n'en retira non plus aucun avantage.

DANS le Nord Auguste de Saxe obtint la Couronne de Pologne par une seconde Election, qui l'emporta sur celle du Prince de Conti par les soins de Fléming son Ministre & son Général, par l'approche de ses troupes, & par ses libéralités réelles plus efficaces que les magnifiques promesses du Cardinal de Polignac : le nouveau Roi de Pologne s'étoit épuisé par ses dépenses, ce qui l'obligea de vendre à Frédéric III. l'Advocatie de l'Abbaïe de Quedlinbourg & du Petersberg de Halle. 1698. 1699.

L'ELECTEUR profita des troubles de la Pologne, & s'empara d'Elbing pour se rembourser d'une somme que les Polonois lui devoient : on moïenna un accommodement, par lequel les Polonois lui engagerent une Couronne & des Bijoux Russiens qui sont encore conservés à Konigsberg. Après quoi

l'Elec-

l'Electeur fit évacuer la Ville, & conserva du consentement de la République la possession du territoire d'Elbing.

1700. L'EUROPE ne tarda pas à être agitée par des troubles nouveaux au commencement de ce siécle, à cause de la Succession de Charles II. Roi d'Espagne qui vint à mourir: la Maison de Bourbon & celle d'Autriche se la disputoient.

ON avoit essaïé de prévenir les guerres sanglantes ausquelles cette Succession devoit donner lieu.

LOUIS XIV. étoit convenu d'abord d'un Traité de partage avec les Puissances maritimes: Charles II. indigné de ce Traité, avoit institué par un Testament le jeune Prince Electoral de Baviere son Neveu héritier de tous ses Etats: mais toutes les espérances furent trompées; le Prince de Baviere mourut: on fit un second Traité de partage qui n'eut pas plus lieu que le premier; le destin de l'Europe étoit d'avoir la guerre.

L'EMPEREUR protestoit contre tout partage; il soutenoit l'indivisibilité de la Monarchie

chie Espagnole, & prétendoit qu'étant d'une même Maison divisée en deux Branches, elles avoient droit de succéder l'une à l'autre, celle d'Espagne à celle d'Autriche, & celle d'Autriche à celle d'Espagne : l'Empereur Léopold & Louis XIV. étoient au même dégré : tous deux Petits-fils de Philippe III. tous deux avoient épousé des Filles de Philippe IV. : le droit d'aînesse étoit dans la Maison de Bourbon, & Louis XIV. fondoit principalement ses droits sur ce fameux Testament de Charles II. que le Cardinal Portocarrero & son Confesseur lui firent signer agonisant & d'une main tremblante : ce Testament changea la face de l'Europe.

Louis XIV. céda ses droits au second de ses Fils Philippe d'Anjou, espérant d'applanir par le choix de ce Prince éloigné du Trône de France, les difficultés & les obstacles que la jalousie de l'Europe pourroit porter à sa grandeur : Philippe passa en Espagne ; il fut reconnu Roi par tous les Princes, à l'exception de l'Empereur Joseph.

Au commencement de cette guerre la Fran-

ce.

ce étoit au comble de sa grandeur : elle se voïoit victorieuse de tous ses Ennemis : la Paix de Ryswick faisoit l'éloge de sa modération : Louis XIV. déploïoit dans l'Univers entier sa splendeur & sa magnificence : il étoit craint & respecté : la France étoit comme un Athlete préparé seul au combat, qui entroit dans une lice où il ne paroissoit encore aucun Adversaire : rien n'étoit épargné pour les préparatifs des armemens de mer & de terre également nombreux : dans ses plus violens efforts cette Monarchie entretint quatre cent mille Combattans : mais les grands Généraux étoient morts, & il se trouva avant que le mérite de Villars se fût fait connoître, que la France avoit huit cens mille bras mais point de tête : tant il est vrai de dire que la fortune des Etats ne dépend souvent que d'un seul homme !

La Maison d'Autriche étoit bien éloignée de se trouver dans une situation aussi heureuse : elle étoit presque épuisée par les guerres continuelles qu'elle avoit soutenues : son Gouvernement étoit dans la langueur & dans la foi-

foiblesse: & cette Puissance jointe au Corps Germanique ne pouvoit rien sans le secours des Hollandois & des Anglois: mais avec moins de ressources & de troupes que la France, elle avoit à la tête de ses Armées le Prince Eugene de Savoie.

LE Roi Guillaume, qui gouvernoit l'Angleterre & la Hollande, étoit dans l'engourdissement de la surprise en apprenant la mort de Charles II, & il reconnut le Duc d'Anjou Roi d'Espagne par une espece de précipitation: mais dès que la réflexion l'eut ramené à son flegme naturel, il se déclara pour la Maison d'Autriche, parce que la Nation Angloise le vouloit, & que son intérêt sembloit le demander.

LE Nord étoit lui-même plongé dans la guerre que Charles XII. portoit en Dannemarck: la jeunesse de ce Prince avoit inspiré à ses Voisins l'audace de l'attaquer; mais ils trouverent un Héros qui joignoit un courage impétueux à des vengeances implacables.

FREDERIC III. qui étoit en paix, prit part à la grande Alliance qui se formoit con-

tre

tre Louis XIV. dont le Roi Guillaume étoit l'ame, & l'Archiduc d'Autriche le prétexte: il prit des subsides afin de soulager la prodigalité de sa magnificence, & il crut que les secours qu'il fournissoit aux Alliés lui fraïeroient le chemin à la Roïauté: par un effet étonnant des contradictions ausquelles l'esprit humain est sujet, ce Prince qui avoit l'ame si fiere & si vaine, s'abaissoit à se mettre aux aumônes de Princes qu'il ne regardoit que comme ses égaux: toutes les offres que lui fit la France, pour le détacher des Alliés, furent inutiles: ses engagemens étoient pris; & il se trouvoit lié par des subsides, par son inclination & par ses espérances.

Ce fut dans ces conjonctures que se négocia à Vienne le Traité de la Couronne, par lequel l'Empereur s'engagea de reconnoître Frédéric III. Roi de Prusse, moïennant qu'il lui fournît un secours de dix mille hommes à ses dépens pendant le cours de toute cette guerre, qu'il entretînt une Compagnie de garnison à Philipsbourg, qu'il fût toujours de concert avec l'Empereur dans toutes les

affai-

affaires de l'Empire, que sa Roïauté n'altérât en rien les obligations de ses Etats d'Allemagne, qu'il renonçât au subside que la Maison d'Autriche lui devoit, & qu'il promît de donner sa voix pour l'Election des Enfans mâles de l'Empereur Joseph, „ à moins qu'il „ n'y eût des raisons graves, & indispensables „ qui obligeassent les Electeurs d'élire un „ Empereur d'une autre Maison."

Ce Traité fut signé & ratifié: Rome cria, & Warsovie se tut: l'Ordre Teutonique protesta contre cet Acte & osa révendiquer la Prusse: le Roi d'Angleterre, qui ne cherchoit que des Ennemis à la France, les achetoit à tout prix; il avoit besoin des secours de l'Electeur dans la grande Alliance, & il fut des premiers à le reconnoître: le Roi Auguste, qui affermissoit sa Couronne sur sa tête, y souscrivit: le Dannemarck, qui ne craignoit & n'envioit que la Suéde, s'y prêta facilement: Charles XII. qui soutenoit une guerre difficile, ne crut pas qu'il lui convînt de chicaner sur un titre pour augmenter le nombre de ses Ennemis; & l'Empire fut entrainé

trainé par l'Empereur comme on l'avoit prévu.

AINSI se termina cette grande affaire, qui avoit trouvé de l'opposition dans le Conseil de l'Electeur, dans les Cours étrangeres, chez les Amis comme chez les Ennemis; à laquelle il fallut une complication de circonstances aussi extraordinaires pour qu'elle pût réussir; qu'on avoit traitée de chimérique, & dont on prit bientôt une opinion différente: le Prince Eugene dit en l'apprenant; „ Que l'Empereur devroit faire pendre les „ Ministres qui lui avoient donné un Con„ seil aussi perfide."

1701. LE Couronnement se fit l'année suivante: le Roi que nous appellerons désormais Fréderic I. se rendit en Prusse; & dans la Cérémonie du Sacre on observa qu'il se mit lui-même la Couronne sur la tête: il créa en mémoire de cet évenement l'Ordre des Chevaliers de l'Aigle noir.

LE Public ne pouvoit cependant pas revenir de la prévention dans laquelle il étoit contre cette Roïauté: le bon sens du vulgaire

gaire désiroit une augmentation de puissance avec une augmentation de dignité: ceux qui n'étoient pas Peuple pensoient de même: il échapa à l'Electrice de dire à quelqu'une de ses Femmes; „ Qu'elle étoit au désespoir d'al„ ler jouer en Prusse la Reine de théatre vis„ à-vis de son Esope". Elle écrivit à Leibnitz: „ Ne croiez pas que je préfere ces „ grandeurs & ces Couronnes dont on fait „ ici tant de cas, aux charmes des entre„ tiens Philosophiques que nous avons eus à „ Charlottenbourg".

AUX pressantes sollicitations de cette Princesse, se forma à Berlin l'Académie Roïale des Sciences, dont Leibnitz fut le Chef: on persuada à Frédéric I. qu'il convenoit à sa Roïauté d'avoir une Académie, comme on fait accroire à un nouveau Noble qu'il est séant d'entretenir une meute: on se propose de parler en son lieu de cette Académie avec plus d'étendue.

LE Roi s'abandonna après son Couronnement au penchant qu'il avoit aux cérémonies & à la magnificence, sans plus y mettre de

bornes;

bornes: à son retour de Prusse il fit une entrée superbe à Berlin.

PENDANT le divertissement de ces fêtes & de ces célébrités, on apprit que Charles XII., cet Aléxandre du Nord qui auroit ressemblé en tout au Roi de Macédoine s'il eut eu sa fortune, venoit de remporter sur les Saxons auprès de Riga une Victoire complette: le Roi de Dannemarck & le Czar avoient attaqué (comme on l'a dit) ce jeune Héros, l'un en Norwegue & l'autre en Livonie: Charles XII. força dans sa Capitale le Monarque Danois à faire la Paix: de-là il passa avec huit mille Suédois en Livonie, défit quatre vingt mille Russes auprès de Narva, & battit trente mille Saxons au passage de la Dwina.

LA fuite des Saxons les entraina vers les frontieres de la Prusse: Frédéric I. en fut d'autant plus inquiet, que la plus grande partie de ses troupes servoit dans les Armées Impériales, & que la guerre s'approchoit de son nouveau Roïaume: Charles XII. promit cependant la Neutralité pour la Prusse, en

con-

considération de l'intercession de l'Empereur, de l'Angleterre & de la Hollande.

Ces années étoient l'époque des triomphes du Roi de Suéde : il disposoit en Souverain de la Pologne : ses négociations étoient des Ordres, & ses batailles des Victoires : mais ces Victoires, toutes brillantes qu'elles étoient, consumoient les Vainqueurs & obligeoient le Héros à renouveller souvent ses Armées : un transport de troupes Suédoises se rendit en Poméranie : Berlin en prit l'alarme : ces troupes n'en traverserent pas moins l'Electorat, & se rendirent en Pologne lieu de leur destination.

Le Roi leva huit mille hommes de nouvelles troupes : au lieu de les emploïer à la sûreté de ses Etats, il les envoïa en Flandre à l'Armée des Alliés, il se rendit lui-même au païs de Cleves, pour recueillir l'héritage de Guillaume d'Orange Roi d'Angleterre, au Trône duquel Anne seconde Fille du Roi Jacques succéda.

Les droits de Frédéric I. se fondoient sur le Testament de Frédéric Henri d'Orange,

qui avoit fubftitué fes biens, au cas d'extinction des mâles, à fa fille époufe du Grand Electeur: le Roi Guillaume laiffa un Teftament tout contraire en faveur du Prince Frifon de Naffau, dont les Etats Généraux devoient être les exécuteurs: les biens de la fucceffion confiftoient dans la Principauté d'Orange, de Meurs, & dans différentes Seigneuries & fonds de terre fitués en Hollande & en Zélande.

FREDERIC I. menaçoit de retirer fes troupes de la Flandre, fi on ne lui rendoit juftice: cette menace perfuada aux Hollandois que fes droits étoient légitimes: on parvint cependant à régler les conditions d'un accord provifionel, qui partageoit l'héritage en deux parties égales: un gros diamant fut dabord remis à Frédéric I. & il confentit à laiffer fes troupes en Flandre: Louis XIV. mit le Prince de Conti en poffeffion d'Orange; le Roi s'en trouva griévement offenfé: il augmenta fon Armée, & prit même des troupes de Gotha & de Wolffenbuttel à fon fervice: il déclara peu après la guerre à

la France, à cause que l'Armée de Boufflers avoit commis quelques excès dans le païs de Cleves.

LOUIS XIV. ne s'apperçut pas qu'il eût un Ennemi de plus : & le nouveau Roi fit en cela beaucoup pour sa passion, mais rien pour ses intérêts : il manifestoit sa haine pour la France dans toutes les occasions : il obligea le Duc Antoine Ulrich de Wolffenbuttel à renoncer aux engagemens qu'il avoit pris avec Louis XIV. après que les Ducs de Hanovre & de Zell eurent dissipé les troupes qu'il entretenoit au moïen des subsides François.

DANS ce tems l'Angleterre faisoit des efforts prodigieux pour la Maison d'Autriche : 1702. ses Flottes transporterent l'Archiduc Charles, qui depuis devint Empereur, dans le Roïaume d'Espagne qu'une Armée Angloise devoit aider à lui conquérir : l'enthousiasme de l'Europe pour la Maison d'Autriche surpassoit tout ce qu'on en peut imaginer.

TANT que dura la Guerre de Succession, les troupes Prussiennes soutinrent avec éclat

la réputation qu'elles avoient acquise sous le Grand Electeur : elles prirent Keyserwerth près du Rhin, & dans cette Action de Höchstedt où Villars surprit & battit Stirheim, le Prince d'Anhalt fit une belle retraite avec les huit mille Prussiens qu'il commandoit : je lui ai ouï dire que lorsqu'il s'apperçut de la confusion & de la fuite des Autrichiens, il forma un carré de ses troupes, & traversa une grande plaine en bon ordre jusqu'à un bois qu'il gagna vers la nuit, sans que la Cavalerie Françoise osât l'entamer.

Le succès des troupes Prussiennes sur le Rhin & leur bonne conduite en Suabe ne rassûrerent pas Frédéric I. contre l'appréhension que lui donnoit le voisinage des Suédois : rien ne leur résistoit alors : le génie de Pierre I., la magnificence d'Auguste, étoient impuissans contre la fortune de Charles XII. : ce Héros étoit à-la-fois plus valeureux que le Czar, & plus vigilant que le Roi de Pologne : Pierre préféroit la ruse à l'audace ; Auguste, les plaisirs aux travaux ; & Charles, l'amour de la gloire à la possession du

Monde

Monde entier : les Saxons étoient souvent surpris ou battus : les Moscovites avoient appris à leurs dépens l'art de se retirer à propos ; ils ne faisoient qu'une guerre d'incursions : les Armées Suédoises étoient seules jusqu'alors assaillantes & victorieuses : mais Charles XII., dont l'inflexible opiniâtreté ne mollissoit jamais, ne savoit exécuter ses projets que par la force : il vouloit assujettir les évenemens comme il domptoit ses Ennemis : le Czar & le Roi de Pologne suppléoient à cet enthousiasme de valeur par les intrigues du Cabinet : ils réveilloient la jalousie de l'Europe, & suscitoient l'envie contre le bonheur d'un jeune Prince ambitieux, implacable dans ses haines, & qui ne savoit se venger des Rois ses Ennemis qu'en les détrônant.

Ces intrigues n'empêcherent pas Frédéric I. qui n'avoit point de troupes à sa disposition, de conclure une Alliance défensive avec Charles XII. qui avoit une Armée victorieuse dans le voisinage : Frédéric I. & Stanislas reconnurent réciproquement leur Roïauté : ce Traité ne dura qu'autant que la fortune

ne de Charles XII. ne se démentit point.

1703. QUOIQUE cette Alliance dut rassûrer le Roi, il fournit toutes ses places de la Prusse de Garnisons suffisantes, & il envoïa de nouveaux secours à l'Armée alliée en Suabe.

1704. CE fut dans cette Province que les Prussiens eurent une part considérable au gain de la fameuse Bataille de Höchstedt : ils étoient à la droite sous les ordres du Prince d'Anhalt, & de ce Corps d'Armée que le Prince Eugene commandoit : à la premiere attaque la Cavalerie & l'Infanterie Impériale plierent devant les François & les Bavarois ; mais les Prussiens soutinrent le choc & enfoncerent les Ennemis: le Prince Eugene vint se mettre à leur tête, piqué de la mauvaise manœuvre des Autrichiens; il dit qu'il vouloit combattre avec de braves gens, & non pas avec des troupes qui lâchoient le pied: c'est un fait connu que Milord Marlborough prit vingt sept bataillons & quatre régimens de Dragons prisonniers dans le Village de Blenheim, & que le gain de cette Bataille fit perdre aux François la Baviere & la Suabe.

I Mi-

MILORD Marlborough se rendit à Berlin après avoir terminé cette glorieuse Campagne, pour disposer Frédéric I. à l'envoi d'un Corps de ses troupes en Italie : cet Anglois, qui avoit jugé des projets de Charles XII, en voïant une carte géographique étendue sur sa table, pénétra facilement le caractere de Frédéric I. en jettant un regard sur sa Cour : il étoit rempli de soumission & de souplesse devant ce Prince : il flattoit adroitement sa vanité, & s'empressoit à lui présenter l'aiguiere lorsqu'il se lèvoit de table : Frédéric ne put lui résister, & il accorda aux flatteries du Courtisan ce qu'il auroit peut-être refusé au mérite du grand Capitaine & à l'habileté du profond Politique : le fruit de cette négociation fut, que le Prince d'Anhalt marcha en Italie à la tête de huit mille hommes.

LA mort de la Reine Sophie Charlotte 1705.
mit alors toute la Cour en deuil : c'étoit une Princesse d'un mérite distingué, qui joignoit tous les appas de son sexe aux graces de l'esprit & aux lumiéres de la raison : elle avoit

voïagé dans sa jeunesse en Italie & en France sous la conduite de ses Parens: on la destinoit pour le Trône de France: Louis XIV. fut touché de sa beauté; mais des raisons de Politique firent échouer son mariage avec le Duc de Bourgogne: cette Princesse amena en Prusse l'esprit de la société, la vraie politesse, & l'amour des Arts & des Sciences: elle fonda, comme on l'a dit plus haut, l'Académie Roïale: elle appella Leibnitz & beaucoup d'autres Savans à sa Cour: sa curiosité vouloit saisir les premiers principes des choses: Leibnitz, qu'elle pressoit un jour sur ce sujet, lui dit: „ Madame, il n'y a pas „ moïen de vous contenter; vous voulez sa„ voir le pourquoi du pourquoi". Charlottenbourg étoit le rendez-vous des gens de goût; toutes sortes de divertissemens & de fêtes variées à l'infini rendoient ce séjour délicieux & cette Cour brillante.

Sophie Charlotte avoit l'ame forte: sa religion étoit épurée, son humeur douce, son esprit orné de la lecture de tous les bons livres François & Italiens: elle mourut à Ha-

novre dans le sein de sa famille: on voulut introduire un Ministre réformé dans son apartement: „ Laissez-moi mourir (lui dit-elle) „ sans disputer". Une Dame d'honneur qu'elle aimoit beaucoup fondoit en larmes: „ Ne „ me plaignez pas, (reprit-elle) car je vais à „ présent satisfaire ma curiosité sur les prin„ cipes des choses que Leibnitz n'a jamais pu „ m'expliquer, sur l'espace, sur l'infini, sur „ l'être & sur le néant; & je prépare au Roi „ mon Epoux le spectacle d'une pompe fu„ nebre, où il aura une nouvelle occasion „ de déploïer sa magnificence". Elle recommanda en mourant à l'Electeur son Frere les Savans qu'elle avoit protégés, & les Arts qu'elle avoit cultivés: Frédéric I. se consola, par la cérémonie de ses obseques, de la perte d'une Epouse qu'il n'auroit jamais pu assez regretter.

EN Italie la guerre commençoit à devenir 1706.
plus vive: les Prussiens, que Milord Marlborough y avoit fait marcher, furent battus à Casano avec le Prince Eugene, & à Calcinato lorsque le Général Reyenklau, qui les

commandoit, y fut surpris par le Grand Prieur de Vendôme.

1707. Le Prince Eugene pouvoit être battu; mais il savoit réparer ses pertes en Grand-homme; & l'échec de Casano fut bientôt oublié par le gain de la fameuse Bataille de Turin, auquel les Prussiens eurent une part principale.

Quoique le Duc d'Orléans proposât aux François de sortir de leurs retranchemens, son avis ne fut point suivi; la Feuillade & Marsin avoient des ordres de la Cour qui portoient, à ce qu'on assûre, de ne point hasarder de bataille: celle de Höchstedt avoit intimidé le Conseil de Louis XIV.

Les François, qui auroient été du double supérieurs aux Alliés s'ils les avoient attaqués hors de leurs retranchemens, leur furent inférieurs partout, à cause que les quartiers différens qu'ils avoient à défendre, étoient d'une étendue immense & de plus séparés par la Doire.

Les Prussiens, qui avoient l'aile gauche de l'Armée des Alliés, attaquerent la droite du retranchement François qui s'appuioit à

la Doire : le Prince d'Anhalt étoit déjà au bord du fossé, & la résistance des Ennemis rallentissoit la vigueur de son attaque, lorsque trois Grenadiers se glisserent le long de la Doire, & tournerent le retranchement par un endroit où il n'étoit pas bien appuïé à cette riviere ; tout d'un coup une voix s'entendit dans l'Armée Françoise : NOUS SOMMES COUPE'S. Elle abandonne son poste, prend la fuite ; & en même tems le Prince d'Anhalt escalade le retranchement, & gagne la Bataille : le Prince Eugene en fit un compliment au Roi : l'éloge de ses troupes devoit lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il partoit d'un Prince qui devoit bien s'y connoître.

FREDERIC I. fit pendant cette guerre quelques acquisitions pacifiques : il acheta le Comté de Tecklenbourg en Westphalie du Comte de Solms-Braunsfels ; & Madame de Nemours, qui étoit en possession de la Principauté de Neufchâtel, venant de mourir, le Conseil d'Etat de Neufchâtel prit la Régence, & élut quelques uns de ses Mem-

bres pour juger des prétentions que le Roi de Prusse formoit d'un côté, & tous les Parens de la Maison de Longueville d'un autre: la Principauté de Neufchâtel fut adjugée au Roi comme aïant les meilleurs droits en qualité d'héritier de la Maison d'Orange: Louis XIV. s'éleva contre cette sentence; mais il avoit de si grands intérêts à discuter; qu'ils firent évanouir devant eux ces petits litiges; & la Souveraineté de Neufchatel fut assûrée à la Maison Roïale par la Paix d'Utrecht.

CHARLES XII. étoit parvenu alors au plus haut période de ses prospérités: il avoit détrôné Auguste de Pologne, & lui avoit prescrit les loix d'une Paix dure à Alt-Rannstadt au milieu de la Saxe: le Roi vouloit disposer le Roi de Suéde à quitter la Saxe; il lui envoïa son Grand Maréchal Printz, pour le prier de ne point troubler la Paix de l'Allemagne par le séjour qu'il y faisoit avec ses troupes.

CHARLES XII. qui avoit d'ailleurs le dessein de quitter les Etats d'un Prince qu'il a-

voit

voit mis aux abois, pour renouveller la même scene avec le Czar à Moscou, trouva mauvais que Printz lui fît de pareilles propositions, & lui demanda ironiquement: Si les troupes Prussiennes étoient aussi bonnes que les Brandebourgeoises? „ Oui, Sire, (lui „ répondit l'Envoïé) elles sont encore com„ posées de ces vieux Soldats qui se trouve„ rent à Fehrbellin".

CHARLES XII. obligea l'Empereur, en passant par la Silésie, de restituer cent vingt cinq Eglises aux Protestans de ce Duché: le Pape en murmura, & n'épargna pas les protestations & les plaintes: Joseph lui répondit: „ Que si le Roi de Suéde lui eût proposé de „ se faire Luthérien lui-même, il ne savoit „ pas trop ce qui en seroit arrivé".

CES mêmes Suédois, qui faisoient alors la terreur du Nord, rétablirent avec les Prussiens & les Hanovriens le calme dans la Ville de Hambourg, qu'une sédition populaire avoit troublé: Frédéric I. y envoïa quatre mille hommes pour soutenir les prérogatives des Echevins & des Syndics: il eut quelques 1708.

 démêlés

démêlés avec ceux de Cologne, à cause que la populace de cette Ville avoit enfoncé les portes du Résident Prussien, qui tenoit une Chapelle Réformée dans sa Maison: le Roi fit arrêter des marchandises des Négocians de cette Ville, qui descendoient le Rhin & passoient par Wesel; & il menaça d'interdire le culte Catholique dans ses Etats, comme il en avoit usé lorsque l'Electeur Palatin avoit persécuté les Protestans du Palatinat: la crainte de ces représailles fit rentrer la Ville de Cologne dans son devoir, & lui apprit que la tolérance est une vertu dont il est quelquefois dangereux de s'écarter.

La Cour de Frédéric I. étoit alors pleine d'intrigues: l'esprit de ce Prince étoit flottant entre les cabales de ses Favoris, comme une mer agitée par des vents différens: ceux qui l'approchoient de plus près n'avoient que peu de génie; leurs artifices étoient grossiers, & leur manege peu adroit: tous se haïssoient & brûloient en secret du désir de se supplanter: s'ils s'accordoient, ce n'étoit que sur une égale disposition de s'en-

richir aux dépens de leur Maître: le Prince Roïal avoit peine à cacher le mécontentement qu'il avoit de leur conduite.

LES marques de sa mauvaise volonté leur suggérerent le dessein d'affermir leur crédit par un nouvel appui: ils persuaderent au Roi de passer à ses troisiemes noces, quoiqu'il fût infirme, qu'il ne vécût que par l'art des Médecins, & qu'il chicanât par un reste de tempérament un souffle de vie qu'il alloit perdre: le Maréchal de Biberstein se chargea de cette intrigue: il représenta au Roi, que le Prince Roïal n'auroit point d'enfans de son Epouse fille de l'Electeur George de Hanovre, quoiqu'alors même elle fût enceinte; que le bonheur de ses Peuples demandoit qu'il songeât sérieusement à affermir sa Succession; qu'il étoit encore vigoureux, & qu'après ce mariage il seroit sûr de voir passer à ses Descendans cette Couronne qui lui avoit coûté tant de peine à acquérir: ce même discours répété par différentes personnes persuada ce bon Prince qu'il étoit l'homme le plus vigoureux de ses Etats: les Médecins adhere-

 rent

rent de le déterminer au mariage, en l'assûrant que son tempérament souffroit du célibat: on lui choisit une Princesse de Mecklenbourg Schwerin nommée Sophie Louise, dont l'âge, les inclinations, la façon de penser, ne s'accordoient point avec les siennes: il n'eut d'agrément de cette union que la cérémonie des noces, qui fut célébrée avec un faste Asiatique; le reste du mariage ne fut que malheureux.

1709. LA fortune se lassa enfin de protéger les caprices de Charles XII: il avoit joui de neuf années de succès: les neuf dernieres de sa vie ne furent qu'un enchaînement de revers: il venoit de rentrer victorieux en Pologne avec une Armée nombreuse, chargée de trésors, & des dépouilles des Saxons.

LEIPZIG fut la Capoue des Suédois: soit que les délices de la Saxe eûssent amolli ces Vainqueurs, soit que la prospérité enflât l'audace de ce Prince & le poussât au de-là de son but, il n'eut plus que des malheurs affreux à essuier: il vouloit disposer de la Russie comme de la Pologne, & détrôner

le

le Czar comme il avoit détrôné Auguste.

DANS ce dessein il s'avança vers les frontieres de la Moscovie où deux chemins le conduisoient ; l'un par la Livonie où tous les secours de la Suéde étoient à portée de le joindre par mer, par lequel il auroit pu s'avancer jusqu'à la nouvelle Ville que le Czar fondoit alors sur les bords de la Baltique, & détruire pour jamais le lien qui devoit joindre la Russie avec l'Europe : l'autre chemin traversoit l'Ukraine, & conduisoit à Moscou par des Déserts impraticables : Charles XII. se détermina pour ce dernier, ou parce qu'il avoit ouï dire qu'on ne vaincroit jamais les Romains que dans Rome, ou que la difficulté de l'entreprise irritât son courage, ou parce qu'il comptoit sur Mazeppa Prince des Cosaques, qui lui avoit promis de fournir son Armée de vivres, & de le joindre avec un nombre considérable des siens: le Czar fut averti des intrigues de ce Cosaque ; il dissipa les troupes que Mazeppa assembloit & s'empara de ses Magasins : de sorte que, lorsque le Roi de Suéde arriva

dans

dans l'Ukraine, il ne trouva que des Déserts affreux au lieu d'un païs abondant en subsistances, & un Prince fugitif qui venoit chercher un asile dans son camp, au lieu d'un Allié puissant qui lui amenoit des secours.

Ces contre-tems ne rebuterent point Charles XII: il assiégea Pultawa, comme s'il n'eût manqué de rien: lui, qui avoit été invulnérable jusqu'alors, fut blessé à la jambe en s'amusant à reconnoître cette bicoque de trop près: son Général Löwenhaupt, qui lui amenoit des vivres, des munitions & un secours de treize mille hommes, fut battu par le Czar à trois reprises, & obligé dans cette nécessité de brûler les convois qu'il conduisoit: il n'arriva au camp du Roi qu'avec trois mille hommes de troupes, exténués de fatigues & qui augmenterent dans le camp la disette qui y regnoit.

Le Czar s'approcha bientôt de Pultawa; & dans cette plaine se donna cette Bataille si célebre entre les deux hommes les plus singuliers de leur siécle.

Charles XII., qui jusqu'alors comme

l'Arbi-

l'Arbitre des destins n'avoit rien trouvé qui arrêtât ses volontés, fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Prince blessé & porté sur des brançards: Pierre Alexiewitz, qui n'avoit été que Législateur jusqu'alors, assisté de Mentzikow marqua dans cette journée qu'il possédoit les parties d'un grand Capitaine; & que ses Ennemis lui avoient appris à vaincre: tout étoit fatal aux Suédois; la blessure de leur Roi qui l'empêchoit d'agir, la misere qui leur ôtoit les forces pour combattre, un corps détaché qui s'égara le jour de cette Bataille décisive, le nombre de leurs Ennemis, & le tems qu'ils avoient eu d'élever des Redoutes & de disposer avantageusement leurs troupes: enfin les Suédois furent battus, & perdirent par un instant décisif & malheureux le fruit de neuf années de travaux & de tant de prodiges de valeur: Charles XII. fut réduit à chercher un asile chez les Turcs: ses haines implacables le suivirent à Bender, d'où il essaïa vainement par ses intrigues de soulever la Porte contre les Moscovites: il devint ainsi la victime de son inflexibilité

d'esprit,

d'esprit, qu'on auroit appellée opiniâtreté s'il n'eût pas été un Héros : après cette défaite l'Armée Suédoise mit bas les armes devant le Czar aux bords du Borysthene, comme l'Armée Moscovite l'avoit fait devant Charles XII. aux rives de la Baltique après la Bataille de Narva.

AUGUSTE, qui vit son Antagoniste renversé, se crut dégagé de sa parole & du Traité d'Alt-Rannstadt; il s'aboucha à Berlin avec le Roi de Dannemarck & Frédéric I: ensuite dequoi Auguste rentra avec une Armée en Pologne, & le Roi de Dannemarck attaqua les Suédois en Scanie: Frédéric I., que ces Puissances ne purent ébranler, demeura neutre.

EN Pologne tous les Partisans des Suédois se tournerent du côté des Saxons: Stanislas étoit auprès de l'Armée Suédoise que Crassaw commandoit: ce Général, se trouvant resserré par les Moscovites & les Saxons, traversa la Nouvelle Marche & se rendit à Stettin, sans qu'il en pût demander la permission à Frédéric I. qui voïoit avec déplaisir ces passages & ces Armées nombreuses dans son voisinage.

LE

LE Roi fit un voiage à Konigsberg, où il obtint du Czar qui s'y étoit rendu, qu'il rétabliroit le jeune Duc de Courlande neveu de Frédéric I. dans ses Etats, à condition qu'il épouseroit la Niece de Pierre Aléxiewitz.

CE Prince ne recevoit que de bonnes nouvelles de ses troupes: elles ne se distinguerent pas moins en Flandre qu'en Italie: elles firent des merveilles sous le commandement du Comte de Lothum, tant à la Bataille d'Oudenarde qu'au Siége de Lille.

LES François, découragés par le mauvais succès de leurs armes & par la perte de trois grandes Batailles rangées, faisoient à la Haie des propositions de Paix: mais la fermentation des esprits étoit encore trop grande, & les espérances des deux partis & leurs prétentions trop outrées pour qu'on pût parvenir à s'accorder: si les hommes étoient capables de raison, feroient-ils des guerres si longues, si acharnées & si onéreuses, pour en revenir tôt ou tard à des conditions de Paix, qui ne leur paroissent intolérables que dans les mo-

mens

mens où la passion les gouverne, où dans lesquels la fortune les favorise?

LES Alliés ouvrirent la Campagne par la prise de Tournai & la Bataille de Malplaquet, où le Prince Roïal se trouva en personne: le Comte de Finck eut beaucoup de part à cette Victoire; il fut le premier qui força le retranchement François avec les Prussiens; il forma ses troupes sur le parapet; & de-là il soutint la Cavalerie Impériale, que les François repousserent par deux reprises, jusqu'à ce qu'un plus grand nombre de troupes se joignant aux siennes vinrent mettre le dernier sceau à cette Victoire.

1710. EN Poméranie les Suédois faisoient appréhender par leurs démonstrations qu'ils eûssent dessein de pénétrer en Saxe: le Roi craignit que la guerre ne se portât enfin dans ses propres Etats; & dans l'intention d'assoupir les troubles du Nord, il prit toutes les mesures qui pouvoient les augmenter: il proposa l'entretien d'une Armée de neutralité, mais cette Armée ne s'assembla jamais: Crassaw consentit à une suspension d'armes: Charles XII.

qui

qui l'apprit, protesta du fond de la Bessarabie contre toute neutralité: ce Traité ébauché fut rompu, & il eut le sort de tous les Actes publics que la nécessité & l'impuissance font faire dans un tems, & que la force secondée de conjonctures favorables rompt dans un autre.

Du côté du Sud la France renoua les négociations de la Paix à Gertrudenberg, & dès les premieres Conférences elle s'engagea à reconnoître la Roïauté de Prusse & la Souveraineté de Neufchatel: l'ouvrage de la Paix avorta encore, & les Prussiens furent emploïés dans cette Campagne sous le Prince d'Anhalt aux Siéges d'Aire & de Douai qu'ils prirent: le Roi déclara alors qu'il ne rendroit pas la Ville de Gueldre où il avoit Garnison, que les Espagnols ne lui païâssent les subsides qu'ils lui devoient: & il conserva la possession de cette Ville par la Paix.

DANS ce tems mourut le Duc de Courlande neveu du Roi: les Moscovites s'emparerent de nouveau de la Courlande: ils prirent Elbing; mais comme le Roi avoit des

droits

droits ſur cette Ville, un bataillon Pruſſien y fut mis en Garniſon.

Le paſſage & le voiſinage de tant d'Armées avoit porté la contagion en Pruſſe: la diſette, qui commençoit à s'y faire ſentir vivement, augmenta la violence & le venin de la Peſte: le Roi, auquel on cachoit une partie du mal, abandonna ces Peuples à leur infortune; & tandis que ſes revenus & ſes ſubſides ne ſuffiſoient pas même à la magnificence de ſa dépenſe, il vit périr malheureuſement plus de deux cens mille ames qu'il auroit pu ſauver par quelques libéralités.

Le Prince Roïal, révolté de la dureté que ſon Pere marquoit aux Pruſſiens, parla fortement aux (*) Comtes de Wartenberg & de Wittgenſtein, afin de procurer des ſecours & des vivres à ces Peuples, qui périſſoient autant par la miſere que par la contagion; il trouva ces Miniſtres inflexibles: ils lui refuſerent ſéchement d'acheter pour dix mille écus de bled, dont on auroit au moins pu ſoulager les Habitans de Konigsberg: vivement

(*) Directeurs des Finances.

ment piqué de ce refus, ce Prince résolut de perdre ces Ministres iniques: il fit jouer toutes sortes de ressorts pour les éloigner: la fortune a ses revers; la Cour a ses orages: le parti des Kamke, envieux de la faveur de Wartenberg, fut charmé d'emploïer le prétexte du bien public pour servir aux vues de son ambition: un jeune Courtisan de cette famille, qui jouoit souvent aux échecs avec le Roi, trouva le moïen de lui faire tant d'insinuations contre ces Ministres & de lui répéter si souvent la même chose, que Wittgenstein fut envoïé à la Forteresse de Spandaw, & Wartenberg exilé: le Roi se sépara du Grand Chambellan qu'il chérissoit, en fondant en larmes: Wartenberg se retira dans le Palatinat avec une pension de vingt mille écus, & il y mourut peu après sa disgrace.

DANS le Nord Charles XII. avoit refusé la Neutralité, comme nous venons de le dire: le Czar, les Rois de Pologne & de Dannemarck se servirent de ce prétexte pour l'attaquer en Poméranie: Frédéric I. refusa constamment d'entrer dans cette Ligue: il ne 1711.

vouloit point expoſer ſes Etats aux incurſions, aux ravages & aux haſards de la guerre, & il eſpéra même de gagner par ſa Neutralité aux diſſenſions de ſes Voiſins.

Le commencement des opérations ne leur fut pas favorable: les Danois leverent le ſiége de Wismar; & Auguſte leva ceux de Stralſund & de Stettin.

Pendant que l'Europe étoit travaillée par ces convulſions; que l'eſpérance, l'intérêt & l'ambition ſouffloient la diſcorde dans les cœurs des deux partis; mourut l'Empereur Joſeph: l'Empire élut à ſa place l'Archiduc Charles qui étoit alors bloqué dans Barcelone, après avoir été couronné & chaſſé enſuite de Madrid après la perte de la Bataille d'Almanza.

La mort de Joſeph applanit le chemin à la Paix générale: les Anglois, qui commençoient à ſe laſſer de tant de dépenſes, ouvroient les yeux ſur l'objet de cette guerre; à-meſure que les nuages de leur enthouſiaſme vinrent à ſe diſſiper: ils ſe convainquirent que la Maiſon d'Autriche ſeroit aſſez puiſ-

ſante

sante en conservant ses Païs héréditaires, le Roïaume de Naples, le Milanes & la Flandre; & ils se disposérent à tenir des Conférences à Utrecht, dans le dessein de faire la Paix.

LE Roi, qui désiroit de terminer les démêlés de la Succession d'Orange par un Traité définitif, se rendit dans le Païs de Cleves pour régler cette affaire avec le Prince de Frise; mais ce malheureux Prince se noïa au passage du Moerdick en voulant se rendre à la Haie: en révanche Frédéric I. fit une autre acquisition par l'extinction des Comtes de Mansfeldt; ce Païs fut mis en séquestre entre les mains du Roi de Prusse & de l'Electeur de Saxe; la Régence Prussienne se tint à Mansfeldt, & la Saxone à Eisleben.

CEPENDANT tout s'acheminoit insensiblement à la Paix: les Conférences continuoient à Utrecht: Les Comtes de Döhnhoff, de Metternich & de Biberstein s'y rendirent en qualité de Plénipotentiaires du Roi. 1712.

PENDANT qu'on tenoit ces Conférences, il arriva en Angleterre une Révolution dont

l'Europe accusa le Maréchal de Tallard, qui avoit été Prisonnier à Londres : soit que ce Maréchal ou que ce qu'on appelle le hasard en fussent la cause, le parti de Milord Marlborough fut culbuté ; ceux de la Nation qui désiroient la Paix l'emporterent ; le Duc d'Ormond eut le commandement des troupes Angloises en Flandre, & il se sépara des Alliés au commencement de la Campagne : le Prince Eugene quoiqu'affoibli par la défection des Anglois continua l'offensive ; le Prince d'Anhalt & les Prussiens furent chargés du Siége de Landrecies : mais Villars marcha à Dénain, fondit sur le Camp que Milord Albemarle y commandoit, & le battit avant que le Prince Eugene pût le secourir : cette Victoire remit au pouvoir des François Marchiennes, le Quênoi, Douai & Bouchain.

Les Alliés suivirent l'exemple des Anglois, & songerent sérieusement à la Paix : l'Empereur étoit le seul qui voulut continuer la guerre, soit que la lenteur de son Conseil n'eût pas le tems de se décider, ou que ce Prince se crût assez fort pour résister seul

à Louis XIV. : sa condition n'en devint que plus mauvaise.

LE Roi fit alors surprendre la Garnison Hollandoise qui étoit à Meurs, & maintint par la possession les droits qu'il avoit sur cette place.

MAIS les sentimens pacifiques du Sud n'influerent point sur le Nord : le Roi de Dannemarck entra dans le Duché de Bremen & prit Stade : le Czar & le Roi de Pologne tenterent une descente dans l'Ile du Rügen, que les bonnes mesures des Suédois firent manquer : les Alliés ne furent pas plus heureux au Siége de Stralsund qu'ils furent obligés de lever : Steinbock venoit de remporter une Victoire sur les Saxons & sur les Danois à Gadebusch dans le Mecklenbourg ; & un renfort de dix mille Suédois étant arrivé en Poméranie, tout le païs fut délivré d'Ennemis : les Danois, obligés d'abandonner Rostock, remirent cette Ville aux troupes du Roi comme Directeur du Cercle de la Basse Saxe, mais les Suédois en délogerent les Prussiens : la Neutralité du Roi n'en souffrit au-

cune atteinte, & il continua de négocier afin de porter les esprits à quelque conciliation, & pour conjurer les orages qui s'assembloient autour de ses Etats.

1713. Au commencement de 1713. Frédéric I. mourut d'une maladie lente, qui avoit depuis longtems miné ses jours : il ne vit point la consommation de la Paix, ni le rétablissement du repos dans son voisinage.

Il eut trois Femmes : la premiere fut une Princesse de Hesse, dont il eut une Fille, mariée au Prince héréditaire de Hesse à-présent Roi de Suéde : Sophie Charlotte de Hannovre mit au monde Frédéric Guillaume qui lui succéda ; & il répudia la troisieme, qui étoit une Princesse de Mecklenbourg, à cause de sa démence.

Caractere. Nous venons de voir tous les événemens de la vie de Frédéric I. : il ne nous reste qu'à jetter rapidement quelques regards sur sa personne & sur son caractere : il étoit petit & contrefait ; avec un air de fierté, il avoit une physionomie commune : son ame étoit comme les miroirs qui réfléchissent tous

tous les objets qui se présentent : fléxible à toutes les impressions qu'on lui donnoit, ceux qui avoient gagné un certain ascendant sur lui, savoient animer ou calmer son esprit, emporté par caprice, doux par nonchalance : il confondoit les choses vaines avec la véritable grandeur, plus attaché à l'éclat qui éblouit, qu'à l'utile qui n'est que solide : il sacrifia trente mille hommes de ses Sujets dans les différentes guerres de l'Empereur & des Alliés, afin de se procurer la Roïauté ; & il ne désiroit cette dignité avec tant d'empressement, qu'afin de contenter son goût pour le cérémonial & de justifier par des prétextes spécieux ses fastueuses dissipations.

IL étoit magnifique & généreux : mais à quel prix n'acheta-t-il pas le plaisir de contenter ses passions ? il trafiquoit du sang de ses Peuples avec les Anglois & les Hollandois, comme ces Tartares vagabonds qui vendent leurs troupeaux aux Bouchers de la Podolie pour les égorger : lorsqu'il vint en Hollande pour recueillir la Succession du Roi

Guillaume, il fut sur le point de retirer ses troupes de Flandre : on lui remit un gros brillant de cette Succeſſion ; & les quinze mille hommes ſe firent tuer au ſervice des Alliés.

Les préjugés du Vulgaire ſemblent favoriſer la magnificence des Princes ; mais autre eſt la libéralité d'un particulier, & autre eſt celle d'un Souverain : un Prince eſt le premier Serviteur & le premier Magiſtrat de l'Etat ; il lui doit compte de l'uſage qu'il fait des impôts ; il les leve, afin de pouvoir défendre l'Etat par le moïen des troupes qu'il entretient, afin de ſoutenir la dignité dont il eſt revétu, de récompenſer les ſervices & le mérite, d'établir en quelque ſorte un équilibre entre les riches & les obérés, de ſoulager les malheureux en tout genre & de toute eſpece, afin de mettre de la magnificence en tout ce qui intéreſſe le corps de l'Etat en général : ſi le Souverain a l'eſprit éclairé & le coeur droit, il dirigera toutes ſes dépenſes à l'utilité du Public & au plus grand avantage de ſes Peuples.

LA

La magnificence qu'aimoit Frédéric I. n'étoit pas de ce genre ; c'étoit plutôt la diſſipation d'un Prince vain & prodigue: ſa Cour étoit une des plus ſuperbes de l'Europe: ſes Ambaſſades étoient auſſi magnifiques que celles des Portugais : il fouloit les pauvres afin d'engraiſſer les riches : ſes Favoris recevoient de fortes penſions, tandis que ſes Peuples étoient dans la miſere : ſes bâtimens étoient ſomptueux, ſes fêtes ſuperbes: ſes écuries & ſes offices tenoient plutôt du faſte Aſiatique, que de la dignité Européenne.

Ses libéralités paroiſſoient plutôt l'effet du haſard, que celui d'un choix judicieux: ſes Domeſtiques faiſoient leur fortune, lorsqu'ils avoient ſouffert des premieres ſaillies de ſon emportement: il donna un Fief de quarante mille écus à un Chaſſeur qui lui fit tirer un cerf de haute ramure: la biſarrerie de ſa dépenſe ne frappe jamais plus vivement, que lorsqu'on en compare la totalité avec celle de ſes revenus, & qu'on ne fait de toute ſa vie qu'un ſeul tableau : on eſt alors étonné

de voir des parties d'un corps gigantesque à côté de membres desséchés qui périssent: ce Prince voulut engager ses Domaines de la Principauté de Halberstadt aux Hollandois, afin d'acheter le fameux Pit, brillant dont Louis XV. fit l'acquisition du tems de la Régence; & il vendoit vingt mille hommes aux Alliés, pour avoir le nom d'en entretenir trente mille.

Sa Cour étoit comme une grande riviere, qui absorbe l'eau de tous les petits ruisseaux: ses Favoris regorgeoient de ses libéralités, & ses profusions coûtoient chaque jour des sommes immenses, tandis que la Prusse & la Lithuanie étoient abandonnées à la famine & à la contagion, sans que ce Monarque généreux daignât les secourir: un Prince avare est pour ses Peuples comme un Médecin qui laisse étouffer un malade dans son sang; le prodigue est comme celui qui le tue à force de le saigner.

Frederic I. n'eut jamais d'inclinations constantes, soit qu'il se repentît de son mauvais choix, soit qu'il n'eût point d'indul-

gence pour les foiblesses humaines: depuis le Baron de Danckelmann jusqu'au Comte de Wartenberg, ses Favoris eurent tous une fin malheureuse.

SON esprit foible & superstitieux avoit un attachement singulier pour le Calvinisme, auquel il auroit voulu ramener toutes les autres Religions: il est à croire qu'il auroit été Persécuteur, si les Prêtres se fussent avisés de joindre des cérémonies aux persécutions: il composa un livre de Prieres, que pour son honneur on n'imprima pas.

SI Frédéric I. est digne de louange, c'est pour avoir toujours conservé ses Etats en Paix, tandis que ceux de ses Voisins étoient ravagés par la guerre; pour avoir eu le cœur naturellement bon; & si l'on veut, pour n'avoir pas donné d'atteintes à la vertu conjugale: enfin il étoit grand dans les petites choses & petit dans les grandes; & son malheur a voulu qu'il fût placé dans l'Histoire entre un Pere & un Fils, dont les talens supérieurs le font éclipser.

DE LA SUPERSTITION ET DE LA RELIGION.

JE divise en trois parties ce morceau, qui concerne la Religion & la Superstition; & je présenterai, pour plus de clarté & d'ordre, la Religion sous le Paganisme, sous le Papisme & sous la Réforme.

ARTICLE PREMIER.

DE LA RELIGION SOUS LE PAGANISME.

LE Brandebourg a suivi le culte différent des divers Peuples qui l'ont habité: les Teutons, qui furent ses plus anciens habitans, adoroient un Dieu nommé Tuiston; César dit que c'est le Dis-pater engendré par

la

la Terre, & qui avoit lui-même un fils nommé Man.

Le culte que les Germains rendoient à leurs Dieux, étoit proportionné à leurs moeurs simples, mais sauvages & grossieres; ils s'assembloient dans des bois sacrés, chantoient des hymnes à l'honneur de leurs Idoles, & leur sacrifioient même des victimes humaines.

Il n'y avoit point de contrée qui n'eût son Dieu particulier; les Vandales en avoient un nommé Triglaf; on en trouva encore un au Harlungerberg auprès de Brandebourg: il étoit représenté avec trois têtes, ce qui marquoit (*) qu'il regnoit au Ciel, sur la Terre & dans les Enfers; c'étoit apparemment la Trinité du Paganisme: Tacite rapporte que les Germains avoient un certain nombre de Chevaux blancs, qu'ils croïoient être instruits des mysteres de leurs Dieux, & qu'on nourrissoit pour la Déesse Trigla un Cheval noir qui passoit pour l'Interprete de ses volontés (†): ces Peuples adoroient aussi des Serpens,

(*) Valentin Lichstädt.
(†) Alaüs Arentzil.

pens, & l'on punissoit de mort ceux qui en tuoient.

DANS le cinquieme siécle les Vandales abandonnerent leur patrie pour inonder la France, l'Espagne & même l'Afrique (*): les Saxons, qui revenoient alors d'Angleterre, firent une descente à l'embouchure de l'Elbe, & prirent possession de ces contrées entre l'Elbe, la Sprée & l'Oder, que les naturels du païs avoient abandonnées : leurs Dieux & leur Religion passerent avec eux dans le Brandebourg ; la principale de leurs Idoles s'appelloit Irmansæüle, ce qui signifie colonne d'Irman ; les savans Etymologistes d'Allemagne n'ont pas manqué de faire dériver le nom d'Irman, de Hermes qui est le même que le Mercure des Grecs & des Egyptiens.

IL est connu à tous ceux qui sont versés dans la littérature Allemande, que c'est une fantaisie générale parmi leurs Savans, de trouver des rapports entre les Divinités de la Germanie

(*) Orose & Grégoire de Tours.

manie & celles des Egyptiens, des Grecs & des Romains.

IL n'eſt malheureuſement que trop vrai, que l'Erreur & la Superſtition ſemblent être le partage de l'humanité ; tous les Peuples ont eu la même pente pour l'Idolatrie, & comme ils ont tous à peu près les mêmes paſſions, les effets n'ont pas manqué d'y répondre : la crainte donna le jour à la Crédulité, & l'amour-propre intéreſſa bientôt le Ciel au deſtin des hommes ; de-là naquirent tous ces cultes différens, qui n'étoient à proprement parler que des ſoumiſſions modifiées en cent façons extravagantes, pour appaiſer la colere céleſte dont on redoutoit les effets : la raiſon humaine, altérée & abrutie par la terreur que toutes ſortes de grandes calamités lui inſpiroient, ne ſavoit à qui s'en prendre pour ſe raſſûrer contre ſes craintes ; & comme les malades ont recours à tous les remedes pour eſſaïer s'ils n'en trouveront point un qui les guériſſe, le genre humain ſuppoſa dans ſon aveuglement une eſſence divine & une vertu ſecourable dans tous les objets de la Nature,

depuis

depuis les plus ſublimes juſqu'aux plus abjects : tout fut adoré ; l'Encens fuma pour des Champignons ; le Crocodile eut des Autels ; les Statues des Grands-hommes, qui les premiers avoient gouverné des Nations, eurent des Temples & des Sacrificateurs ; & dans les tems où des afflictions générales déſoloient un païs, la Superſtition redoubloit.

Les ſavans Allemans ont raiſon de dire en ce ſens, que la Superſtition eſt la même chez toutes les Nations : mais quoiqu'elle ſoit en général une ſuite de la Crédulité, elle ſe manifeſte cependant ſous des nuances variées à l'infini & proportionnées au génie des Nations : j'aurois peine à me perſuader que les fables ingénieuſes des Grecs, Minerve, Vénus & Apollon, eûſſent été connues dans ce païs du tems du Paganiſme ; mais nos profonds Etymologiſtes ne s'embarraſſent pas des vraiſemblances ; ils croïent ennoblir leur Mythologie, en donnant à leurs Dieux des origines Grecques ou Romaines ; comme ſi le nom de ces Peuples pouvoit rendre l'Idolatrie plus reſpectable, & que l'extravagance des

Grecs

Grecs valût mieux que celle des Allemans.

IRMANSÆÜLE n'étoit pas le ſeul Dieu des Saxons: on trouva ſous une de leurs Idoles l'inſcription ſuivante : JE FUS AUTREFOIS LE DUC DES SAXONS, J'EN SUIS DEVENU LE DIEU. Angelus ſoutient, qu'ils adoroient le Soleil ſous la forme d'une tête radieuſe, & que cette Idole donna ſon nom à la Ville de Sonnenbourg où elle étoit placée: le même Auteur prétend qu'ils adoroient de même Vénus repréſentée à demi-nue, aïant la mammelle gauche percée par une fleche, & trois Graces plus petites qu'elle qui l'entouroient; ces Peuples la nommoient Magda, ce qui veut dire fille, & Angelus aſſûre qu'elle donna ſon nom à Magdebourg où elle avoit ſes Autels (*); on voïoit encore des ruines de ſon Temple dans cette Ville avant que Tilli l'eût ſaccagée: ce qui paroît de plus remarquable dans le culte que les Saxons rendoient à cette Divinité, étoient les jeux qu'ils célébroient en ſon honneur; ils conſiſtoient en des Tournois que faiſoient tous les jeunes-gens des Bour-

(*) Annales de Magdebourg.

Bourgades voisines; ils déposoient une somme d'argent entre les mains des Juges, pour doter une jeune fille qui étoit donnée en mariage, comme le prix dû à celui qui l'avoit emporté à la joûte: les Annales de Magdebourg témoignent que ces jeux se célébroient encore, comme des restes du Paganisme, l'année 1279. & l'année 1387.

Le Luxe s'introduisit dans la Religion, lorsque les richesses augmenterent: anciennement les Peuples tenoient, qu'il n'étoit pas convenable de placer leurs Dieux dans des Temples bâtis de mains d'hommes, & ils les adoroient dans leurs bois sacrés; mais à mesure que les moeurs s'adoucirent, leurs Dieux vinrent habiter les Villes (*): cependant l'ancien usage ne fut pas entierement aboli; car on trouve que Charlemagne défendit aux Saxons d'adorer des chênes & de les arroser du sang des Victimes.

Les Prêtres (†) de ces tems étoient plus artificieux & plus fourbes que le Peuple: ou-

(*) Linderbrock.
(†) Freinshemius & Schmidt.

tre leur sacerdoce, ils exerçoient une triple Charlatanerie; ils fabriquoient des Oracles & se mêloient de l'Astrologie & de la Médecine: il ne falloit pas tant de ruses, pour abuser ce Peuple imbécille & grossier; aussi fut-il bien difficile de détruire une Religion ancrée par tant de Superstitions dans les esprits: toute l'Allemagne étoit encore attachée au culte des Idoles, quand Charlemagne & après lui Henri l'Oiseleur entreprirent de convertir ces Peuples; après bien des efforts inutiles, ils n'y réussirent qu'en noïant l'Idolatrie dans des torrens de sang humain qu'ils verserent.

ARTICLE SECOND.

CONVERSION DES PEUPLES AU CHRISTIANISME, ET DE L'ETAT DE LA RELIGION CATHOLIQUE DANS LE BRANDEBOURG.

LA folie de tous les Peuples est d'illustrer la noblesse de leurs loix, de leurs coutumes & de leur Religion, par l'antiquité de leur origine: les Allemans, non contens d'avoir dérobé leurs Dieux aux Grecs, ont encore

core voulu passer pour aussi vieux Chrétiens que les autres Nations de l'Europe : ils ont trouvé dans St. Jérôme je ne sai quel passage qui dit, à ce que Staphonius & Smitius prétendent, que l'Apôtre Thomas vint prêcher l'Evangile au nord de l'Allemagne : il n'y prêcha donc que l'Incrédulité, car le Peuple demeura païen bien longtems après lui.

Quoi qu'on dise, il ne se trouve aucune trace du Christianisme dans le Brandebourg que du tems de Charlemagne (*) : cet Empereur, après avoir remporté différentes Victoires sur les Saxons & les Brandebourgeois, vint établir son camp à Wolmerstedt (†) auprès de Magdebourg, & il n'accorda la paix à ces Provinces qu'il avoit subjuguées, qu'à condition qu'elles embrasseroient le Christianisme : l'impuissance de résister à un Ennemi aussi redoutable & la crainte des menaces, conduisirent ces Peuples au Batême qui leur fut administré dans le Camp de l'Empereur : mais la sécurité les ramena tous à l'Idolatrie,

(*) Dans le VIII. Siecle.
(†) Henri Meibomius.

trie, dès que l'Empereur ſe fut éloigné avec ſon Armée de leur voiſinage.

L'EMPEREUR Henri l'Oiſeleur triompha enſuite, à l'exemple de Charlemagne, des habitans des bords de l'Elbe & de l'Oder; & après bien du ſang répandu, ces Peuples furent ſubjugués & convertis: les Chrétiens détruiſirent par zele les Idoles du Paganiſme, de ſorte qu'il ne nous en eſt preſque reſté aucun veſtige: les niches de ces Idoles vacantes furent remplies de Saints de toute eſpece; & de nouvelles erreurs ſuccéderent aux anciennes. 927.

EN l'année 939. l'Empereur Othon I fonda les Evêchés de Brandebourg & de Havelberg: il crut apparemment oppoſer par ce moïen une digue au débordement de l'Idolatrie, à laquelle ces Peuples étoient enclins; comme les Princes bâtiſſent des Citadelles dans des Villes nouvellement conquiſes, pour réprimer l'indocilité & la mutinerie de leurs habitans.

LE Brandebourg, une fois converti au Chris-

Christianisme, tomba bientôt dans l'excès du faux zele; il se rendit à la fois tributaire du Pape, de l'Empereur & du Marckgrave qui le gouvernoit : le Peuple ne tarda pas à se repentir de sa sottise; il regretta ses Idoles, qui étoient des objets palpables de son culte, & qui lui étoient bien moins onéreuses que les tributs qu'il païoit tous les ans au Pape qu'il ne voïoit jamais: l'amour de la liberté, la force d'un ancien préjugé, l'avantage de son intérêt, tout le ramena à ses faux Dieux: Mistevoïus Roi des Vandales se mit à la tête du parti du Paganisme renaissant, & il rétablit l'ancien culte après avoir chassé le Marckgrave Thierri de Brandebourg : ce furent encore des guerriers, qui pour la troisieme fois rétablirent le Christianisme dans le Brandebourg; la Religion Catholique triomphante y parut alors sans contrainte, & entraîna après elle les plus grands scandales : les Evêques étoient ignorans, cruels, ambitieux, & de plus guerriers; ils porterent les armes en personne contre les

Marck-

Marckgraves & contre d'autres Voisins, pillant, ravageant, brûlant les contrées, & s'arrogeant (malgré une vie aussi souillée de crimes) un pouvoir absolu sur les Consciences.

CES désordres étoient si communs dans ces tems, que l'Histoire en fourmille d'exemples; je me contenterai d'en rapporter deux seulement (*): en 1278. l'Archevêque Gunther de Magdebourg fit la guerre à l'Electeur Othon surnommé le Sagittaire, le fit prisonnier & l'obligea de se rançonner moïennant une somme de sept mille marcs d'argent: en 1391. l'Archevêque Albert, qui étoit toujours armé, se saisit du Sieur de Bredow, qui étoit Gouverneur-Général de la Marche; prit la Ville de Rathenau, & pénétra le long de la Havel, le flambeau dans une main & l'épée dans l'autre, & désola ainsi tout le païs.

L'IGNORANCE crasse où vivoient ces Peuples pendant le treizieme siecle, étoit un terrein où la Superstition devoit fructifier; aussi ne manqua-t-on pas de Miracles, ni d'aucu-

(*) Lockelius.

ne supercherie capable d'affermir l'autorité des Prêtres.

LOCKELIUS raconte gravement, que le Prince Othon aïant été excommunié par l'Archevêque de Magdebourg pour des raisons frivoles, se moqua des censures de l'Eglise; mais qu'il fut bien attrapé à son tour, lorsqu'il vit que des Chiens affamés ne vouloient point manger des viandes de sa table; & il rentra en lui-même: ces Chiens étoient sans doute orthodoxes; malheureusement l'espece en est perdue.

LES Vierges Miraculeuses, les Images secourables & les Reliques des Saints avoient alors une vertu toute singuliere (*): le sang de Bélitz entr'autres étoit fort renommé; voici ce que c'étoit: une Cabaretiere de cette Ville vola une Hostie consacrée, & l'enterra sous un tonneau dans sa cave pour avoir meilleur débit de sa biere; elle en eut des remords, car les Cabaretieres ont la Conscience délicate; elle dénonça son crime au Curé, qui vint en Procession avec tout son attirail sacerdotal pour

(*) 1249. Annales du Brandebourg.

pour déterrer l'Hostie; en enfonçant la pelle en terre, on vit bouillonner du sang, & tout le monde cria au Miracle : l'imposture étoit trop grossiere, & l'on sut que c'étoit du sang de boeuf que la Cabaretiere y avoit versé : ces Miracles ne laissoient pas que de faire impression sur l'esprit des Peuples, mais ce n'en étoit pas assez (*): la Cour de Rome, toujours attentive à étendre sa domination à l'ombre des Autels, ne négligeoit aucun des moïens qui pouvoient l'y conduire; dans le XIII. siécle se formerent la pluspart des Ordres Religieux; le Pape en établit en Allemagne & dans le Brandebourg le plus qu'il put, sous prétexte d'affermir par-là les esprits dans le Christianisme : les Misanthropes, les Fainéans, les Paresseux & toutes sortes de gens qui s'étoient deshonorés dans le monde, se réfugierent dans ces asiles sacrés; ils appauvrirent l'Etat de Sujets, en se séquestrant de la société & en renonçant à la bénédiction que Dieu donna à nos premiers parens; ils furent à la charge des citoïens, ne

(*) 1270.

ne se nourrissant que d'aumônes, ou faisant des acquisitions illicites; & quoique ces établissemens fussent également contraires aux loix de la Société & de la bonne Politique, le Pape les introduisit dans toute l'Europe, & parvint sans opposition à lever une puissante Armée de Prêtres aux dépens de tous les Princes, & d'entretenir de grosses Garnisons dans des païs sur lesquels il n'avoit aucune souveraineté : mais dans ces tems les Peuples étoient abrutis, les Princes foibles, & la Religion triomphante.

QUAND une fois le Christianisme eut poussé de profondes racines, il produisit des Fanatiques de toute espece (*): la Peste ravagea le Brandebourg en 1351. & c'en fut assez pour faire extravaguer la Superstition: pour appaiser la colere céleste, on batisa des Juifs par force, on en brûla d'autres, on fit des Processions, des Voeux aux Images Miraculeuses; & l'imagination, échauffée par tant d'inventions folles ou bisarres, enfanta enfin l'Ordre des Flagellans; c'étoient des

(*) Cramer, Baronius, Lockelius.

des Chrétiens mélancoliques & atrabilaires, qui se fouettoient avec des verges d'archal dans les Processions publiques; cependant le Pape eut horreur de ces macérations monstrueuses, & réprouva l'Ordre & ses abus.

On tourna la dévotion du Public sur des objets plus doux: le Pape Jean XXII. établit des bureaux d'Indulgences dans le Brandebourg; les Augustins trafiquoient de ces Indulgences, & en envoïoient le produit à Rome: les Miracles devinrent à la fin si fréquens (*), que les Auteurs rapportent qu'il tomba l'année 1500. une pluie de croix rouges & blanches sur tous les passans; on trouva même de ces croix dans le pain, ce qui fut regardé comme le présage d'un grand malheur.

Le siécle que Leon X. illustra en Italie, y ressuscitant les Beaux Arts & les Sciences ensevelies depuis longtems sous l'ignorance & le mauvais goût; ce siécle, dis-je, n'étoit point aussi célebre pour les Ultramontains: l'Allemagne étoit encore plongée dans l'Igno-

(*) Lockelius, Annales de Brandebourg.

l'Ignorance la plus grossiere, & elle languissoit sous un Gouvernement tout-barbare: point de mœurs; aucunes connoissances: & la raison humaine, privée des lumieres de la Philosophie, demeuroit abrutie dans sa stupidité: le Clergé & le Peuple, dans le même cas sur ces articles, n'avoient aucun reproche à se faire.

Dans ce tems où les Prêtres abusoient si grossierement de la Crédulité des hommes, où ils se servoient de la Religion pour s'enrichir, où les Ecclésiastiques menoient la vie la plus scandaleuse, un simple Moine entreprit de réformer tant d'abus; il rendit aux hommes par son exemple, l'usage de la raison qui leur avoit été interdit pendant tant de siécles; & l'esprit humain, enhardi par le recouvrement de sa liberté, étendit de tous côtés la sphere de ses connoissances.

ARTICLE TROISIEME.

DE LA RELIGION SOUS LA REFORME.

JE ne considérerai point l'ouvrage de la Réforme du côté de la Théologie & de l'Histoire; les dogmes de cette Religion & les événemens qu'elle fit naître, sont si connus que ce n'est pas la peine de les répéter: une révolution si grande & si finguliere; qui changea presque tout le Systême de l'Europe, mérite d'être examinée avec des yeux philosophiques.

LA Religion Catholique, qui s'étoit élevée sur la ruine de celle des Juifs & des Païens, subsistoit depuis quinze siécles; humble & douce sous les persécutions, mais fiere après son établissement, elle persécuta à son tour: tous les Chrétiens étoient soumis au Pape, qu'ils croïoient infaillible, ce qui rendoit son pouvoir plus étendu que celui du Souverain le plus despotique: un misérable Moine s'éleva contre une puissance si solidement établie; & la moitié de l'Europe secoua le joug de Rome.

TOUTES les raiſons qui contribuerent à ce changement extraordinaire, ſubſiſtant long-tems avant qu'il vînt à éclore, préparoient d'avance les eſprits à ce dénoûëment: la Religion Chrétienne étoit ſi dégénérée, qu'on n'y reconnoiſſoit plus les caracteres de ſon inſtitution; rien ne ſurpaſſoit dans ſon origine la ſainteté de ſa morale; mais la pente du coeur humain à la corruption en pervertit bientôt l'uſage: ainſi les ſources les plus pures du bien ſont devenues des principes de toutes ſortes de maux pour les hommes: cette Religion, qui enſeignoit l'humilité, la charité & la patience, s'établit par le fer & par le feu; les Prêtres des Autels, dont la ſainteté & la pauvreté devoient être le partage, menerent une vie ſcandaleuſe; ils acquirent des richeſſes; ils devinrent ambitieux; quelques uns furent des Princes puiſſans: le Pape, qui originairement relevoit des Empereurs, s'arrogea le pouvoir de les faire & de les dépoſer; il fulmina des Excommunications; il mit des Roïaumes en interdit; & il outra ſi prodigieuſement les choſes, que

de

de quelque maniere que ce fût, il falloit à la fin que le monde se révoltât contre tant d'abus.

LA Religion changea ainsi que les mœurs; elle perdit de siécle en siécle sa simplicité naturelle; & à force de fard, elle devint méconnoissable: tout ce qu'on y ajoûta n'étoit que l'ouvrage des hommes; il devoit périr comme eux: au Concile de (*) Nicée, la Divinité (†) du Fils fut déclarée égale à celle du Pere; & le Saint-Esprit, annexé à ces deux Personnes, forma la Trinité: on défendit aux Prêtres de se marier par les Ordonnances d'un Concile de Tolede (‡); cependant ils ne se soumirent à la volonté de l'Eglise que dans le XIII. siécle: le Purgatoire prit naissance dans le VI. siécle; le Concile de Trente en fit depuis un dogme: le culte des Images avoit été autorisé par le second Concile de Nicée (§); & la Transsubstantiation

(*) L'an 321.
(†) Origene & St. Justin n'étoient pas de ce sentiment; ce dernier dit dans son Dialogue, pag. 316. que la grandeur du Fils n'approche pas de celle du Pere.
(‡) Tenu l'année 400.
(§) Tenu en 781.

tion fut établie par les Peres du Concile de Trente (*) : les écoles de Théologie soûtenoient déjà l'Infaillibilité du Pape, depuis que les Evêchés de Rome & de Constantinople se trouvoient en opposition: quelques Solitaires fonderent des Ordres Religieux, & rendirent toute spéculative une vie qui doit se passer en action pour le bien de la Société : les Couvens se multiplierent à l'infini, & une grande partie du genre humain y fut ensevelie: enfin toutes sortes de Supercheries s'inventerent, pour surprendre la bonne foi du Vulgaire; & les faux Miracles devinrent presque communs.

Ce n'étoit pas cependant par des changemens qui regardoient l'objet de la foi, que la Réforme pouvoit venir dans la Religion: du nombre des gens qui pensent, la pluspart tournent toute la sagacité de leur esprit du côté de l'intérêt & de l'ambition; peu combinent des idées abstraites, & encore moins réfléchissent profondément sur des matieres aussi importantes; & le Peuple, la plus respecta-

(*) En 1545.

respectable, la plus nombreuse & la plus infortunée partie de la Société, suit les impressions qu'on lui donne.

Il n'en étoit pas ainsi du pouvoir tyrannique que le Clergé exerçoit sur les Consciences; les Prêtres dépouilloient les hommes de leurs biens & de leur liberté; cet esclavage, qui s'appésantissoit chaque jour, excitoit déjà des murmures : l'homme le plus stupide comme le plus spirituel, dès qu'il a de la sensibilité, s'apperçoit du mal qu'il souffre; tous tendent à leur bien-être; ils endurent un tems, mais à la fin la patience leur échape; & les vexations que tant de Peuples souffroient, auroient immanquablement donné lieu à quelque Réforme, si le Clergé Romain, fortement agité par des dissensions intestines, n'eut enfin donné lui-même le signal de la liberté, en arborant l'étendart de la revolte contre le Pape : les Vaudois, les Wiclefites & les Hussites avoient déjà commencé à remuer; mais Luther & Calvin, aussi audacieux & nés dans des conjonctures plus favorables, consommerent enfin ce grand ouvrage.

Les Augustins étoient en possession du trafic des Indulgences ; le Pape chargea les Dominicains de les prêcher, ce qui excita une querelle furieuse entre ces deux Ordres : les Augustins déclamerent contre le Pape; Luther, qui étoit de leur Ordre, attaqua avec véhémence les abus de l'Eglise ; il arracha d'une main hardie une partie du bandeau de la Superstition : il devint bientôt Chef de parti ; & comme sa Doctrine dépouilloit les Evêques de leurs bénéfices & les Couvens de leurs richesses, les Souverains suivirent en foule ce nouveau Convertisseur.

La Religion prit alors une forme nouvelle, & se rapprocha beaucoup de son ancienne simplicité : ce n'est point ici le lieu d'examiner, s'il n'eut pas mieux valu lui laisser plus de pompe & d'extérieur, pour qu'elle en imposât davantage au Peuple, qui n'est frappé & ne juge que par les sens ; il paroît qu'un culte tout spirituel, & aussi nud que l'est celui des Protestans, n'est pas fait pour des hommes matériels & grossiers, incapables de s'élever par la pensée à l'adoration des plus sublimes vérités,

LA Réforme fut utile au monde, & furtout aux progrès de l'esprit humain; les Protestans, obligés de réfléchir sur des matieres de foi, se dépouillerent tout d'un coup des préjugés de l'éducation, & se virent en liberté de se servir de leur raison, de ce guide qui est donné aux hommes pour les conduire, & dont au moins ils devroient faire usage pour l'objet le plus important de leur vie : les Catholiques vivement attaqués furent obligés de se défendre; les Ecclésiastiques étudierent, & ils sortirent de l'Ignorance crasse & honteuse dans laquelle ils croupissoient presque généralement.

S'IL n'y avoit qu'une Religion dans le monde, elle seroit superbe & despotique sans retenue; les Ecclésiastiques seroient autant de tyrans, qui exerçant leur sévérité sur le Peuple, n'auroient d'indulgence que pour leurs crimes; la Foi, l'Ambition & la Politique leur asserviroient l'Univers : à présent qu'il y en a plusieurs, aucune de ces Sectes ne sort, sans s'en repentir, des voies de la modération; l'exemple de la Réforme est un

frein qui empêche le Pape de se livrer à son ambition, & il craint avec raison la défection de ses membres, s'il abuse de son pouvoir; aussi devient-il sobre d'excommunications, depuis qu'une pareille démarche lui enleva Henri VIII, & le Roiaume d'Angleterre: le Clergé Catholique & le Protestant, qui s'observent avec une disposition égale à la critique, sont obligés des deux côtés à garder au moins une décence extérieure; ainsi tout reste en équilibre: heureux, si l'esprit de parti, le fanatisme & un excès d'aveuglement ne les précipitent jamais dans des guerres dont la fureur est le partage, & que des Chrétiens ne devroient jamais se faire. En regardant la Religion simplement du côté de la Politique, il paroit que la Protestante est la plus convenable aux Républiques & aux Monarchies; elle s'accorde le mieux avec cet esprit de liberté qui fait l'essence des premieres: car dans un Etat où il faut des Négocians, des Laboureurs, des Artisans, des Soldats, des Sujets en un mot, il est sûr que des Citoiens, qui font voeu de

laisser périr l'espéce humaine, deviennent pernicieux. . . . .

DANS les Monarchies, la Religion Protestante qui ne releve de personne, est entiérement soumise au Gouvernement; au lieu que la Catholique établit un Etat Spirituel, tout-puissant, fécond en complots & en artifices dans l'Etat Temporel du Prince; que les Prêtres, qui dirigent les consciences, & qui n'ont de Supérieur que le Pape, sont plus maîtres des Peuples que le Souverain qui les gouverne, & que par une adresse à confondre les intérêts de Dieu avec l'ambition des hommes, le Pape s'est vu souvent en opposition avec des Souverains, sur des sujets qui n'étoient aucunement du ressort de l'Eglise.

DANS le Brandebourg & dans la pluspart des Provinces de l'Allemagne, le Peuple portoit impatiemment le joug du Clergé Romain; c'étoit une Religion trop onéreuse pour des païs aussi peu opulens; le Purgatoire, la Messe des morts & des vivans, le Jubilé, les Annates, les Indulgences, les Péchés véniels & mortels, les Pénitences chan-

 gées

gées en amendes pécuniaires, les affaires Matrimoniales, les Voeux, les Offrandes, étoient autant d'impôts que le Pape levoit sur la Crédulité, & qui lui donnoient des revenus aussi solides que le Mexique en fournit à l'Espagne; ceux qui les païoient, étoient épuisés & mécontens; il n'étoit donc pas même nécessaire d'emploïer l'évidence des argumens, pour disposer ces esprits à recevoir la Réforme; ils crioient contre le Clergé qui les opprimoit: un homme vint qui promit de les en délivrer, & ils le suivirent.

JOACHIM II. fut le premier Electeur, qui embrassa la Religion Luthérienne: sa mere, qui étoit une Princesse de Dannemarck, lui communiqua ses sentimens: car la nouvelle Doctrine avoit pénétré en Dannemarck, avant que d'être reçue dans le Brandebourg: le païs suivit l'exemple du Prince, & tout le Brandebourg se fit Protestant: Matthieu Jagow Evêque de Brandebourg administra le Sacrement sous les deux especes dans le Couvent des Moines Noirs: ce Couvent devint ensuite la Cathédrale de Berlin: Joachim II.

se

se distingua dans le parti, tant par les Lettres de Controverse qu'il écrivit au Roi de Pologne, que par les Discours éloquens (à ce que disent les Auteurs (*)) que ce Prince prononça à la Diéte d'Augsbourg, en faveur des Protestans.

La Réforme ne put point détruire toutes les erreurs; quoiqu'elle eût ouvert les yeux du Peuple sur une infinité de Superstitions, il s'en conserva encore beaucoup d'autres; tant la pente de l'esprit humain vers l'erreur est inconcevable; Luther, qui ne croioit point au Purgatoire, admettoit les Revenans & les Démons dans son Systême: il soutint même que Satan lui apparut à Wittemberg, & qu'il l'exorcisa en lui jettant un cornet d'encre à la tête: il n'y avoit alors presqu'aucune Nation qui ne fût imbue de pareils préjugés; la Cour & (à plus forte raison) le Peuple avoient l'esprit rempli de Sortileges, de Divinations, de Revenans & de Démons: en 1553 deux vieilles femmes passerent par l'épreuve du feu, pour se purger de l'accusation de Sorcellerie: la

(*) Lockelius, Annales de Brandebourg.

la Cour avoit son Astrologue; l'un prédit à la naissance de Jean-Sigismond, que ce Prince seroit heureux, à cause qu'au même tems on avoit découvert au Ciel une étoile nouvelle dans la constellation de Cassiopée: l'Astrologue n'avoit pas prédit cependant que Jean-Sigismond se feroit Réformé pour gagner les Hollandois, dont les secours lui devinrent utiles dans la poursuite de ses droits sur le Duché de Cleves.

DEPUIS que le Schisme de Luther divisoit l'Eglise, les Papes & les Empereurs firent toute sorte d'efforts pour amener les esprits à la réunion; les Théologiens des deux partis tinrent des Conférences tantôt à Thoren, tantôt à Augsbourg; on agitoit les matieres de Religion à toutes les Diétes de l'Empire: mais toutes ces tentatives furent inutiles; il s'ensuivit enfin une guerre cruelle & sanglante, qui s'appaisa & se ranima à différentes reprises; l'ambition des Empereurs, qui vouloient opprimer la liberté des Princes & la conscience des Peuples, l'alluma souvent: mais la rivalité de la France & l'ambition de

Gustave

Gustave Adolphe Roi de Suéde, sauverent l'Allemagne & la Religion du despotisme de la Maison d'Autriche.

LES Electeurs de Brandebourg se conduisirent dans ces troubles avec sagesse; ils furent modérés & tolérans; Frédéric Guillaume, qui avoit acquis par la Paix de Westphalie des Provinces qui lui donnoient des Sujets Catholiques, ne les persécuta point; il permit même à quelques familles Juives de s'établir dans ses Etats, & leur accorda des Synagogues.

FREDERIC I. fit quelquefois fermer les Eglises Catholiques par représailles des Persécutions que l'Electeur Palatin fit souffrir à ses Sujets Protestans; mais le libre exercice de Religion fut toujours rendu aux Catholiques; les Réformés essaïerent de persécuter les Luthériens dans le Brandebourg; ils profiterent des dispositions où le Roi étoit en leur faveur, pour établir des Prêtres Réformés dans des villages où il y en avoit eu de Luthériens; ce qui prouve bien que la Religion ne détruit pas les passions dans les hommes, & que les gens d'Eglise, de quelque opinion

qu'ils

qu'ils soient, sont toujours prêts à opprimer leurs adversaires, quand ils se croient les plus forts.

Il est honteux à l'esprit humain d'avouer, qu'au commencement d'un siécle aussi éclairé que l'est le XVIII, toutes sortes de Superstitions ridicules se soient encore conservées; les gens raisonnables, comme les esprits foibles, croioient encore aux Revenans: je ne sai quelle tradition populaire portoit, qu'un Spectre Blanc se faisoit voir à Berlin toutes les fois qu'un Prince de la Maison devoit mourir; le feu Roi fit saisir & punir un malheureux qui avoit joué le Revenant; les esprits, rebutés d'une aussi mauvaise réception, ne se montrerent plus, & le Public fut désabusé.

En 1708 une femme, qui avoit le malheur d'être vieille, fut brûlée comme Sorciere: ces suites barbares de l'Ignorance affecterent vivement Thomasius, savant Professeur de Halle; il couvrit de ridicule les Juges & les Procès de Sorcellerie; il tint des Conférences publiques sur les causes physiques & naturelles des

choses, & déclama si fort qu'on eut hon-
[illegible] continuer l'usage de ces Procès ; & de-
lui le sexe put vieillir & mourir en paix.

[D]E tous les Savans qui ont illustré l'Alle-
[mag]ne, Leibnitz & Thomasius rendirent les
grands services à l'esprit humain ; ils en-
[seig]nerent les routes, par lesquelles la raison
[doit] se conduire pour parvenir à la vérité ;
[c]ombattirent les préjugés de toute espece ;
[e]n appellerent dans tous leurs Ouvrages à
[l'A]nalogie & à l'Expérience, qui sont les deux
[béq]uilles avec lesquelles nous nous trainons
[dan]s la carriere du raisonnement ; & ils firent
[no]mbre de disciples.

[L]ES Réformés devinrent plus pacifiques
[sou]s le regne de Frédéric Guillaume, & les
[que]relles de Religion cesserent ; les Luthé-
[rien]s profiterent de ce calme ; Francke Mi-
[nis]tre de leur parti établit, sans y mettre du
[bruit]ı, un College à Halle, où se formoient de
[jeu]nes Théologiens, & dont sortirent dans la
[sui]te des essains de Prêtres, qui formerent
[un]e Secte de Luthériens Rigides, auxquels il
manquoit que le Tombeau de St. Paris, &
un

un Abbé Bécherand pour gambader dessus: ce sont des Jansénistes Protestans qui se distinguent des autres par leurs rigidités mystiques: depuis parurent toutes sortes de Quackers, les Zinzendorffiens, les Gichteliens, Sectes plus ridicules les unes que les autres, qui outrant (*) les principes de la primitive Eglise, tomberent dans des abus criminels.

Toutes ces Sectes vivent ici en paix, & contribuent également au bonheur de l'Etat; il n'y a aucune Religion, qui sur le sujet de la Morale s'écarte beaucoup des autres; ainsi elles peuvent être toutes égales au Gouvernement, qui conséquemment laisse à un chacun la liberté d'aller au Ciel par quel chemin il lui plaît: qu'il soit bon Citoïen, c'est tout ce qu'on lui demande.

Le faux zele est un tyran qui dépeuple les Provinces: la tolérance est une tendre mere, qui les soigne & les fait fleurir.

DES

(*) La communauté des biens & l'égalité des conditions; on dit même qu'ils usent également des femmes dans leurs assemblées.

DES MOEURS, DES COUTUMES, DE L'INDUSTRIE, DES PROGRE'S DE L'ESPRIT HUMAIN DANS LES ARTS ET DANS LES SCIENCES.

POUR acquérir une connoiſſance parfaite d'un Etat, il ne ſuffit pas d'en ſavoir l'origine, les guerres, les Traités, le Gouvernement, la Religion; d'être inſtruit des revenus du Souverain: ces parties ſont à la vérité les principales auxquelles s'attache le pinceau de l'Hiſtoire: il en eſt cependant encore d'autres, qui ſans avoir le brillant des premieres, n'en ſont pas moins utiles; nous comptons de ce nombre tout ce

qui

qui se rapporte aux mœurs des habitans, comme l'origine des nouveaux usages, l'abolition des anciens, la naissance de l'industrie, les causes qui l'ont dévelopée, les raisons de ce qui a hâté ou ralenti les progrès de l'esprit humain ; & sur tout, ce qui caractérise le plus le génie de la Nation dont on parle : ces objets intéresseront toujours les Politiques & les Philosophes ; & nous osons avancer avec hardiesse, que cette sorte de détails n'est en aucune façon indigne de la majesté de l'Histoire.

Nous ne présentons au Lecteur dans cet Ouvrage, qu'un choix des traits les plus frappans & les plus caractéristiques du génie des Brandebourgeois en chaque siécle : mais quelle différence entre ces siécles ? des Nations qu'un Océan immense sépare, & qui habitent sous les tropiques opposés, ne différent pas plus dans leurs usages que les Brandebourgeois d'eux-mêmes, si nous les comparons du tems de Tacite au tems de Henri l'Oiseleur, ceux de Henri l'Oiseleur à ceux de Jean le Cicéron, & enfin ceux-là aux habitans

bitans de l'Electorat sous Frédéric I. Roi de Prusse.

Le grand nombre des hommes, distrait par la variété infinie des objets, regarde sans réflexion la lanterne magique de ce monde; il s'apperçoit aussi peu des changemens successifs qui se font dans les usages, que l'on passe légerement dans une grande Ville sur ces ravages que la mort y fait journellement, pourvu qu'elle y épargne le petit cercle de personnes avec lesquelles on est le plus lié: cependant, après une courte absence, on trouve à son retour d'autres habitans & des modes nouvelles.

Qu'il est instructif & beau de passer en revue tous les siécles qui ont été avant nous, & de voir par quel enchaînement ils tiennent à nos tems! prendre une Nation dans la stupidité grossiere, la suivre dans ses progrès, & la conduire jusqu'au tems qu'elle s'est civilisée; c'est étudier dans toutes ses Métamorphoses le ver à soie devenu Chrysalide & enfin Papillon.

Mais que cette étude est humiliante! il ne paroit

paroit que trop qu'une loi immuable de la Nature oblige les hommes à passer par bien des impertinences pour arriver à quelque chose de raisonnable : remontons aux origines des Nations, nous les trouverons également Barbares : les unes sont arrivées par une allure lente & par bien des détours, à un certain dégré de perfection ; les autres y sont parvenues par un essor rapide : toutes ont tenu des routes différentes ; & encore la Politesse, l'Industrie & tous les Arts, ont-ils pris dans les différens païs où ils ont été transplantés, un goût de terroir qu'ils ont reçu du caractere indélébile de chaque Nation : ceci se fera sentir davantage, si nous lisons des Ouvrages écrits à Padoue, à Londres, ou à Paris ; ils se distingueront sans peine, quand même les Auteurs y traiteroient la même matiere ; je n'en excepte que la Géométrie.

La variété inépuisable que la Nature jette dans ces caracteres généraux & particuliers, est une marque de son abondance, mais en même-tems de son économie : car, quoique tant

tant de Nations innombrables qui couvrent la terre aïent chacune leur génie différent, il semble cependant que certains grands traits, qui les distinguent des autres, sont inaltérables : tout Peuple a un caractere à soi, qui peut être modifié par le plus ou le moins d'éducation qu'il reçoit, mais dont le fond ne s'efface jamais : nous pourrions facilement appuïer cette opinion sur des preuves physiques ; mais il ne faut pas nous écarter de notre sujet : il s'ensuit donc que les Princes n'ont jamais totalement changé la façon de penser des Peuples ; qu'ils n'ont jamais pu forcer la nature à produire des Grands-hommes, lorsqu'elle s'y refusoit : quoique le travail des mines soit soumis à leurs ordres, les veines fécondes ne le sont pas ; elles s'ouvrent tout à coup en fournissant des richesses abondantes, & se perdent dans le tems qu'on les poursuit avec le plus d'avidité.

QUICONQUE a lû Tacite & César, reconnoitra encore les Allemans, les François & les Anglois, aux couleurs dont ils les peignent ; dix-huit siécles n'ont pu les effacer : com-

ment donc un regne pourroit-il effectuer ce que tant de siécles n'ont pu faire ? un Statuaire peut tailler un morceau de bois dans la forme qu'il lui plait ; il en fera un Esope, ou un Antinoüs ; mais il ne changera jamais la nature inhérente du bois : certains vices dominans & certaines vertus resteront toujours à chaque Peuple : si donc les Romains nous paroissent plus vertueux sous les Antonins que sous les Tiberes, c'est que les crimes étoient sévérement punis ; le vice n'osoit lever sa tête impure, mais les vicieux n'en subsistoient pas moins : les Souverains donneront un certain vernis de politesse à leur Nation, ils maintiendront les Loix dans leur vigueur, & les Sciences dans la médiocrité ; mais ils n'altéreront jamais l'essence des choses : ils n'ajoutent que quelque nuance passagere à la couleur dominante du tableau.

C'est ce que nous avons vû de nos jours en Russie : Pierre I. fit couper la barbe à ses Moscovites ; il leur ordonna de croire à la Procession du Saint-Esprit ; il en fit habiller quelques-uns à la Françoise ; on leur apprit même

même des langues: cependant on distinguera encore longtems les Russes des François, des Italiens, & des autres Nations de l'Europe.

Il n'y a, je croi, que la dévastation entiere des Etats & leur repeuplement par des Colonies étrangeres, qui puissent produire un changement total dans l'esprit d'un Peuple: mais qu'on y prenne bien garde; ce n'est dès-lors plus la même Nation; & il resteroit encore à savoir, si l'air & la nourriture ne rendroient pas avec le tems ces nouveaux habitans semblables aux anciens.

Nous nous sommes crû obligés de séparer ce morceau, qui traite des Mœurs des Brandebourgeois, du reste de l'Histoire, à cause que dans celle-là on s'est restraint à la Politique & à la Guerre; & que ces détails qui regardent les Usages, l'Industrie & les Arts, étant répandus dans tout un Ouvrage, auroient peut-être échapé au Lecteur; au lieu qu'il les trouve à présent sous un seul point de vûe, où ils forment seuls un petit Corps d'Histoire.

Les Auteurs Latins m'ont servi de guide

dans les commencemens de cet Ouvrage, au défaut total de ceux du païs: Lockelius, que j'aurai lieu de citer souvent, m'a éclairé dans les Régences ténébreuses des Marckgraves des quatre premieres Races; & les Archives m'ont fourni des matériaux pour ce qu'il y a de plus remarquable à dire des tems que la Maison de Hohenzollern a possédé cet Electorat, ce qui nous ramene jusqu'à nos jours.

EPOQUE PREMIERE.

DANS la longue énumération que Tacite fait des Peuples d'Allemagne, il s'est trompé sur le mot d'Ingevoner qui signifie habitans, & sur celui de Germenier qui veut dire gens de Guerre, que l'ignorance de la langue lui fait prendre pour des Nations particulieres: la quantité de ces Guerriers dont l'Allemagne étoit remplie, lui donna le nom de Germanie.

LES premiers habitans de la Marche furent des Teutons, & après eux les Semnons dont Tacite dit, que c'étoient les plus nobles d'entre les Sueves.

DANS

DANS ces tems reculés, l'Allemagne étoit tout-à-fait barbare; les Peuples grossiers & à moitié sauvages habitoient les forêts; de mauvaises cabanes leur servoient de demeures; ils se marioient jeunes, & peuploient d'autant plus que les femmes étoient rarement steriles: la Nation alloit toujours en se multipliant; & comme les enfans se bornoient à cultiver les champs de leurs pères, au lieu de défricher des terres nouvelles, il s'ensuivoit que ces petits héritages ne fournissant pas, dans les meilleures années mêmes, à l'entretien d'un Peuple aussi nombreux, les obligeoient à s'expatrier pour trouver ailleurs leur subsistance; de-là ces grands débordemens de Barbares qui inonderent les Gaules, l'Afrique & même l'Empire Romain.

LES Germains étoient Chasseurs par nécessité, & Guerriers par instinct; leur pauvreté rendoit les guerres intestines qu'ils se faisoient, courtes, car l'intérêt ne s'en méloit jamais; leurs Généraux, qui depuis devinrent leurs Princes, s'appelloient Fürsten, ce qui est une dérivation du mot de conduc-

teur; ils étoient renommés par leur taille haute, & pour avoir des corps robustes & endurcis aux travaux les plus pénibles; leurs vertus principales étoient la valeur & la fidélité avec laquelle ils observoient leurs engagemens; ils célébroient ces vertus par des Hymnes, qu'ils apprenoient à leurs enfans pour les transmettre à leur postérité.

Les Auteurs Latins rendent eux-mêmes un illustre témoignage à la valeur des Germains, en nous apprenant la défaite de Varus & de quelques autres chefs des armées Romaines: si l'on applaudit au courage d'une Nation qui (toutes choses égales) est victorieuse d'une autre, combien plus ne doit-on pas admirer la bravoure de ces Germains, qui n'aïant pour eux que la confiance en leur propre force & une inflexible opiniâtreté à ne point céder la victoire, triompherent de la discipline Romaine, & de ces Légions qui avoient à peine achevé de subjuguer la moitié du Monde connu?

Quoi qu'en aïent dit la pluspart des Historiens, il n'en est pas moins vraisemblable que

que les Romains passérent l'Elbe malgré les Sueves ; car on a découvert auprès de (*) Zossen, dans un champ quarré de huit cens pas, quantité d'urnes pleines de Médailles de l'Empereur Antonin, de l'Impératrice Faustine, & de quelques affiquets dont se paroient les Dames Romaines : ce n'est pas assûrément un champ de bataille, car les Sueves n'auroient pas enfoui sous terre l'argent de leurs ennemis pour honorer leurs funérailles ; on peut en conjecturer (ce me semble) avec certitude, que ce lieu servit de camp à quelques cohortes détachées, auxquelles les Romains avoient fait passer l'Elbe, pour être avertis des mouvemens & de l'approche des Barbares.

BRANDEBOURG est la plus ancienne Ville de la Marche ; les Annales (†) fixent sa fondation l'an du monde 3588., ce qui seroit 416 ans avant l'ère vulgaire ; on dit qu'elle fut bâtie & reçut son nom du même Brennus qui saccagea Rome : on entrevoit

(*) A six milles de Berlin.
(†) Imprimées en 1595.

voit dans l'obſcurité les noms de quelques Rois (*) Vandales, qui furent apparemment plus ambitieux & plus inquiets que les autres: on trouve de plus dans les Annales, que Wittikind Roi des Saxons, Hermanfried Roi de Thuringe & Richimire Roi des Francs, s'allièrent, dompterent les Semnons, & entourerent les premiers de murailles ces Villes conquiſes, pour contenir le païs dans l'obéiſſance.

EPOQUE SECONDE.

CHARLEMAGNE prit enfin (†) Brandebourg; & Henri l'Oiſeleur (‡), aïant entiérement ſubjugué les Saxons qui habitoient ces contrées, établit les Marckgraves ou Gouverneurs de frontières.

LES mœurs s'adoucirent ſous les Marckgraves: mais le païs étoit très pauvre; il ne produiſoit que les denrées les plus néceſſaires à la vie; il avoit beſoin de l'induſtrie de ſes Voiſins; & comme perſonne ne recherchoit la

(*) Hoterus & Wenceslas.
(†) En 781.
(‡) En 928.

la sienne, l'argent ressortoit en plus grande quantité qu'il n'entroit : cette disproportion dans la circulation des especes, qui alloit toujours à leur diminution, baissoit le prix de toutes choses; les denrées étoient à un si vil prix, que du tems de l'Electeur Jean II. d'Ascanie, le boisseau de froment se vendoit 28. liards, celui de seigle 28. deniers, & six poules s'achetoient au marché pour un gros.

Les Berlinois passoient dès-lors pour des maris aussi fideles que jaloux; les Chroniques (*) en rapportent un exemple sensible: sous la régence de l'Electeur Othon de Baviere, un Secretaire de l'Archevêque de Magdebourg, voulant aller à Berlin aux bains publics, rencontra dans la rue une jeune femme de bourgeois, & lui proposa en badinant de se baigner avec lui : la femme se trouva offensée de cette proposition; le peuple s'attroupa; & les bourgeois de Berlin, qui n'entendoient pas raillerie, trainerent le pauvre Secretaire dans une place publique, où ils le décapiterent sans autre forme de procès: s'ils

(*) Lockelius en 1364.

s'ils sont jaloux, du moins exercent-ils à présent des vengeances plus douces.

Le païs croupissoit dans une misere affreuse sous la régence des Princes des quatre premieres Races, & il n'en pouvoit sortir passant sans cesse d'une main à une autre (*): Othon de Baviere fut obligé de vendre l'Electorat à l'Empereur Charles IV: celui-ci s'établit à Tangermünde; il y tint une Cour brillante, & y bâtit un assez vaste Château dont on voit encore les ruines: pendant que Josse administroit le Brandebourg, les Vaudois persécutés en France se réfugièrent dans la Ville d'Angermünde, à laquelle on donna le surnom d'Hérétique: on ne voit pas pourquoi les Vaudois chercherent un asile dans le Brandebourg qui étoit alors Catholique, & pourquoi ils y furent reçus quoiqu'on détestât leur Hérésie.

Les Princes de la Maison de Luxembourg foulerent les Peuples le plus impitoïablement; ils engageoient l'Electorat, dans leurs besoins, à ceux qui leur prêtoient les plus grosses sommes;

(*) En 1373.

mes: ces Créanciers, qui regardoient ce malheureux païs comme une Hypotheque, commettoient toutes sortes de vexations pour s'enrichir; ils y vivoient à discrétion, comme dans une Province ennemie: les Voleurs infestoient les grands chemins; la Police étoit inconnue, & la Justice hors d'activité: les Seigneurs de Kitzau & de Neuendorff, indignés du joug odieux que portoit leur patrie, firent une guerre ouverte aux Sous-tyrans qui l'opprimoient: dans cette confusion totale & pendant cette espece d'Anarchie, le Peuple gémissoit dans la misere: les Nobles étoient tantôt les instrumens, tantôt les vengeurs de la tyrannie; & le génie de la Nation, abruti par la dureté de l'esclavage & par la rigueur d'un gouvernement barbare, demeuroit engourdi & paralytique.

EPOQUE TROISIEME.

L'EMPEREUR Sigismond débrouilla ce chaos, en conférant le Brandebourg & la dignité Electorale à Frédéric de Hohenzollern Burggrave de Nurenberg: ce Prince 1415.

exigea l'hommage de ſes nouveaux Sujets; mais le Peuple, qui ne connoiſſoit que des Maîtres cruels, eut de la peine à ſe ſoumettre à cette Domination douce & légitime: Frédéric I. réduiſit les Gentils-hommes à l'obéiſſance, par la terreur que répandit le gros canon avec lequel il forçoit les Châteaux des Rebelles; ce canon étoit une piéce de 24 livres, en quoi conſiſtoit toute ſon artillerie.

L'Esprit de ſédition ne ſe perdit pas ſi vîte: les Bourgeois de Berlin ſe révoltérent à différentes repriſes contre leurs Magiſtrats: Frédéric II. appaiſa ces émeutes avec douceur & ſageſſe: la néceſſité obligea ce Prince d'hypothéquer les péages de Schiffelbein & de Drambourg au Sieur Denis d'Oſten, pour obtenir la ſomme de 1500. florins dont il avoit beſoin pour ſe rendre à la Diete de Nurenberg.

Les choſes reſterent dans cette ſituation juſqu'à Jean le Cicéron: cet Electeur fit les premiers efforts pour tirer le Peuple de ſon imbécillité & de ſon ignorance; c'étoit beau-

coup

coup dans ce tems de ténebres de s'appercevoir qu'on étoit ignorant : quoique cette premiere aurore du bon esprit ne fût qu'un foible crépuscule, elle produisit toutefois la fondation de l'Université (*) de Franckfort sur l'Oder : Conrad Wimpina Professeur de Leipzig devint le premier Recteur de cette nouvelle Université, & il en dressa les Statuts : mille Etudians se firent inscrire dès la premiere année dans les fastes de l'Université.

Il arriva, pour les progrès des Sciences, que Joachim Nestor les protégea autant que son pere ; c'étoit le Léon X. du Brandebourg ; il possédoit les Mathématiques, l'Astronomie & l'Histoire ; il parloit avec facilité le François, l'Italien & le Latin ; il aimoit les Belles Lettres, & il fit des dépenses considérables pour encourager ceux qui s'y appliquoient.

Ce n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, que de civiliser une Nation qui avoit été sauvage pendant tant de siécles ; il faut bien du tems pour que la douceur du commerce des Scien-ces

(*) En 1495.

ces se communique à tout un Peuple : les jeunes gens étudioient à la vérité ; mais ceux qui étoient d'un âge mûr, demeuroient attachés à leurs anciens usages & à leur grossiereté ; les Nobles voloient encore sur les grands chemins ; la dépravation des moeurs étoit si générale en Allemagne, que la Diete de l'Empire assemblée à Treves, voulant y mettre un frein, défendit de blasphemer, & de s'abandonner à ces excès de débauche qui ravalent l'humanité & rendent les hommes inférieurs aux animaux.

Il y avoit dès-lors des vignes plantées dans l'Electorat ; le baril de vin se vendoit de ce tems à 30 gros, & le boisseau de seigle à 21 liards : les especes commençoient à circuler davantage : Joachim Nestor fit même construire quelques bâtimens, entr'autres le Château de Potsdam : tout le monde étoit habillé à l'Allemande, ce qui répond à peu près à l'ancien habillement Espagnol ; les hommes portoient des pourpoins & de larges fraises : les Princes (*), les Comtes & les Che-

(*) Lockelius.

Chevaliers portoient des chaines d'or au coû ; il n'étoit permis aux Gentils-hommes que d'avoir trois anneaux d'or à la cravate ; l'habillement des femmes ressembloit à celui des Augsbourgeoises ou des filles de Strasbourg.

On commença enfin à connoitre un certain luxe proportionné à ces tems ; mais comme on ne trouve point que l'industrie ni le commerce du Brandebourg fissent des progrès à proportion des dépenses, l'augmentation des richesses & leur cause demeurent un probleme difficile à résoudre.

Dès l'année 1560. on s'apperçoit d'une grande différence dans les dépenses des Electeurs ; car lorsque Joachim II. se rendit à la Diete de (*) Franckfort, il eut (†) 68 Gentils-hommes à sa suite, & 452 chevaux dans ses équipages : le grand jeu s'introduisit à Berlin au retour de ce voïage ; cette mode passa de la Cour à la Ville où on fut obligé de la défendre, à cause que quelques Bourgeois

(*) En 1562. convoquée par l'Empereur Ferdinand pour l'Election d'un Roi des Romains.
(†) Lockelius.

gecis avoient perdu plus de mille écus dans une séance.

Les Annales disent, qu'au mariage de Joachim II. avec Sophie fille de Sigismond Roi de Pologne, l'Electeur coucha la nuit des nôces armé de toutes pieces auprès de sa jeune Epouse; comme si les tendres combats de l'amour demandoient des préparatifs aussi redoutables: un mélange de férocité & de magnificence entroit dans toutes les coûtumes de ces tems: ces singularités venoient de ce que le siécle vouloit sortir de la barbarie; il cherchoit le bon chemin & le manquoit; sa grossiéreté confondoit les cérémonies avec la politesse, la magnificence avec la dignité, les débauches avec le plaisir, la pédanterie avec le savoir, & les platitudes grossiéres des bouffons avec les ingénieuses saillies de l'esprit.

On doit rapporter au regne de Joachim II. la fondation de l'Université de Konigsberg par Albert de Prusse.

Les dépenses allerent toûjours en augmentant: Jean George fit des obseques superbes à son pére; c'est la premiere pompe funébre accom-

accompagnée de magnificence, dont l'Histoire de Brandebourg fait mention: le goût des Fêtes étoit la passion de ce Prince; il aimoit à donner sa grandeur en spectacle; il célébra (*) la naissance de l'aîné de ses Princes par des fêtes qui durerent quatre jours; ces divertissemens consistoient dans des Tournois, des Combats de barques, des Feux d'artifice & des Courses de bague; les Seigneurs qui composoient les quatre quadrilles, étoient vétus en velours richement brodé en or & en argent; mais le caractere du siécle perçoit à travers toute cette magnificence; à la tête de chaque quadrille étoit un Bouffon qui sonnoit du cor d'une façon ridicule en faisant cent extravagances, & la Cour monta au donjon du Château pour voir tirer le feu d'artifice (†): au passage de Christian Roi de Dannemarck par Berlin, l'Electeur lui fit une réception superbe; il alla au devant du Roi, accompagné de nombre de Princes, de

(*) Lockelius.

(†) l'Electeur, disent les Annales, mit la tête hors d'une lucarne, & cria à l'Artificier; MAITRE JEAN, BOUTE QUAND JE SIFFLERAI.

de Comtes, de Seigneurs, & d'une Garde de 300 chevaux: le Roi fit son entrée dans un char de velours noir galonné en or, tiré par 8 chevaux blancs dont les mors, & les caparaçons étoient d'argent: on l'accabla de fêtes dans le goût des précédentes.

Peut-être qu'on poussa le luxe trop loin; car Joachim Frédéric fit des loix somptuaires: il emploïa ses revenus à des usages utiles; il fonda le College de Joachim, depuis transféré à Berlin par l'Electeur Frédéric Guillaume, où cette Ecole est de nos jours la plus florissante & la mieux réglée de tous les Etats de la Prusse.

Il manquoit encore sous la régence de Jean George, beaucoup d'inventions qui contribuent à la commodité de la vie: l'usage commun des Carosses ne remonte pas plus haut qu'à Jean Sigismond; il en est parlé à l'occasion de l'hommage de la Prusse, que ce Prince rendit à Varsovie: il eut à sa suite 36 Carosses à six chevaux, outre un cortege de 80 chevaux de main: l'Ambassade

qui

qui se rendit à la Diete de l'Empire pour l'Election de l'Empereur Matthias, eut 3 Carosses avec elle; c'étoient de mauvais coches, composés de quatre ais grossiérement joints ensemble: qui eût dit alors que cet art se perfectionneroit dans le XVIII siécle, au point qu'on feroit des Carosses pour vingt mille écus, & qu'ils trouveroient des acheteurs?

Les efforts que le Brandebourg & l'Allemagne faisoient pour se civiliser, n'étoient pas tout-à-fait inutiles: le nombre des Universités augmentoit; celle de Halle fut fondée alors: en même tems se forma à Dessau une Académie pour la langue Allemande, sous le nom de Societe' Fructifiante, qui auroit pu devenir utile, d'autant plus que la langue Allemande divisée en une infinité de dialectes, manque de regles assez sûres pour en fixer l'usage véritable; que nous n'avons aucun Livre Classique; & que s'il nous reste encore quelque chose de notre ancienne liberté Républiquaine, c'est le sterile avantage d'estropier

selon

selon notre fantaisie une langue grôssiére & presque encore barbare.

Ces beaux Etablissemens, qui nous auroient peut-être avancés d'un siécle, étoient encore à peine ébauchés, lorsque la guerre de trente ans survint, qui détruisit & bouleversa toute l'Allemagne.

Les Etats jouissoient sous la régence de Jean Sigismond d'une grande autorité.

Sous George Guillaume le Comte de Schwartzenberg diminua le pouvoir de ces Etats, dont cependant ils n'avoient jamais abusé: enfin, dans le cours de cette cruelle guerre, 1636. l'année 1636. fut la plus malheureuse pour cet Electorat; les Suédois étoient à Werben, les Impériaux à Magdebourg & Rathenau, Wrangel à Stettin, Morosini dans la Nouvelle Marche; quand trente six mille Autrichiens traverserent le païs, pillerent & désolerent tout dans leur passage: c'en fut trop à la fois; le Brandebourg, énervé par le nombre des troupes qui en avoient subsisté & qui l'avoient pillé les années précédentes, succomba enfin; la cherté y devint exorbitante;

tante; un bœuf s'achetoit 100 écus, le boisseau de bled 5, l'orge 3; & les especes haussérent de prix par leur rareté: la valeur numéraire du ducat fut évaluée à 10 écus: quelques Gentils-hommes, qui avoient soustrait leurs provisions à l'avidité des ennemis, voulurent profiter des circonstances de la disette; mais les païsans qui n'avoient pas dequoi acheter ces grains, réduits au désespoir par la famine, assommerent ces maîtres inhumains & pillerent leurs greniers: la famine continua avec la même violence; la peste s'ensuivit, & la désolation parvint à son comble: les restes de ces malheureux habitans que la mort & les ennemis avoient épargnés, ne pouvant tenir contre tant de calamités, abandonnerent leur patrie infortunée, & se réfugièrent dans les païs voisins.

TOUTE la Marche n'étoit qu'un affreux désert; elle offroit un spectacle déplorable de ruines, d'incendies, & de tous les fléaux qu'une guerre longue & furieuse entraine après elle: à peine découvroit-on sous tant d'horreurs & de saccagemens, dans des lieux

devenus

devenus tout sauvages, les traces des anciens habitans.

Frédéric Guillaume. 1640. C'EN eût été fait du Brandebourg, si Frédéric Guillaume ne se fut obstiné à son rétablissement : sa prudence, sa fermeté & le tems vainquirent tous ces obstacles; il fit la paix; il prit des arrangemens, & tira enfin l'Etat de sa ruine.

LE Brandebourg devint effectivement un nouveau païs, formé du mélange de différentes Colonies de toutes sortes de Nations, qui s'allièrent dans la suite à ceux des anciens habitans qui étoient échapés à sa destruction : soit que l'année fût abondante, soit défaut de consommation, les denrées furent à un si bas prix, que le boisseau de bled se vendoit à 12 gros.

LA guerre de trente ans, entre les maux qu'elle causa, détruisit en particulier le peu de commerce que le nord de l'Allemagne faisoit : nous tirions anciennement nos sels de Hollande & de France; les provisions qui ne pouvoient être renouvellées pendant ces troubles, s'épuiserent; ce défaut d'une denrée

aussi

aussi nécessaire, fit avoir recours à l'industrie, & l'on trouva des sources salées à Halle, qui fournirent non seulement aux besoins du Brandebourg, mais encore à ceux des païs voisins.

Les Hollandois formerent la premiere Colonie qui vint s'établir dans l'Electorat; ils renouvellerent l'espece des Professionaires & des Artisans; ils formerent des projets pour la vente des bois de haute fûtaie qui se trouvoient en grande abondance, la guerre de trente ans aïant fait de tout le païs une vaste forêt; sur la vente de ces bois roula ensuite une des branches principales de notre commerce: l'Electeur permit même à quelques familles Juives de se domicilier dans ses Etats; le voisinage de la Pologne rendoit leur ministere utile, pour débiter dans ce Roïaume les rebuts de nos friperies.

Il arriva depuis un événement favorable, qui avança considérablement les projets du Grand Electeur; Louis XIV. révoqua l'Edit (*) de Nantes; & quatre cens mille François sortirent pour le moins de ce Roïaume;

les

(*) En 1684.

les plus riches paſſerent en Angleterre & en Hollande; les plus pauvres, mais les plus induſtrieux, ſe réfugièrent dans le Brandebourg au nombre de vingt mille ou environ; ils aiderent à repeupler nos Villes déſertes, & nous donnerent toutes les Manufactures qui nous manquoient.

Afin de juger des avantages qui revinrent à l'Etat par cette Colonie, il eſt néceſſaire d'entrer dans le détail de ce qu'étoient nos Manufactures avant la guerre de trente ans; & de ce qu'elles devinrent après la révocation de l'Edit de Nantes.

Notre commerce rouloit anciennement ſur la vente de nos grains, du vin & de nos laines; quelques Manufactures de Drap ſubſiſtoient encore, mais elles n'étoient pas conſidérables; il n'y avoit du tems de Jean le Cicéron, que ſept cens Manufacturiers en Drap dans tout le païs: durant la régence de Joachim II., le Duc d'Albe opprimoit tyranniquement la liberté des Flamans; la ſage Elizabeth Reine d'Angleterre ſe prévalut de la ſottiſe de ſes Voiſins, en attirant dans ſes E-

tats les Manufacturiers de Gand & de Bruges; ils y travaillerent les laines d'Angleterre, & obtinrent qu'on en défendît la sortie.

Nos Manufacturiers n'avoient fait jusqu'alors de bons draps, que par le mélange des laines Angloises avec les nôtres; & comme celles-là vinrent à manquer, nos draps tomberent: les Electeurs de Saxe, Auguste & Christian, suivirent l'exemple de la Reine Elizabeth, en attirant dans leurs païs des Ouvriers Flamans, qui rendirent leurs Manufactures florissantes: le manque de laines étrangeres, la décadence de nos Manufactures & l'accroissement de celles de nos Voisins, accoutumerent la Noblesse du Brandebourg à vendre ses laines aux étrangers, ce qui détruisit presque entiérement nos fabriques: Jean Sigismond, pour les relever, défendit l'entrée des draps étrangers dans ses Etats; mais cette défense devint préjudiciable, à cause que les fabriques du Brandebourg ne pouvoient pas fournir les draps dont le païs avoit besoin, ce qui obligeoit d'avoir recours à l'industrie des Voisins: il y a grande

O appa-

apparence qu'on auroit imaginé des expédiens plus heureux; mais la guerre de trente ans survint, & elle renversa les projets, les Manufactures & l'Etat.

A l'avénement de Frédéric Guillaume à la régence, on ne faisoit dans ce païs, ni chapeaux, ni bas, ni serges, ni aucune étoffe de laine: l'industrie des François nous enrichit de toutes ces manufactures; ils établirent des fabriques de draps, de serges, d'étamines, de petites étoffes, de droguets, de grisettes, de crêpon, de bonnets & de bas tissus sur des métiers; des chapeaux de castor, de lapin & de poil de lievre; des teintures de toutes les especes: quelques-uns de ces Réfugiés se firent Marchands, & débiterent en détail l'industrie des autres: Berlin eut des Orfevres, des Bijoutiers, des Horlogers, des Sculpteurs; & les François, qui s'établirent dans le plat-païs, y cultiverent le tabac, & firent venir des fruits & des legumes excellens dans les contrées sablonneuses, qui par leur soin devinrent des potagers admirables: le Grand Electeur, pour encou-

encourager une Colonie aussi utile, lui assigna une pension annuelle de quarante mille écus dont elle jouit encore.

Ainsi l'Electorat se trouva plus florissant vers la fin de la régence de Frédéric Guillaume, qu'il ne l'avoit été sous aucun de ses Ancêtres; & la grande augmentation des manufactures étendit les branches du commerce, qui roula dans la suite sur nos bleds, sur les bois, sur les étoffes & les draps, & sur nos sels: l'usage des Postes, inconnu jusqu'alors en Allemagne, fut introduit par le Grand Electeur dans tous ses Etats depuis Emmerick jusqu'à Memel: les Villes païoient des taxes arbitraires qui furent abolies; l'établissement de l'Accise les remplaça: les Villes commencerent à se policer; on pava les rues, & on plaça de distance en distance des lanternes pour les éclairer: cette Police étoit d'une nécessité indispensable; car les Courtisans étoient obligés d'aller en échasses au Château de Potzdam lorsque la Cour s'y tenoit, à cause des boues qu'il falloit traverser dans les rues.

FREDERIC Guillaume fut le premier Electeur, qui entretint à ſon ſervice un corps d'Armée diſcipliné régulierement: les Bataillons d'Infanterie étoient compoſés de quatre Compagnies à 150. têtes chacune; un tiers du Bataillon étoit armé de piques; le reſte avoit des mousquets: l'Infanterie portoit des habits d'ordonnance & des manteaux: les Cavaliers ſe pourvoïoient eux-mêmes d'armes & de chevaux; ils avoient la demi-armure; ils combattoient par eſcadrons, & ils menoient ſouvent du canon avec eux.

LE Grand Electeur, quoique généreux & magnifique pour ſa perſonne, fit des Loix Somptuaires: ſa Cour étoit nombreuſe, & ſa dépenſe ſe faiſoit avec dignité: aux fêtes qu'il donna au mariage de ſa niece la Princeſſe de Courlande, 56 tables de 40 couverts furent ſervies à chaque repas: l'activité infatigable de ce Grand Prince donna à ſa patrie tous les Arts utiles; il n'eut pas le tems d'y ajouter les Arts agréables.

LES guerres continuelles & le mélange des nouveaux habitans avoient déjà fait changer

ger les anciennes mœurs ; beaucoup d'usages des Hollandois & des François devinrent les nôtres ; les vices dominans étoient l'Ivrognerie & l'Intérêt ; la Débauche avec les femmes étoit ignorée de la jeunesse, & les Maladies qui en sont les suites étoient inconnues alors : la Cour aimoit les pointes, les équivoques & les bouffons : les enfans des Nobles se remettoient aux études ; & l'éducation de la jeunesse tomba insensiblement entre les mains des François : nous leur devons encore une douceur dans le commerce, & des manieres plus aisées que n'en ont ordinairement les Allemans.

Le changement qui arriva dans cet Etat après la guerre de trente ans, étoit universel ; les Monoies s'en ressentirent ainsi que tout le reste ; autrefois le marc d'argent étoit sur le pied de 9. écus dans tout l'Empire, jusqu'à l'année 1651. que les malheurs des tems forcerent le Grand Electeur d'avoir recours à toutes sortes d'expédiens pour fournir aux dépenses de l'Etat : il fit publier la même année un Edit qui fixoit le prix des

monoies courantes ; & il fit battre des gros & des fennins pour des sommes considérables, dont la valeur intrinseque répondoit à peu près au tiers de la valeur numéraire de ces especes : le prix de cette monoie étant idéal, elle fut aussitôt décriée & tomba à la moitié de sa valeur ; les vieux écus de bon alloi monterent à 28, à 30 gros, & de-là vient ce que nous appellons l'écu de banque : pour rémédier à ces abus, les Electeurs de Brandebourg & de Saxe (*) s'aboucherent à Cinna, & ils convinrent d'évaluer les monoies sur un nouveau pied, moïennant lequel le marc fin d'argent, avec ce qu'on appelle le stile de monoie ou le remede, devoit être rendu au Public généralement dans toutes les especes de monoies de l'écu jusqu'au fennin, à 10 écus 16 gros : depuis on frappa les florins & les demi-florins ; & le prix du marc d'argent demeura fixé à 10 écus.

En 1690. Frédéric I. se concerta avec l'Electeur de Saxe & le Duc de Hannovre, sur

(*) En 1667.

fur les moïens de foutenir la monoie fur le pied de la Convention de Ginna; mais en aiant reconnu l'impoffibilité, ils convinrent que l'efpece courante des florins & des huit gros ferpit frappée dans leurs Etats à raifon de 12 écus le marc; c'eft ce qu'on appelle le pied de Leipzig, qui fubfifte encore de nos jours.

Toutes les nouvelles Colonies que le Grand Electeur avoit établies, ne furent véritablement floriffantes que fous Frédéric I: ce Prince jouit des travaux de fon pere; nous eumes alors une manufacture de Haute-lice égale à celle de Bruxelles; nos galons égalerent ceux de France; nos miroirs de Neuftadt furpafferent par leur blancheur ceux de Venife; l'Armée fut habillée de nos propres draps.

La Cour étoit nombreufe & brillante; les efpeces y devenoient abondantes par les fubfides étrangers; le luxe parut dans les livrées, les habits, les tables, les équipages & les bâtimens; le Roi eut à fon fervice deux des plus habiles Architectes de l'Europe, & un Sculpteur nommé *Schluter* auffi parfait dans

son art que l'étoient les premiers : Bott fit la belle porte de Wesel ; il donna les desseins du Château & de l'Arsenal de Berlin ; il bâtit la Maison de Poste au coin du grand pont, & le beau portique du Château de Potsdam trop peu connu des amateurs : Eosander éleva la nouvelle aile du Château de Königsberg, & la Cour des Monoies qui fut abattue dans la suite : Schluter décora l'Arsenal de ces trophées & de ces beaux mascarons qui font l'admiration des connoisseurs, & il fit fondre la Statue Equestre du Grand Electeur qui passe pour un chef-d'oeuvre : le Roi embellit la Ville de Berlin de l'Eglise du Cloître, des arcades & de quelques autres édifices encore ; & il orna les Maisons de plaisance d'Oranienbourg, de Potsdam & de Charlottenbourg par toutes sortes d'augmentations & d'embellissemens.

Les Beaux Arts, enfans de l'abondance, commencerent à fleurir : l'Académie des Peintres, dont Pene, Mayer, Widemann & Leigeber étoient les premiers Professeurs, fut fondée ; mais il ne sortit de leur ecole aucun

Peintre

Peintre de réputation: ce qu'il y eut de plus remarquable, & ce qui intéresse le plus les progrès de l'esprit humain, ce fut la fondation de l'Académie Roïale des Sciences en 1700; la Reine Sophie Charlotte y contribua le plus: cette Princesse avoit le génie d'un Grand Homme & les connoissances d'un Savant; elle croïoit qu'il n'étoit pas indigne d'une Reine d'estimer un Philosophe; on sent bien que ce Philosophe dont nous parlons, étoit Leibnitz; & comme ceux qui ont reçu du ciel des ames privilégiées, s'élevent à l'égal des Souverains, elle admit Leibnitz dans sa familiarité; elle fit plus; elle le proposa comme seul capable de jetter les fondemens de cette nouvelle Académie: Leibnitz qui avoit plus d'une ame, si j'ose m'exprimer ainsi, étoit bien digne de présider dans une Académie qu'au besoin il auroit représenté tout seul: il institua quatre Classes, dont l'une de Physique & de Médecine, l'autre de Mathématiques, la troisiéme de la Langue & des Antiquités d'Allemagne, & la derniere des Langues & des Antiquités

Orientales : les plus célebres de nos Académiciens furent Messieurs Basnage, Bernoulli, la Croze, Guillelmini, Hartzoeker, Herman, Kirch, Römer, Stürmer, Varignon, des Vignoles, Werenfels, & Wolff : depuis on y reçut Messieurs de Beausobre & Lenfant, Savans dont les plumes auroient fait honneur aux siécles d'Auguste & de Louis XIV.

Othon de Guericke fleurissoit encore à Magdebourg ; c'est le même auquel nous devons l'invention de la pompe pneumatique, & qui par une heureuse destinée a rendu son esprit Philosophique & inventif, héréditaire à ses Descendans.

Les Universités prospéroient en même tems : Halle & Franckfort étoient fournies de Savans Professeurs ; Thomasius, Gundling, Ludewig, Wolff & Strick, tenoient le premier rang pour la célébrité & faisoient nombre de disciples ; Wolff commenta l'ingénieux Systême de Leibnitz sur les Monades, & noïa dans un déluge de paroles, d'argumens, de corollaires & de citations, quelques problêmes que Leibnitz avoit jettés peut-être com-

me une amorce aux Métaphysiciens ; le Professeur de Halle écrivit laborieusement nombre de volumes, qui au lieu de pouvoir instruire des hommes faits, servirent tout au plus de Catéchisme de Dialectique pour des enfans ; les Monades ont mis aux prises les Métaphysiciens & les Géometres d'Allemagne, & ils disputent encore sur la divisibilité de la matiere.

Le Roi fonda même à Berlin une Académie pour des jeunes gens de condition, sur le modele de celle de Luneville ; malheureusement elle ne subsista pas longtems.

Ce siécle ne produisit aucun bon Historien : on chargea Teissier d'écrire l'Histoire du Brandebourg ; il en fit le Panégyrique : Puffendorff écrivit la vie de Frédéric Guillaume ; & pour ne rien omettre, il n'oublia ni ses Clercs de Chancellerie ni ses Valets de Chambre, dont il put recueillir les noms : nos Auteurs ont (ce me semble) toujours péché, faute de discerner les choses essentielles des accessoires, d'éclaircir les faits, de resserrer leur prose traînante & excessivement su-

jette aux inversions, aux nombreuses épithetes, & d'écrire en pédans plutôt qu'en hommes de génie.

DANS cette disette de tout bon Ouvrage en prose, le Brandebourg eut un bon Poëte; c'étoit le Sieur de Canitz: il traduisit heureusement quelques Epitres de Boileau; il fit des Vers à l'imitation d'Horace, & quelques Ouvrages où il est tout-à-fait original: c'est le Pope de l'Allemagne, le Poëte le plus élégant, le plus correct & le moins diffus, qui ait fait des Vers en notre Langue: communément en Allemagne le pédantisme affecte jusqu'aux Poëtes; la langue des Dieux est prostituée par la bouche de quelque Régent d'un College obscur, ou par quelque Etudiant dissolu; & ce qu'on appelle honnêtes-gens sont ou trop pareſſeux ou trop fiers pour manier la lyre d'Horace ou la trompette de Virgile: Monsieur de Canitz, quoique d'une maison illustre, crut que l'esprit & le talent de la Poësie ne dérogeoit pas; il le cultiva (comme nous l'avons dit) avec succès; il eut une charge à la Cour, & puisa dans l'usage

de

de la bonne compagnie cette politesse & cette aménité qui plaît dans son stile.

Les Spectacles Allemans étoient peu de chose : ce qu'on appelle Tragédie est communément un monstre composé d'enflure & de basse plaisanterie ; les Auteurs Dramatiques ignorent jusqu'aux moindres regles du Théatre : la Comédie est plus pitoïable encore ; c'est une farce grossiere qui choque le goût, les bonnes moeurs & les honnêtes-gens : la Reine entretenoit un Opéra Italien, dont le fameux Bononchini étoit le compositeur ; nous eumes dès-lors de bons Musiciens : à la Cour il y avoit une Comédie Françoise, qui donnoit dans ses représentations les chef-d'oeuvres des Molières, des Corneilles & des Racines.

Le goût du Théatre François passa en Allemagne avec celui des modes de cette nation : l'Europe, enthousiasmée du caractere de grandeur que Louis XIV. imprimoit à toutes ses actions, de la politesse qui régnoit à sa Cour, & des Grands Hommes qui illustroient son regne, vouloit imiter la Fran-

ce qu'elle admiroit; toute l'Allemagne y voiageoit; un jeune homme passoit pour un imbécille, s'il n'avoit séjourné quelque tems à la Cour de Versailles : le goût des François regla nos cuisines, nos meubles, nos habillemens; & toutes ces bagatelles sur lesquelles la tyrannie de la mode exerce son empire: cette passion portée à l'excès dégénéra en fureur; les femmes, qui outrent souvent les choses, la pousserent jusqu'à l'extravagance (*).

La Cour ne donnoit pas tant dans les modes étrangeres que la Ville; la magnificence & l'étiquette y décoroient l'ennui; on s'eni-

(*) La mere du Poëte Canitz, aïant épuisé la France en modes nouvelles, pour rencherir sur les autres Dames de Berlin commit à un Marchand de faire venir de Paris un mari jeune, beau, vigoureux, poli, spirituel & noble, supposant que cette marchandise s'y trouvoit aussi communement que des pompons dans une boutique; le Marchand tout nouveau dans cette espece de metier, s'acquitta de sa commission comme il put; ses Correspondans trouverent enfin un Epouseur; c'etoit un homme de 50. ans; il se nommoit le Sieur de Brinbock. d'un temperament foible & valetudinaire: il arrive, Madame de Canitz le voit, s'effraie & l'épouse: ce fut un bonheur pour les Prussiens que ce mariage tourna au mecontentement de la Dame, autrement son exemple auroit ete suivi; nos beautés auroient passé dans les mains des François; & les Berlinois auroient ete reduits, comme les Romains, à enlever les Sabines de leur voisinage.

s'enivroit même en cérémonie: le Roi institua l'Ordre de l'Aigle Noir, tant pour avoir un Ordre comme en ont tous les Rois, que pour se procurer à cette occasion une fête, qui ressemble assez à une mascarade : ce Roi, qui avoit fondé une Académie par complaisance pour son épouse, entretenoit des Bouffons pour satisfaire à sa propre inclination : la Cour de la Reine Sophie Charlotte étoit toute séparée de l'autre; c'étoit un temple où se conservoit le feu sacré des Vestales; l'asile des Savans & le siége de la Politesse : on regretta d'autant plus les vertus de cette Princesse, que celle (*), qui lui succéda, se livra aux Dévots & passa sa vie avec des Hypocrites, race médisante qui verse ses poisons sur la vertu en sanctifiant ses propres vices : enfin des Adeptes parurent à la cour; un Italien nommé Cataneo assura le Roi qu'il avoit le secret de faire de l'or; il en dépensa beaucoup & n'en fit point; le Roi se vengea de sa crédulité sur ce malheureux, & Cataneo fut pendu.

L'ETAT

(*) Une Princesse de Mecklenbourg, qui tomba ensuite en demence.

poudre à canon, à Spandaw des Fourbisseurs, à Potsdam des Armuriers, & à Neustadt des ouvriers qui travailloient en ferronerie & en cuivre.

Le Roi donna des immunités & des récompenses à tous ceux qui s'établiroient dans les Villes de sa domination; il ajoûta tout le quartier de la Frédérich-stadt à sa Capitale, & couvrit de maisons les places qu'avoit occupées l'ancien rempart: il créa la Ville de Potsdam (*), & il la peupla: il ne fit pas le moindre bâtiment pour lui-même, mais tout pour ses Sujets: l'Architecture de son regne est généralement infectée par le goût Hollandois; il seroit à désirer, que les grandes dépenses que ce Prince fit en bâtimens, eussent été dirigées par de plus habiles Architectes; il eut le sort de tous les fondateurs des Villes, qui occupés par la solidité de leurs desseins, ont la plupart négligé ce qui avec la même dépense les auroit embellies & ornées davantage.

BER-

(*) A peine y avoit-il 400 habitans dans cette Ville au lieu qu'il y en a à présent plus de 20. mille.

BERLIN, après son augmentation, reçut une Police nouvelle (*) sur le pied à peu près de celle de Paris : on établit dans tous les quartiers de la Ville des Officiers de Police; l'usage des fiacres fut institué en même tems: on purgea la Ville de ces fainéans qui se nourrissent à force d'importunités; & ces malheureux objets de nos dégoûts & de notre compassion, envers lesquels la nature n'a été qu'une marâtre, trouverent des asiles dans les Hôpitaux publics.

PENDANT que tous ces changemens se firent, le luxe, la magnificence & les plaisirs disparurent; l'esprit d'épargne s'introduisit dans tous les états, chez le riche comme chez le pauvre : sous les regnes précédens, beaucoup de Nobles vendoient leurs terres pour acheter du drap d'or & des galons; cet abus cessa : dans la pluspart des Etats Prussiens, les Gentils-hommes ont besoin d'une bonne économie pour soutenir leurs familles, à cause que le droit de primogéniture n'a point lieu, & que les peres aïant beau-

(*) En 1734.

beaucoup d'enfans à établir, ne peuvent procurer que par leur épargne, un revenu honnête à ceux qui après leur mort partagent leur maiſon dans des branches nouvelles.

Cette diminution dans la dépenſe du Public n'empêcha pas beaucoup d'artiſans de ſe perfectionner ; nos caroſſes, nos galons, nos velours & nos ouvrages d'orfévrerie ſe répandirent par toute l'Allemagne.

Mais ce qu'il y eut de déplorable, ce fut que pendant qu'on faiſoit des arrangemens ſi utiles & ſi grands, on laiſſa tomber dans une décadence entiere l'Académie des Sciences, les Univerſités, les Arts Libéraux & le Commerce.

On rempliſſoit mal & ſans choix les places qui venoient à vaquer dans l'Académie Roïale des Sciences; & par une dépravation ſinguliere, le ſiécle affectoit de mépriſer une Société dont l'origine étoit auſſi illuſtre, & dont les travaux tendoient autant à l'honneur de la Nation qu'aux progrès de l'eſprit humain : pendant que tout ce corps tomboit en léthargie, la Médecine & la Chymie ſe ſou-

soutinrent ; Pott, Margraff & Eller combinoient & décomposoient la matiere ; ils éclairoient le monde par leurs découvertes ; & les Anatomistes obtinrent un théatre pour leurs dissections publiques, qui devint une Ecole florissante de Chirurgie.

Mais la faveur & les brigues remplissoient les chaires de Professeurs dans les Universités ; les Dévots, qui se mêlent de tout, acquirent une part à la direction des Universités ; ils y persécutoient le Bon sens, & surtout la classe des Philosophes : Wolff fut éxilé, pour avoir déduit avec un ordre admirable les preuves sur l'existence de Dieu : la jeune Noblesse, qui se vouoit aux armes, crut déroger en étudiant ; & comme l'esprit humain donne toujours dans les excès, ils regarderent l'Ignorance comme un titre de mérite, & le Savoir comme une Pédanterie absurde.

La même raison fit, que les Arts Libéraux tomberent en décadence : l'Académie des Peintres cessa ; Pene, qui en étoit le Directeur, quitta les tableaux pour les portraits ; les Menui-

Menuisiers s'érigerent en Sculpteurs, & les Maçons en Architectes; un Chymiste nommé Böttcher passa de Berlin à Dresde, & donna au Roi de Pologne le secret de cette porcelaine, qui surpasse celle de la Chine par l'élégance des formes & la finesse de la diaprure.

Notre Commerce n'étoit pas encore né; le Gouvernement l'étouffoit, en suivant des principes qui s'opposoient directement à ses progrès: il n'en faut point conclure que la Nation manque de génie propre au négoce: les Vénitiens & les Génois furent les premiers qui le saisirent; la découverte de la boussole le fit passer chez les Portugais & les Espagnols; il s'étendit ensuite en Angleterre & en Hollande; les François s'y appliquerent des derniers, & ils regagnerent de vitesse ce qu'ils avoient négligé par ignorance: si les habitans de Dantzig, de Hambourg, de Lubeck; si les Danois & les Suédois s'enrichissent tous les jours par la navigation; pourquoi les Prussiens n'en feroient-ils pas autant? les hommes deviennent tous des aigles, quand

on

on leur ouvre les chemins de la fortune ; il faut que l'exemple les anime, que l'émulation les excite, & que le Souverain les encourage: les François ont été tardifs, nous le sommes de même; peut-être est-ce que notre heure n'est pas encore venue.

On songeoit moins alors à étendre le Commerce, qu'à réprimer les dépenses inutiles: les deuils avoient été autrefois ruineux pour les familles; on donnoit des festins aux enterremens; la pompe funebre étoit même couteuse: toutes ces coutumes furent abolies; on ne drapa plus les maisons ni les carosses; on ne donna plus de livrées noires; & depuis on mourut à fort-bon marché.

Ce Gouvernement tout-militaire influa dans les moeurs, & régla même les Modes: le Public avoit pris par affectation un air aigrefin; personne dans tous les Etats Prussiens n'avoit plus de trois aunes de drap dans son habit, ni moins de deux aunes d'épée pendues à son côté: les femmes fuïoient la société des hommes, & ceux-ci s'en dédommageoient entre le vin, le tabac & les bouffons:

fons: enfin nos moeurs ne ressembloient plus, ni à celles de nos Ancêtres, ni à celles de nos Voisins; nous étions originaux, & nous avions l'honneur d'être copiés de travers par quelques petits Princes d'Allemagne.

Vers les dernieres années de ce regne, le hasard conduisit à Berlin (*) un homme obscur, d'un esprit malfaisant & rusé; c'étoit une espece d'Adepte, qui faisoit de l'or pour le Souverain, aux dépens de la bourse de ses Sujets; ses artifices lui réussirent un tems; mais comme la méchanceté se découvre tôt ou tard, ses prestiges disparurent, & sa malheureuse science rentra dans les ténebres dont elle étoit sortie.

Telles ont été les Moeurs du Brandebourg sous tous ses différens Gouvernemens: le génie de la Nation fut étouffé par une longue suite de siécles barbares; il s'éleva de tems en tems, mais il s'affaissa aussitôt sous l'ignorance & le mauvais goût; & lorsque des circonstances heureuses semblerent favoriser ses progrès, survint une guerre dont les suites

(*) Eckert.

ſuites funeſtes anéantirent les forces de l'E-tat : nous avons vû cet Etat renaiſſant de ſes cendres : nous avons vû par quels nouveaux efforts la Nation parvint à ſe civiliſer ; & ſi ce beau feu n'a jetté que de foibles étincelles, il ne faut qu'un rien pour le faire paroître au grand jour : comme les ſemences ont beſoin d'un terrein propre pour leur dévelopement ; de même les Nations demandent un concours de conjonctures heureuſes, pour qu'elles ſortent de leur engourdiſſement, & qu'elles reçoivent (pour ainſi dire) une nouvelle vie.

Tous les Etats ont eû un certain cercle d'événemens à parcourir, avant que d'atteindre à leur plus haut dégré de perfection ; les Monarchies y ſont arrivées avec une allûre plus lente que les Républiques, & s'y ſont moins ſoutenues ; & s'il eſt vrai de dire que la forme de Gouvernement la plus parfaite eſt celle d'un Roïaume bien adminiſtré, il n'eſt pas moins certain que les Républiques ont rempli le plus promtement le but de leur inſtitution & ſe ſont le mieux conſervées,

 parce

parce que les bons Rois meurent & que les sages Loix sont immortelles.

SPARTE & Rome, qui furent fondées pour être guerrieres, produisirent, l'une cette Phalange invincible, l'autre ces Légions qui subjuguerent la moitié du Monde connu: Sparte enfanta les plus illustres Capitaines; Rome devint une pépiniere de Héros; Athenes, à laquelle Solon avoit donné des loix plus pacifiques, devint le berceau des Arts: à quelle perfection ses Poëtes, ses Orateurs & ses Historiens ne parvinrent-ils point? cet asile des Sciences se conserva jusqu'à l'entiere ruine de l'Attique: Carthage, Venise, & même la Hollande, furent par leur institution liées au commerce, & elles le pousserent & le soutinrent constamment, reconnoissant que c'étoit le principe de leur grandeur & le soutien de leur Etat.

CONTINUONS encore cet examen pour un moment: en touchant aux Loix fondamentales des Républiques, on est sûr de les renverser de fond en comble, à cause que la sagesse des Législateurs a formé un tout, auquel les parties

parties du Gouvernement tiennent essentiellement; rejetter les unes, c'est détruire les autres, par l'enchaînement des conséquences qui les lient ensemble & qui en forment un Systême assortissant & complet.

Dans les Roïaumes, la forme du Gouvernement n'a de base que le Despotisme du Souverain; les Loix, le Militaire, le Négoce, l'Industrie & toutes les autres parties de l'Etat, sont assujettiés au caprice d'un seul homme, qui a des Successeurs qui ne se ressemblent jamais; d'où il s'ensuit pour l'ordinaire, qu'à l'avénement d'un nouveau Prince l'Etat est gouverné par de nouveaux principes, & c'est ce qui porte préjudice à cette forme de Gouvernement: il y a de l'unité dans le but que les Républiques se proposent & dans les moïens qu'elles emploient pour y parvenir, ce qui fait qu'elles ne le manquent presque jamais: dans les Monarchies un Fainéant succede à un Prince ambitieux; celui-ci est suivi d'un Dévot, celui-là par un Guerrier, celui-ci par un Savant, celui-là par un autre qui s'abandonne à la Volupté: & pendant que ce

théatre mouvant de la fortune présente sans cesse des scenes nouvelles, le génie de la Nation, diverti par la variété des objets, ne prend aucune assiette fixe : il faut donc que dans les Monarchies les établissemens, qui doivent braver la vicissitude des siécles, aïent des racines si profondes qu'on ne puisse les arracher, sans ébranler en même tems les plus solides fondemens du Trône.

MAIS la fragilité & l'instabilité sont inséparables des ouvrages des hommes : les Révolutions que les Monarchies & les Républiques éprouvent, ont leurs causes dans les Loix immuables de la Nature ; il faut que les passions humaines servent de ressorts, pour amener & mouvoir sans cesse de nouvelles décorations sur ce grand théatre ; que la fureur audacieuse des uns enleve ce que la foiblesse des autres ne peut défendre ; que des Ambitieux renversent des Républiques ; & que l'artifice triomphe quelquefois de la simplicité : sans ces grands bouleversemens dont nous venons de parler, l'Univers resteroit sans cesse le même ; il n'y auroit point d'éve-

vénémens nouveaux; il n'y auroit point d'égalité entre le destin des Nations; quelques Peuples seroient toujours civilisés & heureux, & d'autres toujours barbares & infortunés.

Nous avons vû des Monarchies naître & mourir; des Peuples, de barbares qu'ils étoient, se policer & devenir le modele des Nations: ne pourrions-nous pas en conclure, que ces Nations ont une révolution semblable (si on ose le dire) à celle des planetes, qui après avoir parcouru en dix mille ans tout l'espace des cieux, se retrouvent au point d'où elles étoient parties?

Nos beaux jours arriveront donc comme ceux des autres; nos prétentions sont d'autant plus justes, que nous avons païé le tribut à la Barbarie quelques siécles de plus que les méridionaux.

Ces siécles précieux s'annoncent par le nombre des Grands-hommes en tout genre qui naissent à la fois: heureux sont les Princes, qui viennent au monde dans des conjonctures aussi favorables! les Vertus, le Ta-

 lent,

lent, le Génie, les emportent d'un mouvement commun avec eux, aux choses grandes & sublimes.

DU

DU GOUVERNEMENT ANCIEN ET MODERNE DU BRANDEBOURG.

LORSQUE le Brandebourg étoit païen, il fut gouverné par des Druides, comme toute l'Allemagne l'étoit anciennement: sous les Vandales, les Teutons & les Suèves, leurs Princes étoient proprement les Généraux de la Nation; ils s'appelloient Fürsten, ce qui signifie Conducteurs: les Empereurs qui dompterent ces Barbares, établirent des Gouverneurs de frontieres, qu'on nommoit Marckgraves, pour tenir en bride cette Nation belliqueuse & fiere de sa liberté: il nous reste si peu de Mémoires de ces tems reculés, que pour ne point mêler de fables à l'Histoire, nous

ne ferons mention que du Gouvernement de l'Electorat sous les Princes de la Maison de Hohenzollern.

Année 1412. Du tems que les Burggraves de Nurenberg s'établirent dans la Marche, les Gentilshommes devenus sauvages sous les dernieres Régences, leur refuserent l'hommage; cette Noblesse, soutenue dans son indépendance par les Ducs de Poméranie, devenoit rédoutable à son Souverain; les grandes familles étoient puissantes; elles armoient leurs Sujets; elles se faisoient la guerre; & elles détroussoient même les passans sur les grands chemins; des Châteaux massifs & entourés de fossés leur servoient de repaires; ces petits Tyrans, aïant partagé entre eux l'autorité légitime, fouloient impunément ceux qui cultivent les champs; & comme il n'y avoit point de domination assez bien établie pour faire respecter les Loix, le païs étoit dans le désordre & dans la plus affreuse misere: les grandes familles qui s'éleverent pendant cette Anarchie, furent les Kittzow, les Putlitz, les Brédow, les Holtzendorff, les Uchtenhagen,

hagen, les Torgow, les Arnim, les Rochow & les Seigneurs de Hohenſtein; ce fut à celles-là que l'Electeur Frédéric I. eut affaire.

QUOIQUE Frédéric I. les ſoumît, les Etats reſterent toujours maîtres du Gouvernement: ils accordoient les Subſides; ils régloient les Impôts; ils fixoient le nombre des Troupes, qu'on ne levoit que dans les extrémités, & les païoient; on les conſultoit ſur les méſures qu'il convenoit de prendre pour la défenſe du païs; & c'étoit par leurs avis que s'adminiſtroient les Loix & la Police.

L'HISTOIRE nous fournit plus d'un exemple du pouvoir des Etats; l'Electeur Albert l'Achille devoit cent mille florins (*); il pria les Etats de ſe charger de ce païement; pour cet effet ils impoſerent une taxe ſur la Biere, qu'ils n'accorderent que pour ſept ans; ils la hauſſerent dans la ſuite, & elle devint l'origine de ce qu'on appelle la Landſchafft ou la Banque publique.

Du tems de l'Electeur Joachim I. (†); les Etats

(*) En 1472.
(†) En 1530.

Réglemens de la Police; & c'étoit lui également, qui dressoit l'instruction des Ministres qui étoient emploïés à des Cours étrangeres.

Lorsqu'un voïage ou la guerre obligeoit l'Electeur à quitter ses Etats, ce Conseil exerçoit les fonctions de la Souveraineté; il donnoit des Audiences aux Ministres étrangers; il avoit en un mot le même pouvoir que la Régence d'une minorité pendant la tutelle d'un Prince.

Le pouvoir du Premier Ministre & du Conseil étoit presque illimité; le Comte de Schwartzenberg sous George Guillaume avoit augmenté son autorité, au point qu'elle étoit pareille à celle des Maires du Palais du tems des Rois de France de la premiere Race; mais l'abus énorme qu'il en fit, dégoûta l'Electeur Frédéric Guillaume de tout premier Ministre: nous voïons, par les Réglemens que ce Prince donna (*), qu'il distribua à chacun de ses Ministres des Départemens différens, & qu'il établit dans chaque Province deux Conseillers, pour régler & pour rendre compte

(*) En 1651.

compte des affaires qui la concernoit.

FREDERIC Guillaume résida à Konigsberg en Prusse pendant les premieres années de sa Régence; & il pourvut le Conseil qu'il laissa à Berlin, d'amples Instructions rélatives au tems & aux circonstances où il se trouvoit: les Troupes recevoient leurs ordres des plus anciens Généraux qui se trouvoient dans la Province; & les Gouverneurs des Places les recevoient immédiatement de sa personne.

A la mort du Chancelier Görtz, cette dignité fut supprimée, & le Baron de Schwerin devint Premier Président du Conseil: les Départemens se trouverent partagés, de sorte que tout ce qui étoit du ressort des Loix, se portoit au Conseil de la Justice qui avoit un Président à sa tête: la Jurisdiction des Officiers de la Cour dépendoit du Capitaine du Château: les Finances du Prince se trouvoient administrées par la Chambre des Domaines, qui étoit partagée en différens Départemens; le Baron de Meinders & après lui le Sieur de Jena en eurent la Direction générale.

UN Consistoire, composé moitié de Prê-

 tres

tres, moitié de Laïques, gouvernoit les affaires Ecclésiastiques ; outre ces Colleges susmentionnés, la Chancellerie des Fiefs décidoit de toutes les affaires féodales.

Les choses resterent à peu près sur le même pied sous le regne de Frédéric I. (*) ; avec cette différence, qu'il se laissa sans cesse gouverner par ses Ministres : Danckelmann, qui avoit été son Précepteur, devint maître de l'Etat : après sa disgrace, le Comte de Wartenberg succéda à sa faveur & à son pouvoir : Kamke auroit de même succédé au Grand Chambellan, si la mort du Roi n'avoit mis fin à sa faveur naissante.

Frederic Guillaume II (†) changea toute la forme de l'Etat & du Gouvernement ; il limita le pouvoir des Ministres ; & de Maîtres qu'ils avoient été de son pere, ils devinrent ses Commis.

Les Affaires étrangeres furent remises au Sieur d'Ilgen & de Kniphausen ; ces Ministres conféroient avec les Envoïés, & entrete-

(*) Depuis 1688.
(†) Depuis 1713.

tretenoient la correſpondance avec les Miniſtres Pruſſiens dans les différentes Cours de l'Europe; ils étoient chargés ſurtout des affaires de l'Empire, des limites de l'Etat & des droits de la Maiſon: le Sieur de Coccéi Miniſtre d'Etat eut la direction générale de la Juſtice & faiſoit la charge de Chancelier: ſous lui le Sieur d'Arnim avoit le Département des Appels & de la Juſtice Civile de Pruſſe & de Ravensberg; & le Sieur de Katſch fut mis à la tête de la Juſtice Criminelle.

Le Sieur de Printz Grand Maréchal de la Cour devint Préſident du Conſiſtoire Supérieur, & fut chargé de l'inſpection des Univerſités, des Fondations pieuſes, des Canonicats, & des affaires des Juifs.

Les Finances étoient, des parties du Gouvernement, celle qui avoit été le plus négligée; le Roi y fit des arrangemens tout nouveaux; il établit le Grand Directoire en 1724: ce College eſt diviſé en quatre Départemens, à la tête de chacun deſquels eſt un Miniſtre d'Etat: la Pruſſe, la Poméranie

&

& la Nouvelle Marche, avec les Postes, formerent le premier Département, qu'eut le Sieur de Grumkow; l'Electorat de Brandebourg, le Duché de Magdebourg, le Comté de Rupin, & le Commissariat de Guerre, formerent le second Département, qu'eut le Sieur de Kraut; les Etats du Rhin & du Weser, avec les Salines, furent le partage du troisieme, qu'eut le Sieur de Görne; & le quatrieme eut la Direction de la Principauté de Halberstadt, du Comté de Mansfeldt, des Manufactures, du Papier timbré & des Monoies; il échut au Sieur de Vireck.

Le Roi combina le Commissariat avec les Finances; autrefois ces Colleges occupoient quarante Avocats, pour soutenir les procès qu'ils se faisoient, en négligeant les affaires pour lesquelles ils étoient préposés; depuis leur réunion, ils travaillerent d'un commun accord au bien de l'Etat.

Sous ces Départemens principaux, le Roi établit dans chaque Province un College de Justice & un College de Finance subordonnés aux Ministres; les Ministres des affaires étran-

étrangeres, ceux de la Justice & ceux des Finances, faisoient journellement leur rapport au Roi, qui décidoit en dernier ressort de toutes les affaires; pendant tout son regne, il ne parut pas la moindre Ordonnance qu'il n'eût signée de sa main, ni la moindre Instruction dont il ne fût l'Auteur.

Il déclara tous les Fiefs allodiaux, moïennant une certaine redevance annuelle que les propriétaires païerent à l'Etat; Frédéric Guillaume emploïa quatre millions cinq cens mille écus au rétablissement de la Lithuanie; il mit six millions pour rebâtir les Villes de ses Etats, augmenter Berlin & fonder Potsdam; & il acheta pour cinq millions de terres qu'il ajoûta à ses Domaines.

Ce fut en un mot Frédéric Guillaume, qui donna à l'Etat la forme la plus avantageuse, & qui établit le Gouvernement avec le plus de sagesse.

DIS-

DISSERTATION
SUR LES RAISONS
D'ETABLIR OU D'ABROGER
LES LOIX.

CEUX qui veulent acquérir une connoissance exacte de la maniere dont il faut établir ou abroger les Loix, ne la peuvent puiser que dans l'Histoire. Nous y voïons que toutes les Nations ont eu des Loix particulieres; que ces Loix ont été établies successivement; & qu'il a fallu toujours beaucoup de tems aux Hommes, pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Nous y voïons que les Législateurs, dont les Loix ont subsisté le plus longtems, ont été ceux qui ont eu pour but le bonheur public, & qui ont le mieux connu le génie du Peuple dont ils régloient le Gouvernement.

Ce

Ce font ces confidérations qui nous obligent d'entrer ici en quelques détails fur l'Hiftoire même des Loix, & fur la maniere dont elles fe font établies dans les Païs les plus policés.

Il paroit probable que les Peres de Famille ont été les premiers Légiflateurs. Le befoin d'établir l'ordre dans leurs Maifons, les obligea fans doute à faire des Loix Domeftiques. Depuis ces premiers tems, & lorsque les Hommes commencerent à fe raffembler dans des Villes; les Loix de ces Jurisdictions particulieres fe trouverent infuffifantes pour une Société plus nombreufe.

La malice du cœur humain, qui femble engourdie dans la folitude, fe ranime dans le grand monde; & fi le Commerce des Hommes, qui affortit les caracteres les plus reffemblans, fournit des Compagnons aux gens vertueux; il donne également des Complices aux Scélerats.

Les Défordres s'accrurent dans les Villes; de nouveaux Vices prirent naiffance; & les Peres de Famille, comme les plus intéreffés

à

à les réprimer, convinrent pour leur sûreté de s'opposer à ce débordement. On publia donc des Loix, & l'on créa des Magistrats pour les faire observer: tant est grande la dépravation du cœur humain, que pour vivre en paix & heureux, on fut obligé de l'y contraindre par la puissance des Loix!

Les premieres Loix ne parerent qu'aux grands inconvéniens, les Civiles régloient le culte des Dieux, le partage des Terres, les contracts de Mariage, & les Successions: les Loix Criminelles n'étoient rigoureuses que pour les crimes dont on redoutoit le plus les effets: & ensuite à mesure qu'il survenoit des inconvéniens inattendus, de nouveaux désordres donnoient naissance à de nouvelles Loix.

De l'union des Villes se formerent des Républiques, & par la pente que toutes les choses humaines ont à la vicissitude, leur Gouvernement changea souvent de forme. Lassé de la Démocratie, le Peuple passoit à l'Aristocratie, à laquelle il substituoit même le Gouvernement Monarchique: ce qui arri-

voit en deux manieres, ou lorsque le Peuple mettoit sa confiance dans la vertu éminente d'un de ses Citoïens; ou lorsque par artifice quelque Ambitieux usurpoit le Souverain Pouvoir. Il est peu d'Etats qui n'aïent pas essaïé de ces différens Gouvernemens; mais tous eurent des Loix différentes.

OSIRIS est le premier Législateur dont l'Histoire Profane fasse mention: il étoit Roi d'Egypte, & il y établit ses Loix: les Souverains même y étoient soumis: ces Loix qui régloient le Gouvernement du Roïaume, s'étendoient sur la conduite des Particuliers. *Hérodote; Diodore de Sicile.*

LES Rois n'acquéroient l'amour de leur Peuple qu'autant qu'ils s'y conformoient. Osiris (*) institua trente Juges; dont le chef portoit au cou la figure de la Vérité pendue à une Chaîne d'Or; c'étoit obtenir gain de cause que d'être touché par cette figure.

OSIRIS regla le culte des Dieux, le partage des Terres, la distinction des Conditions: il ne voulut point qu'il y eut prise de corps contre le Débiteur; toute séduction de Rhétorique

(*) *Quelques Auteurs y ajoutent* Isis.

torique étoit bannie des Plaidoyers: les Egyptiens engagoient les Cadavres de leurs Peres, ils les déposoient chez leurs Créanciers, pour nantissement, & c'étoit une infamie que de ne les pas dégager avant leur mort. Ce Législateur crut que ce n'étoit pas assez de punir les Hommes pendant leur vie, il établit un Tribunal qui les jugeoit après leur mort; afin que la flétrissure, attachée à leur condamnation, servît d'aiguillon pour animer les Vivans à la vertu.

Rollin, Histoire Ancienne. APRES les Loix des Egyptiens; celles des Crétois sont les plus anciennes: Minos fut leur Législateur: il se disoit fils de Jupiter, & assûroit avoir reçu ces Loix de son Pere, afin de les rendre plus respectables.

Plutarque. LYCURGUE, Roi de Lacédémone, fit usage des Loix de Minos, auxquelles il en ajouta quelques unes d'Osiris, qu'il recueillit lui-même dans un Voiage qu'il fit en Egypte: il bannit de sa République, l'Or, l'Argent, toute sorte de Monnoïes & les Arts superflus, il partagea également les Terres entre les Citoïens.

CE

Ce Législateur qui avoit intention de former des Guerriers, ne voulut point qu'aucune espece de passion pût énerver leur courage : il permit pour cet effet la communauté des Femmes entre les Citoïens ; ce qui peuploit l'Etat, sans attacher trop les Particuliers aux liens doux & tendres du Mariage ; tous les Enfans étoient élevés aux frais du Public : lorsque les Parens pouvoient prouver que leurs Enfans étoient nés mal-sains, il leur étoit permis de les tuer. Lycurgue pensoit qu'un Homme qui n'étoit pas en état de porter les Armes, ne méritoit pas la vie.

Il régla que les Hottes, espece d'Esclaves, cultiveroient les Terres ; & que les Spartiates ne s'occuperoient qu'aux Exercices qui les rendoient propres à la Guerre.

La Jeunesse des deux sexes luttoit, ils faisoient leurs Exercices tout-nûs, en place publique.

Leurs Repas étoient reglés, où, sans distinction des Etats, tous les Citoïens mangeoient ensemble.

Il étoit défendu aux Etrangers de s'arrêter

à

à Sparte, afin que leurs Moeurs ne corrompissent pas celles que Lycurgue avoit introduites.

On ne punissoit que les Voleurs mal-adroits: Lycurgue avoit intention de former une République Militaire, & il y réussit.

Plutarque, Vie de Solon. Remarques de Dacier. Dracon (*) fut à la vérité le premier Législateur des Athéniens, mais ses Loix étoient si rigoureuses, qu'on disoit qu'elles étoient écrites plutôt avec du Sang qu'avec de l'Encre.

Nous avons vu comme les Loix s'établirent en Egypte & à Sparte: voïons maintenant comme elles furent réformées à Athenes.

Les Désordres qui regnerent dans l'Attique, & les suites funestes qu'ils présagoient, firent qu'on eut recours à un Sage qui pouvoit seul réformer tant d'abus. Les Pauvres qui souffroient, à cause de leurs Dettes, des Vexations cruelles de la part des Riches, songe-

(*) Dracon infligeoit punition de mort contre les plus petites fautes, il alla jusqu'à faire le Procès aux choses inanimées: une Statue, par exemple, qui en tombant avoit blessé quelqu'un, étoit bannie de la Ville.

songerent à se choisir un Chef qui les délivrât de la Tyrannie des Créanciers.

DANS ces Dissensions, Solon fut nommé Archonte, & Arbitre Souverain, du consentement de tout le monde. Les Riches, dit Plutarque, l'agréerent volontiers comme Riche, & les Pauvres, comme Homme de bien.

SOLON déchargea les Débiteurs; il accorda aux Citoïens la liberté de tester.

IL permit aux Femmes, qui avoient des Maris impuissans, d'en choisir d'autres parmi leurs Parens.

CES Loix imposoient des Châtimens à l'Oisiveté; elles absolvoient ceux qui tuoient un Adultere; elles défendoient de confier la Tutelle des enfans à leurs plus proches Héritiers.

CEUX qui avoient crevé l'œil à un Borgne, étoient condamnés à perdre les deux yeux: les Débauchés n'osoient point parler dans les Assemblées du Peuple.

SOLON ne fit aucune Loi contre le Parricide; ce crime lui paroissoit inouï: il pensoit que c'eût été l'enseigner plutôt que le défendre,

Moreri Diction-naire. Rol-lin. Plu-tarque.

Il vouloit que ses Loix fussent déposées dans l'Aréopage : ce Conseil fondé par Cécrops, qui au commencement avoit été composé de trente Juges, s'augmenta jusqu'à cinq cens : l'Aréopage tenoit ses Séances de nuit; les Avocats y plaidoient les Causes simplement; il leur étoit défendu d'exciter les passions.

Les Loix d'Athenes passérent ensuite à Rome: mais comme les Loix de cet Empire devinrent celles de tous les Peuples qu'il conquit ; il sera nécessaire de nous étendre davantage sur leur sujet.

Tite-Live. Plutarque. Cicéron.

Romulus fut le Fondateur & le premier Législateur de Rome: voici le peu qui nous reste des Loix de ce Prince.

Denis d'Halicar-nasse. An-tiquités Romaines.

Il vouloit que les Rois eussent une Autorité Souveraine dans les Affaires de Justice, & de Religion: qu'on n'ajoutât point foi aux Fables qu'on rapporte des Dieux ; qu'on eût d'eux des Sentimens Saints & Religieux, en n'attribuant rien de déshonnête à des Natures Bienheureuses. Plutarque ajoute que c'est une Impiété de croire que la Divinité prenne

plaisir

plaisir aux attraits d'une Beauté mortelle. Ce Roi si peu superstitieux ordonna cependant qu'on n'entreprît rien, sans avoir préalablement consulté les Augures.

ROMULUS plaça les Patriciéns dans le Sénat, les Plébéïens dans les Tribus; & il ne comptoit pour rien les Esclaves dans sa République.

LES Maris avoient le droit de punir de mort leurs Femmes lorsqu'elles étoient convaincues d'Adultere, où d'Yvrognerie.

LA Puissance des Peres sur leurs Enfans n'avoit point de bornes; il leur étoit permis de les faire mourir, lorsqu'ils naissoient monstrueux: on punissoit les Parricides de mort: un Patron, qui fraudoit son Client, étoit en abomination: une Belle-fille qui battoit son Pere, étoit abandonnée à la vengeance des Dieux Pénates: Romulus voulut que les Murailles des Villes fûssent Sacrées; & il tua son Frere Remus, pour avoir transgressé cette Loi en sautant par dessus les Murs de la Ville qu'il élevoit.

CE Prince établit des Asiles: il y en avoit

entre autres auprès de la Roche Tarpéïenne.

Plutarque Vie de Numa. A ces Loix de Romulus, Numa en ajoûta de nouvelles ; comme ce Prince étoit fort pieux, & que sa Religion étoit épurée, il défendit que personne ne donnât aux Dieux la figure humaine, ou celle de quelque Bête. Delà vint que les CLX. premieres années depuis la fondation de Rome, il n'y eut point d'Images dans les Temples.

Danet Diction-naire des Antiqui-tés. TULLUS Hostilius, afin d'exciter le Peuple à la Multiplication de l'Espece, voulut que, lorsqu'une Femme accoucheroit de trois Enfans à la fois, ils fussent nourris aux dépens du Public, jusqu'à l'âge de Puberté.

NOUS remarquons parmi les Loix de Tarquin, qu'il obligea chaque Citoïen de donner au Roi le dénombrement de tous ses Biens, au risque d'être puni s'il y manquoit ; qu'il régla les Dons que chacun devoit faire aux Temples ; & qu'entre autres il permit que les Esclaves mis en liberté pussent être reçus dans les Tribus de la Ville ; les Loix de ce Prince furent favorables aux Débiteurs.

TELLES sont les principales Loix que les Ro-

Romains reçurent de leurs Rois: Sextus Papirius les recueillit toutes; & elles prirent de lui le nom de Code Papirien.

La plupart de ces Loix, faites pour un Etat Monarchique, furent abolies par l'expulsion des Rois.

Valerius Publicola, Collegue de Brutus dans le Consulat, un des Instrumens de la Liberté dont Rome jouissoit, ce Consul, si favorable au Peuple, publia de nouvelles Loix, propres au genre de Gouvernement qu'il venoit d'établir.

Ces Loix permettoient d'appeller au Peuple des Jugemens des Magistrats, & défendoient, sous peine de mort, d'accepter des Charges sans son aveu. Publicola diminua les Tailles, & autorisa le Meurtre des Citoïens qui aspiroient à la Tyrannie.

Ce ne fut qu'après lui que s'établirent les Usures; les Grands de Rome les porterent jusqu'au denier huit: si le Débiteur ne pouvoit acquitter sa Dette, il étoit traîné en Prison, & réduit à l'Esclavage, lui & toute sa famille: la dureté de cette Loi parut insup-

Tite-Liv. Liv. II. *Echard Liv.* II. *Ch.* II. *Tacite Annales.*

portable aux Plébéïens, qui en étoient souvent les Victimes : ils murmurerent contre les Consuls : le Sénat se montra inflexible, & le Peuple, irrité de plus en plus, se retira au Mont Sacré ; de-là il traita d'égal avec les Sénateurs ; & il ne rentra à Rome, qu'à condition qu'on abolît ses Dettes, & que l'on créât des Magistrats, qui par la charge de Tribuns seroient autorisés à soutenir ses Droits : ces Tribuns réduisirent l'Usure au Denier seize ; & enfin elle fut tout à fait abolie pour un tems.

Les deux Ordres, qui composoient la République Romaine, formoient sans cesse des desseins ambitieux, pour s'élever les uns aux dépens des autres : de-là naquirent les Défiances & les Jalousies : quelques Séditieux, qui flattoient le Peuple, outroient ses prétensions ; & quelques jeunes Sénateurs, nés avec des passions vives, & avec beaucoup d'orgueil, rendoient les Résolutions du Sénat souvent trop séveres.

La Loi Agraire, sur le partage des Terres conquises, divisa plus d'une fois la Républi-

que :

que : il en fut question l'année CCLXVII. de sa Fondation. Ces Dissensions, auxquelles le Sénat faisoit diversion par quelques Guerres, mais qui se réveilloient toujours, continuerent jusqu'en l'année CCC.

Rome reconnut enfin la nécessité d'avoir recours à des Loix, qui pussent satisfaire les deux Partis : on envoïa à Athenes Posthumius Albus, Antonius Manlius & Sulpicius Camérinus, pour y compiler les Loix de Solon : ces Ambassadeurs à leur retour furent mis au nombre des Décemvirs ; ils rédigerent ces Loix qui furent approuvées du Sénat par un Arrêt, & du Peuple par un Plébiscit : on les fit graver sur dix Tables de Cuivre ; & l'année d'après on y en ajoûta encore deux autres : ce qui forma un Corps de Loix, si connu sous le nom de celui des Douze Tables. *Tite-Live Liv. III.*

Ces Loix limitoient la Puissance Paternelle ; elles infligeoient des punitions aux Tuteurs qui fraudoient leurs Pupilles ; elles permettoient de léguer son Bien à qui l'on voudroit : les Triumvirs ordonnerent depuis que les Testateurs seroient obligés de laisser le quart de *Danet Dictionnaire des Antiquités Romaines.*

leur Bien à leurs Héritiers ; & c'est l'origine de ce que nous appellons la Légitime (*).

Les Enfans Posthumes, nés dix mois après la mort de leurs Peres, étoient déclarés légitimes ; l'Empereur Adrien étendit ce Privilege jusqu'à l'onzieme mois.

Le Divorce, jusqu'alors inconnu des Romains, n'eut force de Loi que par celle des Douze Tables ; il y avoit des peines infligées contre les Injures d'effet, de paroles, & par écrit.

L'Intention seule du Parricide étoit punie de mort.

Les Citoïens étoient autorisés à tuer les Voleurs armés, ou qui entroient de nuit dans leur maison.

Tout Faux Témoin devoit être précipité de la Roche Tarpéienne. En matieres Criminelles, l'Accusateur avoit deux jours, dans lesquels il formoit l'Accusation, qu'il signifioit ; & l'Accusé avoit trois jours pour y répondre (†). S'il se trouvoit que l'Accusateur eût calom-

(*) Il n'y avoit que deux sortes d'Héritiers ab intestat, les Enfans & les Parens Masculins.

(†) L'Accusé comparoissoit en Suppliant devant le Magistrat avec ses Parens & ses Clients.

calomnié l'Accusé, il étoit puni des mêmes peines que méritoit le crime dont il l'avoit chargé.

VOILA en substance ce que contenoient les Loix des Douze Tables, dont Tacite dit qu'elles furent la fin des bonnes Loix: l'Egypte, la Grece, & tout ce qu'elle connoissoit de plus parfait, y avoient contribué: ces Loix si équitables & si justes ne resserroient la Liberté des Citoïens, que dans les cas, où l'abus, qu'ils en pouvoient faire, auroit nui au repos des Familles & à la sûreté de la République.

L'AUTORITE' du Sénat sans cesse en opposition avec celle du Peuple, l'ambition outrée des Grands, les prétensions des Plébéiens qui s'accroissoient chaque jour, & beaucoup d'autres raisons, qui sont proprement du ressort de l'Histoire, causerent de nouveau des orages violens: les Gracchus & les Saturninus publierent quelques Loix séditieuses: pendant les troubles des Guerres Civiles, on vit un nombre d'Ordonnances que les évenemens faisoient paroitre, & disparoitre: *Sylla* abolit les Anciennes Loix & en établit de nouvelles

que Lepidus détruisit: la Corruption des Mœurs, qui augmentoit avec ces Dissensions Domestiques, donna lieu à la Multiplication des Loix à l'infini: Pompée, élu pour réformer ces Loix, en publia quelques unes qui périrent avec lui. Pendant vingt cinq ans de Guerres Civiles & de Troubles, il n'y eut ni Droit, ni Coutume, ni Justice; & tout demeura dans cette confusion jusqu'au Regne d'Auguste, qui sous son sixieme Consulat rétablit les Anciennes Loix, & annula toutes celles qui avoient pris naissance pendant les Désordres de la République.

L'EMPEREUR Justinien rémédia enfin à la confusion que la multiplicité des Loix apportoit à la Jurisprudence; & il ordonna à son Chancelier Tribonien de composer un Corps de Droit parfait: celui-ci le réduisit en trois Volumes qui nous sont restés; savoir, le Digeste, qui contient les Opinions des plus célebres Jurisconsultes; le Code, qui renferme les Constitutions des Empereurs; & les Instituts, qui forment un Abrégé du Droit Romain.

Ces Loix se sont trouvées si admirables, qu'après la destruction de l'Empire, elles ont été embrassées par les Peuples les plus policés, qui en ont fait la base de leur Jurisprudence.

Les Romains avoient apporté leurs Loix dans les Païs de leurs Conquêtes : les Gaules les reçurent, lorsque Jules César, qui les subjugua, en fit une Province de l'Empire. *Daniel Histoire de France.*

Pendant le cinquieme siécle après le démembrement de la Monarchie Romaine, les Peuples du Nord inonderent une partie de l'Europe : ces différentes Nations Barbares introduisirent, chez leurs Ennemis vaincus, leurs Loix, & leurs Coutumes ; les Gaules furent envahies par les Visigoths, les Bourguignons, & les Francs.

Clovis crut faire grace à ses nouveaux Sujets en leur laissant l'opinion des Loix du Vainqueur, ou de celles du Vaincu ; il publia la Loi Salique ; & sous les Regnes de ses Successeurs on créa souvent de nouvelles Loix. Goudebaud, Roi de Bourgogne, fit une Ordonnance, par laquelle il défere le Duel à ceux *En 1487. selon Daniel.* *Hénault Abrégé Chronologique.*

 qui

qui ne voudront pas s'en tenir au Serment.

ANCIENNEMENT les Seigneurs avoient le droit de juger Souverainement & sans Appel.

SOUS le Regne de Louis le Gros, s'établit la Justice Supérieure & Roïale en France: nous voïons depuis que Charles IX. avoit intention de réformer la Justice & d'abréger les Procédures; c'est ce qui paroit par l'Ordonnance de Moulins: il est à remarquer que des Loix si sages furent publiées dans des tems de troubles; mais, dit le Président Hainault, le Chancelier de l'Hôpital veilloit pour le salut de la Patrie. Ce fut enfin Louis XIV. qui fit rédiger toutes les Loix, depuis Clovis jusques à lui, dans un Corps qu'on appella de son nom le Code Louis.

De Thou.

LES Bretons que les Romains subjuguerent, de même que les Gaulois, reçurent également les Loix de leurs Conquérans.

Rapin Thoyras Introduction.

AVANT d'être assujettis, ces Peuples étoient gouvernés par des Druïdes, dont les Maximes avoient force de Loix.

LES Peres de Famille chez ces Peuples avoient droit de Vie & de Mort sur leurs Fem-

mes,

mes, & leurs Enfans : tout Commerce étranger leur étoit défendu ; ils égorgoient les Prisonniers de Guerre, & en faisoient un Sacrifice aux Dieux.

Les Romains maintinrent leur Puissance, & leurs Loix chez ces Insulaires, jusqu'à l'Empire d'Honorius, qui rendit aux Anglois leur Liberté, l'an CCCCX. par un Acte solemnel.

Les (*) Pictes, Alliés avec les Ecossois, les attaquerent ensuite ; les Bretons, foiblement secourus des Romains & toujours battus par leurs Ennemis, eurent recours aux Saxons : ceux-ci subjuguerent toute l'Isle après une guerre de 150. ans ; & de leurs Auxiliaires ils devinrent leurs Maîtres.

Les Anglo-Saxons introduisirent dans la Grande-Bretagne leurs Loix ; les mêmes qui se pratiquoient anciennement en Allemagne : ils partagerent l'Angleterre en sept Roïaumes, qui se gouvernoient séparément ; ils avoient tous des Assemblées (†) Générales, composées des

(*) Les Pictes, Peuples venus du Mecklenbourg.

(†) Ces Assemblées s'appelloient Wittenagemot ou Conseil des Sages, dont le Gouvernement prit le nom d'Heptarchique.

des Grands, du Peuple & de l'ordre des Païsans: la forme de ce Gouvernement, qui étoit ensemble Monarchique, Aristocratique, & Démocratique, s'est conservée jusqu'à nos jours; l'Autorité se trouve encore partagée entre le Roi, la Chambre des Seigneurs & de celle des Communes.

ALFRED le Grand donna à l'Angleterre les premieres Loix, réduites en Corps. Quoiqu'elles fussent douces, ce Prince fut inexorable envers les Magistrats convaincus de corruption: l'Histoire remarque qu'en une seule année il fit pendre quarante quatre Juges qui avoient prévariqué.

Rapin Thoyras en 890. SELON le Code d'Alfred le Grand, tout Anglois accusé de quelque crime devoit être jugé par ses Pairs, & la Nation conserve encore ce Privilege.

L'ANGLETERRE prit une nouvelle forme par la Conquête qu'en fit (*) Guillaume, Duc de Normandie: ce Conquérant érigea de nouvelles Cours Souveraines, dont celle de l'Echiquier subsiste encore; ces Tribunaux suivoient

(*) Couronné à Londres 1066.

voient la Personne du Roi: il sépara la Jurisdiction Ecclésiastique de la Civile: & de ses Loix, qu'il fit publier en Langue Normande, la plus sévere étoit l'Interdiction de la Chasse, sous peine de Mutilation ou de Mort même.

DEPUIS Guillaume le Conquérant, les Rois ses Successeurs firent différentes Chartres.

HENRI I. dit Beauclerc, permit aux Héritiers Nobles de prendre possession des Successions qui leur retomboient, sans rien païer au Souverain: il permit même à la Noblesse de se marier, sans le consentement du Prince. En 1100.

NOUS voïons encore que le Roi Etienne donna une Chartre, par laquelle il reconnoit tenir son Pouvoir du Peuple & du Clergé, qui confirme les Prérogatives de l'Eglise, & abolit les Loix rigoureuses de Guillaume le Conquérant. En 1136.

ENSUITE Jean Sans-Terre accorda à ses Sujets la Chartre, dite la Grande-Chartre, elle consiste en LXII. Articles. Rapin Troyras Liv. VIII. En 1215.

LES Articles principaux reglent la façon de relever les Fiefs; le partage des Veuves;

en

en défendant de les contraindre à convoler en secondes Noces: elle les oblige sous caution à ne se point remarier sans la permission de leur Seigneur Suserain: ces Loix établissent les Cours de Justice dans des lieux stables: elles défendent au Parlement de lever des Impôts, sans le consentement des Communes, à moins que ce ne soit pour racheter la Personne du Roi, ou afin de faire son fils Chevalier, ou pour doter sa fille; elles ordonnent de n'emprisonner, de ne déposséder, ni de ne faire mourir personne, sans que ses Pairs l'aïent jugé selon les Loix du Roïaume; & de plus le Roi s'engage à ne vendre, ni refuser la Justice à personne.

En 1275. LES Loix de Westminster, qu'Edouard I. publia, n'étoient qu'un renouvellement de la Grande-Chartre, excepté qu'il défendit l'acquisition des Terres aux Gens de Main-morte, & qu'il bannit les Juifs du Roïaume.

QUOIQUE l'Angleterre ait beaucoup de sages Loix; c'est peut-être le Païs de l'Europe où elles sont le moins en vigueur. Rapin Thoyras remarque très bien que par un vice du

du Gouvernement, le Pouvoir du Roi se trouve sans cesse en opposition avec celui du Parlement; qu'ils s'observent mutuellement, soit pour conserver leur Autorité, soit pour l'étendre; ce qui distrait & le Roi & les Représentans de la Nation du soin qu'ils devroient emploïer au maintien de la Justice: & ce Gouvernement turbulent & orageux change sans cesse ses Loix par Acte de Parlement, selon que les conjonctures & les événemens l'y obligent; d'où il s'en suit, que l'Angleterre est dans le cas d'avoir plus besoin de Réforme dans sa Jurisprudence qu'aucun autre Roïaume.

Il ne nous reste qu'à dire deux mots de l'Allemagne. Nous reçumes les Loix Romaines, lorsque ces Peuples conquirent la Germanie; & nous les conservames, parce que les Empereurs abandonnant l'Italie, transporterent chez nous le Siége de leur Empire; cependant il n'est aucun Cercle, aucune Principauté, quelque petite qu'elle soit, qui n'ait un Droit Coutumier différent, & ces Droits par la longueur du tems, se sont acquis force de Loix.

Apres avoir exposé la maniere dont les Loix se sont établies chez la plupart des Peuples policés ; nous remarquerons que dans tous les Païs où elles ont été introduites du consentement des Citoïens, c'étoit le besoin qui les y fit recevoir ; & que dans les Païs subjugués, c'étoient les Loix des Conquérans qui devenoient celles des Conquis ; mais qu'également partout elles ont été augmentées successivement. Si l'on est étonné de voir au premier coup d'œil, que les Peuples puissent être gouvernés par tant de Loix différentes ; on peut revenir de sa surprise, en observant que, pour l'essentiel des Loix, elles se trouvent à peu-près les mêmes ; j'entens celles qui, pour le maintien de la Société, punissent les Crimes.

Nous observons encore, en examinant la conduite des plus sages Législateurs, que les Loix doivent être adaptées au genre du Gouvernement & au génie de la Nation qui les doit recevoir ; que les meilleurs Législateurs ont eu pour but la Félicité publique ; & qu'en général toutes les Loix, qui sont les

plus

plus conformes à l'Equité Naturelle, à quelques exceptions près, ſont les meilleures.

COMME Lycurgue trouva un Peuple ambitieux; il lui donna des Loix plus propres à faire des Guerriers que des Citoïens; & s'il bannit l'Or de ſa République, c'étoit parce que l'intérêt eſt de tous les Vices celui qui eſt le plus oppoſé à la Gloire.

SOLON diſoit de lui-même, qu'il n'avoit pas donné aux Athéniens les Loix les plus parfaites, mais les meilleures qu'ils fuſſent capables de recevoir: ce Légiſlateur conſidéra non-ſeulement le Génie de ce Peuple, mais auſſi la ſituation d'Athenes qui étoit aux bords de la Mer: par cette raiſon, il infligea des peines pour l'Oiſiveté; il encouragea l'Industrie; & il ne défendit point l'Or & l'Argent, prévoïant que ſa République ne pouvoit devenir grande ni puiſſante, que par un Commerce floriſſant. *Plutarque Vie de Solon.*

IL faut bien que les Loix s'accordent avec les Génies des Nations, ou il ne faut point eſpérer qu'elles ſubſiſtent: le Peuple Romain vouloit la Démocratie; tout ce qui pouvoit

altérer

altérer cette forme de Gouvernement, lui étoit odieux : de-là vint qu'il y eut tant de Séditions pour faire passer la Loi Agraire ; le Peuple se flattant que, par le partage des Terres, il rétabliroit une sorte d'égalité dans les fortunes des Citoïens : de-là vint qu'il y eut de fréquentes émeutes pour l'abolition des Dettes ; parce que les Créanciers, qui étoient les Grands, traitoient leurs Débiteurs, qui étoient les Plébéïens, avec inhumanité ; & que rien ne rend plus odieuse la différence des Conditions, que la Tyrannie que les Riches exercent impunément sur les Misérables.

On trouve trois sortes de Loix dans tous les Païs ; à savoir, celles qui tiennent à la Politique, & qui établissent le Gouvernement ; celles qui tiennent aux Moeurs & qui punissent les Criminels ; & enfin les Loix Civiles, qui reglent les Successions, les Tutelles, les Usures, & les Contracts. Les Législateurs, qui établissent des Loix dans des Monarchies, sont ordinairement eux-mêmes Souverains : si leurs Loix sont douces & équitables, elles se soutiennent d'elles-mêmes ;

tous

tous les Particuliers y trouvent leur avantage: ſi elles ſont dures & tyranniques, elles ſeront bientôt abolies, parce qu'il faut les maintenir par la violence, & que le Tyran eſt ſeul contre tout un Peuple, qui n'a de déſir que de les ſupprimer.

DANS pluſieurs Républiques, où des Particuliers ont été Légiſlateurs; leurs Loix n'ont réuſſi qu'autant qu'elles ont pu établir un juste Equilibre entre le Pouvoir du Gouvernement & la Liberté des Citoïens.

IL n'eſt que les Loix qui regardent les Mœurs, ſur lesquelles les Légiſlateurs conviennent en général du même principe; excepté qu'ils ſe ſont plus roidis contre un crime que contre un autre: & cela ſans doute, pour avoir connu les Vices, auxquels la Nation avoit le plus de penchant.

COMME les Loix ſont des Digues qu'on oppoſe au Débordement des Vices; il faut qu'elles ſe faſſent reſpecter par la terreur des peines; mais il n'en eſt pas moins vrai que les Légiſlateurs, qui ont le moins aggravé les Châtimens, ſont au moins les plus humains,

mains, s'ils ne sont pas les plus rigides.

Les Loix Civiles sont celles qui different le plus entre elles: ceux qui les ont établies, ont trouvé certains usages introduits généralement avant eux, qu'ils n'ont osé abolir sans choquer les préjugés de la Nation; ils ont respecté la Coutume, qui les fait regarder comme bonnes; & ils ont adopté ces Usages, quoiqu'ils ne soient pas équitables, purement en faveur de leur Antiquité.

Quiconque s'est donné la peine d'examiner les Loix avec un esprit Philosophique, en aura sans doute trouvé beaucoup, qui d'abord paroissent contraires à l'Equité Naturelle, & qui cependant ne le sont pas: je me contente de citer le Droit de Primogéniture; il paroit que rien n'est plus juste que de partager la Succession Paternelle en portions égales entre tous les Enfans; cependant l'expérience prouve que les plus puissans Héritages, subdivisés en beaucoup de parties, réduisent avec le tems des Familles opulentes à l'indigence; ce qui a fait que des Peres ont mieux aimé deshériter

leurs

leurs Cadets, que de préparer à leur Maison une décadence certaine : & par la même raison, des Loix qui paroissent gênantes & dures à quelques Particuliers, n'en sont pas moins sages, dès qu'elles tendent à l'avantage de la Société entiere; c'est un tout, auquel un Législateur éclairé sacrifiera constamment les parties.

LES Loix qui regardent les Débiteurs, sont sans contredit celles qui exigent le plus de circonspection, & de prudence, de la part de ceux qui les publient: si ces Loix favorisent les Créanciers, la condition des Débiteurs devient trop dure; un malheureux hazard peut ruiner à jamais leur fortune: si au contraire cette Loi leur est avantageuse, elle altere la confiance publique, en infirmant des Contracts qui sont fondés sur la Bonne-Foi.

CE juste milieu, qui, en maintenant la validité des Contracts, n'opprime pas les Débiteurs insolvables, me paroit la Pierre Philosophale de la Jurisprudence.

NOUS ne nous étendrons pas davantage sur cet article; la nature de cet Ouvrage ne nous permet

permet point d'entrer dans un plus grand détail ; nous nous bornons aux réflexions générales.

Un Corps de Loix parfaites seroit le Chef d'œuvre de l'Esprit Humain, dans ce qui regarde la Politique du Gouvernement ; on y remarqueroit une unité de dessein, & des regles si exactes & si proportionnées, qu'un Etat conduit par ces Loix ressembleroit à une Montre, dont tous les ressorts ont été faits pour un même but ; on y trouveroit une connoissance profonde du Cœur humain & du Génie de la Nation : les Châtimens seroient tempérés, de sorte qu'en maintenant les bonnes Mœurs, ils ne seroient ni legers ni rigoureux : des Ordonnances claires & précises ne donneroient jamais lieu au litige ; elles consisteroient dans un choix exquis de tout ce que les Loix Civiles ont eu de meilleur, & dans une application ingénieuse & simple de ces Loix aux Usages de la Nation : tout seroit prévu, tout seroit combiné, & rien ne seroit sujet à des inconvéniens : mais les choses parfaites ne sont pas du ressort de l'Humanité.

LES Peuples auroient lieu d'être satisfaits, si les Législateurs se mettoient à leur égard dans les mêmes dispositions d'esprit, où étoient ces Peres de Famille, qui donnerent les premieres Loix: ils aimoient leurs Enfans; les Maximes, qu'ils leur prescrivoient, n'avoient d'objet que le bonheur de leur Famille.

PEU de Loix sages rendent un Peuple heureux; beaucoup de Loix embarrassent la Jurisprudence: par la raison, qu'un bon Médecin ne surcharge pas ses malades de remedes; le Législateur habile ne surcharge pas le Public de Loix superflues; trop de médecines se nuisent, & empêchent réciproquement leurs effets; trop de Loix deviennent un Dédale, où les Jurisconsultes & la Justice s'égarent.

CHEZ les Romains les Loix se multiplierent, lorsque les Révolutions étoient fréquentes: tout Ambitieux, qui se voïoit favorisé de la fortune se faisoit Législateur: cette Confusion dura, comme nous l'avons dit, jusqu'au tems d'Auguste, qui annulla

toutes ces Ordonnances injustes, & remit les anciennes Loix en vigueur.

En France les Loix devinrent plus nombreuses, lorsque les Francs, en conquérant ce Roïaume, y introduisirent les leurs: Louis XI. eut dessein de réunir toutes ces Loix & d'établir dans son Empire, comme il le disoit lui-même, une seule Loi, un seul Poids, & une seule Mesure.

Il est plusieurs Loix, auxquelles les Hommes sont attachés, parce qu'ils sont la plupart des animaux de coutume: quoiqu'on pût en substituer de meilleures à leur place, il seroit peut-être dangereux d'y toucher: la Confusion que cette Réforme mettroit dans la Jurisprudence, feroit peut-être plus de mal que les nouvelles Loix ne produiroient de bien.

Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des cas, où la Réforme semble absolument nécessaire: c'est lorsqu'il se trouve des Loix contraires au Bonheur public, & à l'Equité naturelle; lorsqu'elles sont énoncées en termes vagues & obscurs; & lors enfin qu'elles impliquent

con-

contradiction dans le sens ou dans les termes.

ENTRONS dans quelques éclaircissemens sur cette matiere. Les Loix d'Osiris sur le Vol, sont, par exemple, dans le cas de ces premieres, dont nous avons parlé: elles ordonnoient que ceux, qui voudroient faire le métier de Voleurs, se fissent inscrire chez leurs Capitaines, & qu'on portât chez lui à l'instant tout ce qu'on déroberoit: Ceux chez qui s'étoit fait le Vol, venoient chez le Chef des Voleurs révendiquer leurs Biens, qu'on leur restituoit, pourvu que le Propriétaire donnât le quart de la Valeur: le Législateur pensoit que par cet expédient, il fournissoit aux Citoïens un moïen de recouvrer ce qui leur appartenoit, moïennant une légere Redevance: c'étoit le moïen de faire des Voleurs de tous les Egyptiens: Osiris n'y pensoit pas sans doute en établissant cette Loi, à moins qu'on ne veuille dire qu'il conniva au Vol, comme à un mal qu'il ne pouvoit pas empêcher: de même que le Gouvernement d'Amsterdam souffre les Musicos, & celui de Rome les Maisons de Joie privilégiées.

Diodore de Sicile.

Les bonnes Mœurs & la Sûreté publique demanderoient cependant qu'on abrogeât cette Loi d'Oſiris, ſi malheureuſement on la trouvoit établie.

Les François ont pris le contre-pied des Egyptiens : Ceux-là étoient trop doux ; ceux-ci trop ſéveres : les Loix Françoiſes ſont d'une rigueur terrible ; tous les Voleurs Domeſtiques ſont punis de mort ; ils diſent pour ſe juſtifier, qu'en puniſſant ſéverement les Coupeurs de Bourſes, ils détruiſent la ſemence des Brigands & des Aſſaſſins.

L'Equité naturelle veut qu'il y ait une proportion entre le Crime, & le Chatiment : les Vols compliqués méritent la mort, ceux qui ſe commettent ſans violence ont des côtés par leſquels on peut enviſager avec compaſſion ceux qui en ſont coupables.

Il y a l'infini entre le Deſtin d'un Riche & d'un Miſérable : l'un regorge de Biens & nage dans le Superflu, l'autre, abandonné de la Fortune, manque même du Néceſſaire ; qu'un malheureux dérobe, pour vivre, quelques Piſtoles, une Montre d'Or, où pareilles

baga-

bagatelles, à un homme que sa magnificence empêche de s'appercevoir de cette perte; faut-il que ce misérable soit dévoué à la mort? l'Humanité n'exige-t-elle pas qu'on adoucisse cette extrême rigueur? Il paroit bien que les Riches ont fait cette Loi: les Pauvres ne seroient-ils pas en droit de dire?
„ Que n'a-t-on de la commisération de no-
„ tre état déplorable? si vous étiez charita-
„ bles, si vous étiez humains, vous nous
„ secourriez dans nos miséres, & nous ne
„ vous volerions pas: parlez; est-il juste que
„ toutes les Félicités de ce Monde soient
„ pour vous, & que toutes les Infortunes
„ nous accablent?

La Jurisprudence Prussienne a trouvé un tempérament entre le relâchement de celle d'Egypte, & la sévérité de celle de France; les Loix ne punissent point de Mort le Vol simple; elles se contentent de condamner le Coupable à certain tems de Prison: peut-être feroit-on mieux encore d'introduire la Loi du Talion, qui s'observoit chez les Juifs: par laquelle le Voleur étoit obligé de restituer

le double de ce qu'il avoit dérobé, ou de se constituer l'Esclave de celui dont il avoit saisi le Bien. Si l'on se contente de punir légerement les petites fautes, on réserve les derniers Supplices aux Brigands, aux Meurtriers, aux Assassins, de sorte que la Punition marche toujours de pair avec le Crime.

Aucune Loi ne révolte plus l'Humanité, que le Droit de Vie & de Mort, que les Peres avoient sur leurs Enfans, à Sparte & à Rome: en Gréce un Pere, qui se trouvoit trop pauvre pour fournir aux besoins d'une Famille nombreuse, faisoit périr les Enfans qui lui naissoient de trop; à Sparte, & à Rome, qu'un Enfant vint au monde mal conformé, cela autorisoit suffisamment le Pere à lui ôter la Vie? nous sentons toute la Barbarie de ces Loix, à cause que ce ne sont pas les nôtres, mais examinons un moment si nous n'en avons pas d'aussi injustes.

N'y a-t-il point quelque chose de bien dur dans la façon dont nous punissons les Avortemens? A Dieu ne plaise que j'excuse l'action affreuse de ces Médées, qui, cruelles à elles-mêmes,

mêmes, & à la voix du sang étouffent la Race future (si j'ose m'exprimer ainsi) sans lui laisser le tems de voir le jour! Mais que le Lecteur se dépouille de tous les préjugés de la coutume; & qu'il daigne prêter quelque attention aux Réflexions que je vais lui présenter.

Les Loix n'attachent-elles pas un dégré d'Infamie aux Couches Clandestines? une Fille, née avec un tempérament trop tendre, trompée par les promesses d'un Débauché, ne se trouve-t-elle pas, par les suites de sa Crédulité, dans le cas d'opter entre la perte de son Honneur, ou celle du Fruit malheureux qu'elle a conçu? N'est-ce pas la faute des Loix, de la mettre dans une situation aussi violente? & la Sévérité des Juges ne prive-t-elle pas l'Etat de deux Sujets à la fois? de l'Avorton qui a péri, & de la Mere qui pourroit réparer abondamment cette perte, par une propagation légitime? On dit à cela qu'il y a des Maisons d'Enfans-Trouvés: je sai qu'elles sauvent la vie à une infinité de Bâtards: mais ne vaudroit-il pas mieux trancher

le mal par ses racines, & conserver tant de pauvres Créatures qui périssent misérablement, en abolissant les flétrissures attachées aux suites d'un Amour imprudent & volage?

Cicéron Verrine.

Cicéron pro Cluentio.

MAIS rien de plus cruel que la Question: les Romains la donnoient à leurs Esclaves, qu'ils regardoient comme une espece de Bétail Domestique: jamais aucun Citoïen ne la recevoit.

LA Question se donne en Allemagne aux Malfaiteurs, après qu'ils sont convaincus, afin d'arracher de leur propre bouche l'aveu de leurs crimes: elle se donne en France pour avérer le Fait, ou pour découvrir les Complices: autrefois les Anglois avoient (*) l'Ordéal ou l'épreuve par le Feu, & par (†) l'Eau: ils ont à présent une espece de Question moins dure que l'Ordinaire; mais qui revient à peu près à la même chose.

Rapin Thoyras.

QU'ON me le pardonne, si je me récrie contre

(*) *L'Ordéal par le feu*; on mettoit entre les mains de l'Accusé un morceau de fer ardent; s'il étoit assez heureux pour ne se point brûler, il étoit absous, si non, on le punissoit comme Coupable.

(†) *L'Ordéal par l'Eau*: on lioit le Coupable & le jettoit dans l'Eau; s'il surnageoit, il étoit absous.

contre la Question; j'ose prendre le parti de l'Humanité contre un usage honteux à des Chrétiens, & à des Peuples policés, & j'ose ajouter, contre un usage aussi cruel qu'inutile.

QUINTILIEN le plus sage, & le plus éloquent des Rhéteurs, dit, en traitant de la Question; que c'est une affaire de Tempérament: un Scélérat vigoureux nie le Fait: un Innocent d'une complexion foible l'avoue: un homme est accusé; il y a des Indices; le Juge est dans l'incertitude; il veut s'éclaircir: ce malheureux est mis à la Question; s'il est innocent; quelle Barbarie de lui faire souffrir le martyre! si la force des Tourmens l'oblige à déposer contre lui-même, quelle Inhumanité épouvantable que d'exposer aux plus violentes Douleurs, & de condamner à la mort un Citoïen vertueux, contre lequel il n'y a que des Soupçons! il vaudroit mieux pardonner à vingt Coupables que de sacrifier un Innocent. Si les Loix se doivent établir pour le bien des Peuples; faut il qu'on en tolere de pareilles, qui mettent les Juges dans le cas

Quintilien, Liv. V. des Preuves & de la Réfutation.

de commettre méthodiquement des actions criantes qui révoltent l'Humanité ?

Il y a huit ans que la Question est abolie en Prusse ; on est sûr de ne point confondre l'Innocent & le Coupable ; & la Justice ne s'en fait pas moins.

Examinons à présent les Loix vagues & les Procédures qui sont dans le cas d'être réformées.

Il y avoit une Loi en Angleterre qui défendoit la Bigamie : un Homme fut accusé d'avoir cinq Femmes ; & comme la Loi ne s'expliquoit pas sur ce cas & qu'on l'interprete littéralement ; il fut mis hors de Cour & de Procès. Pour que cette Loi fût claire, elle auroit dû porter, que quiconque prend plus d'une Femme soit puni &c. Les (*) Loix vagues & littéralement interprétées en Angleterre, ont donné lieu aux Abus les plus ridicules.

Des Loix précises ne donnent point lieu à la

(*) *Muralt*. Un homme coupa le nez à son Ennemi : on voulut le châtier d'avoir mutilé un Citoïen ; mais il soutint que ce qu'il avoit coupé n'étoit point un Membre, & le Parlement déclara par un Arrêt qu'on regarderoit le nez comme un Membre.

la Chicane, elles doivent s'entendre selon le sens de la lettre; lorsqu'elles sont vagues ou obscures, elles obligent de recourir à l'intention du Législateur, & au lieu de juger des Faits, on s'occupe à les définir.

La Chicane ne se nourrit pour l'ordinaire que de Successions & de Contracts; & par cette raison les Loix, qui roulent sur ces articles, ont besoin de la plus grande clarté; si l'on s'occupe à vétiller sur les termes, en composant des Ouvrages d'esprit frivoles; à combien plus forte raison les termes de la Loi méritent-ils d'être pesés scrupuleusement?

Les Juges ont deux Piéges à craindre; ceux de la Corruption, & ceux de l'Erreur; leur Conscience doit les garantir des premiers, & les Législateurs, des seconds: des Loix claires, qui ne donnent pas lieu à des Interprétations, y sont un premier remede; & la Simplicité des Plaidoïers, le second: on peut restraindre les Discours des Avocats à la Narration du Fait, fortifiée de quelques Preuves & terminée par une Epilogue ou courte récapitulation: rien n'est plus fort dans la bou-

che d'un homme éloquent que l'Art de manier les passions : l'Avocat s'empare de l'esprit des Juges ; il les intéresse, il les émeut ; il les entraîne, & le prestige du sentiment fait illusion sur le fond de la Vérité ; Lycurgue & Solon interdirent tous les deux cette sorte de Persuasion aux Avocats ; & si nous en rencontrons dans les Philippiques & dans les Harangues sur la Couronne, qui nous restent de Démosthenes & d'Eschine, il faut observer qu'elles ne se prononcerent pas devant l'Aréopage, mais devant le Peuple, que les Philippiques sont du Genre Délibératif ; & que celles sur la Couronne sont plutôt du Genre Démonstratif que du Judiciaire.

Les Romains n'étoient pas aussi scrupuleux que les Grecs sur les Harangues de leurs Orateurs : il n'est point de Plaidoïer de Cicéron, qui ne soit plein de passion ; j'en suis fâché pour cet Orateur ; mais nous voïons dans sa Harangue pour Cluentius, qu'il avoit auparavant plaidé pour sa Partie Adverse ; la Cause de Cluentius ne paroit pas absolument

bonne ;

bonne; mais l'Art de l'Orateur l'emporta: le Chef d'œuvre de Cicéron est sans doute la Peroraison de la Harangue pour Fonteïus; elle le fit absoudre; quoiqu'il paroisse coupable. Quel abus de l'Eloquence, que de se servir de son enchantement pour énerver les Loix les plus sages!

La Prusse a suivi cet usage de la Gréce: & si les rafinemens dangereux de l'Eloquence sont bannis des Plaidoïers; elle en est redevable à la Sagesse du Grand-Chancelier, dont la probité, les lumieres, & l'activité infatigable, auroient fait honneur aux Républiques Greques & Romaines, dans les tems où elles étoient les plus fécondes en Grands-Hommes.

Il est encore un article, qui doit être compris sous l'Obscurité des Loix; c'est la Procédure & le nombre d'Instances que les Plaideurs ont à parcourir, avant que de terminer leurs Procès. Que ce soient de mauvaises Loix, qui leur fassent injustice: que ce soient des Plaidoïers artificieux, qui obscurcissent leurs Droits; ou que ce soient des

Lon-

Longueurs, qui, absorbant le fond même du litige, leur fassent perdre les avantages qui leur sont dûs; tout cela revient au même: l'un est un mal plus grand que l'autre; mais tous les Abus méritent Réforme; ce qui allonge les Procès donne un avantage considérable aux Riches sur les plaideurs qui sont Pauvres; ils trouvent le moïen de traduire le Procès d'une Instance à l'autre; ils mattent & ruinent leur Partie; & ils restent à la fin les seuls dans la carriere.

Autrefois dans ce Païs les Procès duroient au de-là d'un Siécle: lors même qu'une Cause avoit été décidée par cinq Tribunaux, la Partie Adverse, au plus haut mépris de la Justice, en appelloit aux Universités; & les Professeurs en Droit réformoient ces Sentences à leur gré: un Plaideur jouoit bien de malheur, qui, dans cinq Tribunaux & je ne sai combien d'Universités, ne trouvoit pas des Ames Vénales & corruptibles; ces Usages ont été abolis, les Procès sont jugés en dernier ressort dès la troisieme Instance; & le Terme limité d'un An est prescrit aux Juges; dans

dans lequel ils doivent terminer les Causes les plus litigieuses.

Il nous reste encore à dire quelques mots sur les Loix qui impliquent Contradiction, soit par les termes, soit par le sens même.

Lorsque dans un Etat les Loix ne sont pas rassemblées en un seul Corps; il faut qu'il y en ait qui se contredisent entre-elles : comme elles sont l'Ouvrage de différens Législateurs, qui n'ont pas travaillé sur le même plan, elles manqueront de cette Unité si essentielle & si nécessaire à toutes les choses importantes.

Quintilien traite de cette matiere dans son Livre de l'Orateur, & nous voïons, dans les Oraisons de Cicéron, qu'il oppose souvent une Loi à une autre : nous trouvons de même dans l'Histoire de France, des Edits, tantôt en faveur & tantôt contre les Huguenots ; le besoin de rédiger ces sortes d'Ordonnances, est d'autant plus indispensable, que rien n'est moins digne de la Majesté des Loix, (qu'on suppose toujours établies avec Sagesse) que d'y découvrir des Contradictions ouvertes & manifestes.

Quintilien Liv. VII. *Ch.* VII.

Edit de Nantes de 1598. *révoqué par Louis* XIV.

L'Edit

L'Edit contre les Duels eſt très juſte, très équitable, très bien fait: mais il n'amene point au but que les Princes ſe ſont propoſé en le publiant: des préjugés plus anciens que cet Edit l'emportent ſur lui de haute-lutte; & il ſemble que le Public, rempli de fauſſes Opinions, ſoit convenu tacitement de n'y point obéir: un Point-d'Honneur mal-entendu, mais généralement reçu, brave le Pouvoir des Souverains; & ils ne peuvent maintenir cette Loi en vigueur, qu'avec une eſpece de Cruauté. Tout homme, qui a le malheur d'être inſulté par un Brutal, paſſe pour un lâche dans tout l'Univers, s'il ne ſe venge de ſon affront, en donnant la mort à celui qui en eſt l'auteur: ſi cette affaire arrive à un homme de Condition, on le regarde comme indigne des Titres de Nobleſſe qu'il porte: s'il eſt Militaire, & qu'il ne termine point ſon différend, on le force de ſortir avec Ignominie du Corps dans lequel il ſert; & il ne trouve de l'Emploi dans aucun Service de l'Europe. Quel parti prendra donc un Particulier, s'il ſe trouve engagé dans une affaire auſſi épineuſe?

fe? Voudra-t-il se deshonorer en obéissant à la Loi, ou ne risquera-t-il pas plutôt sa Vie & sa Fortune pour sauver sa Réputation?

Le point de la difficulté, qui reste à résoudre, seroit de trouver un Expédient, qui, en conservant l'Honneur aux Particuliers, maintint la Loi dans toute sa vigueur.

La Puissance des plus Grands Rois n'a rien pû contre cette Mode barbare; Louis XIV., Frédéric I. & Frédéric Guillaume, publierent des Edits rigoureux contre les Duels; ces Princes n'avancerent rien, si-non que les Duels changerent de nom & passerent pour des Rencontres; & que bien des Nobles qui avoient été tués, furent enterrés comme étant morts subitement.

Si tous les Princes de l'Europe n'assemblent pas un Congrès, & ne conviennent entre eux d'attacher un Deshonneur à ceux, qui malgré leurs Ordonnances tentent de s'égorger dans ces Combats Singuliers, si, dis-je, ils ne conviennent pas de refuser tout asile à cette espece de Meurtriers, & de punir séverement ceux, qui insulteront leurs

pareils, soit en Paroles, soit par Ecrit, ou par voies de Fait, il n'y aura point de fin aux Duels.

Qu'on ne m'aucuse point d'avoir hérité des Visions de l'Abbé de Saint-Pierre: je ne vois rien d'impossible à ce que des Particuliers soumettent leurs Querelles à la décision des Juges; de même qu'ils y soumettent les Différends qui décident de leurs Fortunes: & par quelle raison les Princes n'assembleroient-ils pas un Congrès pour le bien de l'Humanité; après en avoir fait tenir tant d'infructueux sur des sujets de moindre importance? J'en reviens-là, & j'ose assûrer que c'est le seul moïen d'abolir en Europe ce Point-d'Honneur mal placé, qui a coûté la Vie à tant d'Honnêtes-gens, dont la Patrie pouvoit s'attendre aux plus grands Services.

Telles sont en abrégé les Réflexions que les Loix m'ont fournies: je me suis borné à faire une Esquisse au lieu d'un Tableau; & je crains même de n'en avoir que trop dit.

Il me semble enfin que, chez des Nations qui sortent à peine de la Barbarie, il faut des

Légis-

Légiſlateurs ſéveres ; que, chez les Peuples policés dont les Mœurs ſont douces ; il faut des Légiſlateurs Humains.

S'IMAGINER que les Hommes ſont tous des Démons, & s'acharner ſur eux avec cruauté ; c'eſt la Viſion d'un Miſanthrope farouche : ſuppoſer que les Hommes ſont tous des Anges, & leur abandonner la bride ; c'eſt le Rêve d'un Capucin imbécile : croire qu'ils ne ſont ni tous bons, ni tous mauvais ; récompenſer les bonnes actions au de-là de leur prix ; punir les mauvaiſes au deſſous de ce qu'elles méritent ; avoir de l'Indulgence pour leurs Foibleſſes, & de l'Humanité pour tous ; c'eſt comme en doit agir un Homme Raiſonnable.

F I N.

Fautes du Copiſte.

Page 359 Ligne 14 *Hottes* liſez *Ilottes.*
Page 371 Ligne 19 *l'opinion* liſez *l'option.*

JUN 17 1921